

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



Vol 1.

Montréal, 1er Novembre 1872.

No. 11.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

SABRE ET SCALPEL

PAR NAPOLEON LEGENDRE.—*Suite.*

CHAPITRE XI.



vs son cœur.

GUSTAVE Laurens, était trop intéressé à revoir Ernestine pour ne pas profiter autant que possible des invitations de Maximus.

Quelques jours après sa première visite, il revint à Mont-Rouge dans l'après-midi et fut reçu au salon par Céleste et Ernestine. Maximus était absent.

Gustave fut charmant ; sa causerie pétillante de verve et d'esprit éblouit la vieille fille, et capti-

Il faut remarquer que Céleste se laissait facilement captiver par un objet, pourvu que cet objet fût beau, jeune, et lui dît des choses agréables et flattenses.

Il est singulier que toutes les vieilles filles et les vieux garçons s'attachent à se faire aimer par la fleur de la jeunesse qui contraste désagréablement avec leurs charmes décrépits ; et croient avec d'autant plus de facilité aux compliments flatteurs que ces compliments sont plus éloignés de la vérité.

D'un autre côté il n'est pas rare de voir des jeunes filles s'enthousiasmer pour des hommes d'un âge déjà mûr ; et se vexer d'un éloge qui n'est souvent que l'expression de la plus stricte vérité. Il est vrai que toute vérité n'est pas bonne à dire.

En causant avec Gustave, Ernestine se prenait à oublier beaucoup Pétrini.

Les femmes de tous les temps, d'ailleurs, ont toujours eu un faible pour le costume militaire, et la

jeune fille subissait sans s'en apercevoir cet ascendant que produit toujours le titre d'un grade quelconque porté par un joli garçon et relevé par un uniforme brillant avec une épée qui sonne sur le parquet.

Gustave Laurens n'était pas d'ailleurs un de ces types communs que l'on rencontre chez le premier venu. Sans être précisément beau, il avait une de ces physionomies caractéristiques qui attirent le regard et dont on garde le souvenir. Ses traits, manquaient de régularité, mais tout l'ensemble de sa tête avait quelque chose d'harmonieux même dans les défauts qu'on pouvait y remarquer. Tout cela était éclairé par une expression de mâle franchise qui commandait le respect en même temps que la sympathie. Sa beauté, s'il en avait, était de celles qui viennent de l'âme plutôt que du visage, et ses yeux, d'un bleu foncé cachaient dans leur profondeur je ne sais quel reflet chatoyant qui semblait percer les secrets et sonder les consciences. Sa taille, sans être haute, était bien prise. Il portait avec aisance son costume militaire et son épée lui allait bien au côté ; il était né soldat. On aurait plutôt admiré Pétrini, mais Laurens se serait fait aimer davantage ; l'un frappait les yeux, l'autre gagnait les cœurs. Laurens avait beaucoup voyagé et beaucoup vu ; il avait surtout beaucoup retenu. Il savait d'ailleurs son monde et il jugea la vieille Céleste au premier coup d'œil.

— Hélas ! se dit-il, je pourrais si facilement gagner l'une, pourquoi faut-il que ce soit l'autre qui m'attire ! Il fut néanmoins fort aimable vis-à-vis de Céleste, sans toutefois négliger Ernestine, chez laquelle deux sentiments rivaux se livraient alors un violent combat. Elle voulait être réservée et ne réussit qu'à être froide.

Laurens fit semblant de ne pas s'en apercevoir et causa tout le temps que dura sa visite avec une aisance dont Céleste fut enchantée. A la fin, cependant, cette espèce de contrainte finit par fatiguer notre héros :

— Je m'aperçois que je m'amuse un peu trop, mesdames ; avec vous d'ailleurs, le temps passe si vite, ajouta-t-il en regardant Céleste ; il faut que je sois en ville à cinq heures, et je suis forcé bien à regret de vous laisser.

— Comment ! sans avoir vu mon frère ? dit la vieille fille.

— Hélas ! mademoiselle, je le regrette beaucoup, mais j'espère que M. Crépin voudra bien m'excuser ; croyez bien que c'est moi qui suis le perdant.

— Ce n'est toutefois que partie remise, et nous aurons sans doute le plaisir de vous revoir.

— Si vous le permettez, j'en serai enchanté. Maintenant, Mesdames, au revoir, et veuillez bien dire à M. Crépin combien je regrette de ne pas avoir eu le plaisir de lui serrer la main.

Il salua et sortit. Quand il fut sur la route, il respira plus à l'aise, tout en se sentant l'âme rêveuse.

— Au fait, se dit-il, j'ai presque envie d'abandonner la partie !... Pourtant !... Enfin, à la grâce de de Dieu ! Tout n'est peut-être pas perdu.

Huit jours après, Gustave était à fumer tranquillement son cigare dans la chambre de son hôtel, lorsqu'on vint lui annoncer qu'un Monsieur désirait le voir.

Il descendit au parloir et se trouva en présence d'un homme à figure réjouie qui le salua par ces mots.

— Je n'ai pas l'avantage d'être connu de vous, Monsieur, je suis Duroquois voisin et ami intime de la famille de Monsieur Maximus Crépin, suffit ! Gustave salua à son tour et offrit un siège à l'étranger.

— Merci, Monsieur, répondit Duroquois, je suis pressé et quelques amis m'attendent en bas. Il y a ce soir une petite réunion intime à Mont-Rouge et comme je venais en ville, mademoiselle Crépin m'a prié de vous demander si vous voudriez bien être du nombre, oui !

— Vous êtes bien aimable, Monsieur, et je serai enchanté de revoir cette aimable famille. Veuillez bien dire à Mademoiselle combien je lui sais gré de son attention délicate.

— Je n'y manquerai pas, Monsieur ; maintenant, permettez-moi de prendre congé. Comme je vous l'ai dit, on m'attend, et à revoir.

— Je le regrette beaucoup, monsieur, mais enfin, il ne faut pas que je prenne le pas sur vos amis ; à revoir donc et encore une fois, merci.

Gustave lui tendit la main après quoi Duroquois s'éclipsa en faisant force saluts.

Le soir de bonne heure, Laurens était à Mont-rouge.

Maximus, Duroquois et Gilles Peyron étaient à causer dans la bibliothèque.

Giacomo se promenait au jardin avec Céleste et Ernestine.

Gustave ne put s'empêcher d'en ressentir un mouvement de dépit qui n'échappa nullement aux regards de notre ami Gilles.

Il fut cependant d'une amabilité complète vis-à-vis du jeune officier.

Maximus était poli mais réservé ; Duroquois seul était naturel et restait dans son rôle en ap-

prou
con
P
Gill
—
ger
tron
—
tes,
rem
beau
—
tes q
je ne
leme
clair
temp
au co
n'en
famili
aussi
miers
M
sour
tave.
—
venez
une
nous
avoir
cerdo
chain
—
d'un
—
amez
de m
instru
—
menta
—
Crépin
tion
défenc
—
Tot
vrai.
tempo
lui la
patrie
raptur
croire
pas a
rêt à

prouvant toujours sans se mêler activement à la conversation.

Par quelques mots que Gustave lança au hasard, Gilles découvrit qu'il était religieux.

—Voilà mon affaire, se dit-il ; si je puis l'engager dans une escarmouche sur ce sujet avec le patron, il est perdu.

—Il y a certainement du bon dans ce que vous dites, insinua-t-il, un instant après en réponse à une remarque de Gustave, mais le clergé après tout agit beaucoup plus par intérêt que par autre sentiment.

—Il faut distinguer, riposta Gustave : si vous dites qu'il agit par intérêt pour le peuple de ce pays, je ne dis pas non. Quoique le prêtre ait principalement charge d'âmes, il ne lui est pas défendu d'éclairer ses ouailles sur ce qui touche à leur bien-être temporel ou à leur position dans ce monde. Bien au contraire, pour être l'homme de Dieu, le prêtre, n'en est pas moins un des membres de cette grande famille qu'on appelle une nation et comme tel, il a aussi ses devoirs qui, s'ils sont subordonnés aux premiers n'en sont pas moins obligatoires et sacrés.

Maximus, qui avait écouté cette tirade avec un sourire narquois, se leva aux derniers mots de Gustave.

—Je vous attendais là jeune homme, dit-il ; vous venez de vous découvrir. Pour un militaire c'est une grande faute. Pourquoi donc alors vient-on nous chanter sur tous les tons que le prêtre ne doit avoir ni famille ni patrie et qu'en entrant dans le sacerdoce, il rompt avec tous les sentiments qui enchaînent le commun des hommes ?

—Mon Dieu, cher Monsieur, c'est bien simple et d'un mot je vais vous faire comprendre....

—D'abord, avança Maximus d'un ton sec, je suis averti au fait pour que vous vous épargniez la peine de me faire comprendre, Défendez-vous, vous instruirez ensuite.

—Le fer chauffe ! pensa Gilles en se frottant mentalement les mains.

—Je vous demande mille pardons, Monsieur Crépin, dit poliment Gustave, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser ; mais puisqu'il faut me défendre voici mes moyens.

Tout ce que vous venez de dire est parfaitement vrai. Le prêtre doit rompre avec tous les liens temporels qui le rattachent à ses semblables. Pour lui la famille est le troupeau confié à ses soins ; la patrie, la chrétienté toute entière. Mais cette rupture n'est pas aussi absolue que vous semblez le croire ; et Dieu pour être un maître jaloux n'est pas aussi sévère que le font ceux qui ont intérêt à paraître découragés par ses rigueurs.

Quand on dit que le prêtre doit tout abandonner ce qu'il a de terrestre pour se consacrer au Seigneur ; c'est-à-dire que chez lui le sentiment du service de Dieu doit primer tous les autres qui doivent se fondre en lui quand ils ont une même fin, ou lui céder le pas quand ils poursuivent un but différent. Ce détachement est plutôt dans le mobile qui fait agir dans l'objet à atteindre, que dans l'action elle-même.

Dieu ne défend pas par là au prêtre d'aimer sa mère et son pays. Seulement il lui dit qu'au lieu de les aimer quand même et pour sa seule satisfaction d'un penchant louable d'ailleurs, il doit les aimer pour leur bien à eux et pour les conduire au bonheur. Ce détachement est en un mot l'abstraction complète, le retranchement, du moi dans la raison déterminante.

—C'est franchement une belle^e théorie ; et vous êtes fort sur les mots. Mais dans la pratique, vous avouerez que les choses ne sont pas comme cela et que le moi occupe, parmi ces Messieurs, une petite place assez douillettement entretenue. Il n'est pas difficile de crier à l'abnégation quand on a une position enviable sous tous les rapports ; vie tranquille, sans soucis, entourée d'un respect qui va presque jusqu'au culte, suprématie partout. Mais c'est presque un petit royaume que ces Messieurs se font dans leurs paroisses.

—Royaume bien peu durable et sceptre bien éphémère dans tous les cas ; puis qu'un prêtre peut et est de fait souvent transféré par ordre de son Evêque où de son supérieur immédiat d'une bonne cure dans une mission sauvage et d'une chaire de philosophie dans l'humble tribune d'une classe élémentaire. D'ailleurs si vous croyez que ces belles paroisses, ces riches cures comme vous les appelez sont autant de petits paradis pour ceux qui les occupent, vous êtes légèrement dans l'erreur. Plus la cure est importante et étendue, plus les travaux en sont difficiles et multipliés. Et puis qui vous dit que celui qui habite au milieu de cette abondance apparente, ne vit pas dans son intérieur avec toutes les privations de l'anachorète. Un beau presbytère et une dime fournie n'indiquent pas plus une vie facile et entourée de petits soins qu'un bel habit ou un brillant équipage ne révèle nécessairement une fortune opulente et une existence exempte de soucis.

Vous remarquerez en outre que ce qu'il est convenu d'appeler une bonne cure, ou cure facile, se donne généralement à un vieux prêtre, fatigué, usé par les travaux de son ministère. C'est un moment de repos pour se recueillir avant la mort.

Gustave parlait tranquillement, sans forfanterie, mais avec conviction.

Duroquois continuait d'approuver par monosyllabes.

Maximus, furieux au fond, laissait errer sur sa figure un sourire forcé.

Gilles Peyron jouissait d'un petit contentement intérieur impossible à décrire.

La discussion allait recommencer sur une remarque un peu aigre de Maximus, lorsque des éclats de voix joyeuses dans le corridor annoncèrent la rentrée de Petrini avec les dames.

Le docteur paraissait d'une humeur charmante, ce qui conjura l'orage et remit les discutants plus à l'aise.

Cependant Maximus gardait rancune à Laurens qui, de son côté, n'était pas satisfait de s'être vu traité si cavalièrement. Toutefois comme il aimait Ernestine et que l'amour passe sur bien des choses, surtout vis-à-vis des tuteurs grincheux, il triompha complètement d'un reste de mauvaise humeur et fut parfaitement aimable.

La seule chose qui l'inquiétait était l'espèce de familiarité qu'il remarquait entre Petrini et la jeune fille.

On peut pardonner à un tuteur, mais il est rare qu'on excuse un rival.

Pendant la soirée, Maximus demanda de la musique et Ernestine joua quelques morceaux.

Dans ce temps-là, les jeunes filles ne jouaient pas du Talberg ou du Leybach.

Ces compositions, aussi belles sous une main de maître qu'elles sont ridicules sous le poignet de la plupart des pianoteuses de nos jours, étaient profondément ignorées.

Bethoven était l'auteur favori. Le piano était moins brillant, mais plus apprécié parce qu'on le jouait mieux.

Ernestine avait une âme d'artiste. On l'écouta religieusement.

Gustave et Petrini accoudés aux deux extrémités du piano rêvaient sous le charme de ces douces mélodies que la jeune fille faisait pleurer dans son instrument.

Céleste seule, peu sensible à l'harmonie, de sa grosse voix rude faisait des remontrances à Duroquois sur l'impertinence des hommes qui écoutent une petite fille au piano plutôt que de causer avec une femme spirituelle assise à leur côté.

Hélas ! il y a toujours eu et il y aura toujours des Céleste !

Lorsqu'Ernestine eut cessé de jouer, Gustave la

remercia avec des éloges peut-être un peu trop accentués pour n'être pas banals.

Que voulez-vous, il est plus difficile de louer bien que de blâmer.

Pétrini ne dit rien ; mais il mit la main sur son cœur et ses yeux exprimèrent une reconnaissance infinie.

C'était un peu théâtral : mais ces choses là, pourvu qu'elle ne soient pas par trop ridicules, ont toujours un grand succès auprès des femmes. La femme est composée d'instincts et de sentiments. Le langage qui parle à ses yeux est toujours celui qu'elle préfère. Elle se courrouce lorsque vous lui dites une chose qui l'aurait ravie si vous vous étiez contenté de la lui faire comprendre ou de la lui laisser deviner.

C'est arriver au même but que nous par une voie moins compromettante. Et, puisque ce mot est écrit, une femme aime autant qu'on se compromette pour elle qu'elle désire peu se voir compromise pour les autres.

C'est juste puisque c'est dans la nature.

Ernestine fut froide aux compliments de Gustave ; mais le geste de Petrini la troubla profondément.

Le jeune officier ne fut pas sans s'apercevoir de la faute qu'il avait commise.

Il essaya de la faire oublier. Mais, comme il arrive presque toujours dans ces occasions, au lieu de se relever il ne fit que s'embarasser davantage et finit par être tout-à-fait ridicule.

Bref, le succès de la soirée fut pour Giacomo qui se retira plein d'espoir et faisant des rêves dorés pour l'avenir.

Quand à Gustave, il reprit tristement le chemin de sa demeure où il arriva brisé et découragé.

Comme il venait de s'accouder à la fenêtre de sa chambre pour tâcher de distraire les pensées qui le tourmentaient, un garçon frappa à la porte de sa chambre.

— Voici une lettre dit-il en entrant qu'on a apporté pendant votre absence, mon officier. Le porteur m'a bien recommandé de ne la remettre qu'à vous en propre, ajoutant que c'était pressé.

En même temps il présenta un papier à l'adresse de Laurens et se retira discrètement.

Gustave rompit le cachet et demeura frappé d'étonnement à lecture de ce qui suit, contenu dans une grosse écriture presque illisible constellée de fautes d'orthographe :

« Monsieur,

« Le Docteur Petrini est un coquin qui a fait un complot pour avoir la fortune de Melle. Moulins, en la l'épousant, et partager son argent avec Gilles

“Peyron. Vous pouvez empêcher un crime si vous voulez et sauver une famille,
“Soyez prudent, car Gilles et Pétrini sont capables de tout.

“Brûlez cette lettre, elle est d'un honnête homme qu'ils peuvent tuer pour se venger.

C'est la conscience qui me fait écrire.”

La lettre ne portait pas de signature.

D'abord, Gustave pensa que ce pouvait être une mystification ou bien une basse vengeance de la part de quelques ennemis de Pétrini.

Son âme loyale se révolta, et il fut sur le point de jeter la lettre au feu pour ne plus s'en occuper.

Cependant, en la relisant une seconde fois, il lui sembla qu'il y avait dans ces simples mots, un accent dont il ne pût se défendre.

—Je verrai bien se dit-il, et la première fois que je rencontrerai le Docteur et Gilles, je les surveillerai.

Cette résolution prise, il se sentit plus calme et se remit à sa fenêtre pour rêver au clair des étoiles. Avouons que nous avons souvent fait comme lui.

CHAP. XII.

Quoiqu'il ne voulût pas le laisser paraître, Gustave Laurens, avait la mort dans l'âme.

Il eût supporté facilement l'aversion de Maximus ; mais l'indifférence d'Ernestine l'accablait.

Le découragement commençait à s'emparer de lui.

Il se disait que la jeune fille ne l'aimait pas et que cet amour pur et candide qu'il avait rêvé n'était plus pour lui qu'une illusion perdue et violemment arrachée de son cœur par Giacomo Pétrini.

Parfois, il lui prenait de folles envies de provoquer cet homme et de l'immoler à sa passion. Puis il se demandait si ce sang n'eût pas été entre lui et la jeune fille un obstacle insurmontable ; il se représentait Ernestine détournant ses regards avec horreur et montrant sur son front la tache de l'homicide.

Au milieu de ces tristes pensées il n'avait plus le courage de retourner chez Maximus ; mais chaque soir, il montait à cheval et allait faire une course dans les environs de Mont-Rouge.

Tantôt il enfonçait les éperons dans les flancs de sa monture et galopait pendant des heures, à travers les champs, la tête en feu et les cheveux trempés de sueur ; tantôt il laissait flotter les rênes sur le cou de son cheval et le front penché, perdu dans une sombre méditation, il errait au hasard jusqu'à ce qu'un incident quelconque vint le tirer de sa rêverie. Souvent, il s'arrêtait devant les fenêtres

d'Ernestine ; il cherchait à distinguer la silhouette de la jeune fille derrière les rideaux de mousseline blanche. Il eût donné tout au monde pour pouvoir la contempler un instant, lui faire savoir qu'il était là, qu'il l'aimait et qu'en retour, il ne demandait qu'un sourire, qu'un regard, fût-ce un regard de pitié.

Un soir, après une de ces excursions, il s'en revenait pensif, au pas de sa monture. La nuit était noire ; pas le moindre clair de lune, pas une étoile au ciel ; il laissait son cheval choisir lui-même sa route. Lui, rêvait d'Ernestine et des moyens de lui faire savoir son amour.

Soudain la détonation d'une arme à feu retentit sur la lisière de la forêt, suivie d'un long cri d'angoisse et de détresse. Au même instant une forme humaine bondit sur la route et vint rouler dans la poussière à quelque pas de lui.

Laurens était brave.

Il sauta à terre, arma un pistolet, qu'il portait toujours sur lui, et prêta l'oreille, cherchant à sonder les profondeurs de la nuit.

Au bout de quelques instants un bruit se fit entendre dans le tallis.

—Il doit être mort disait une voix ; j'ai visé à la tête et je ne manque jamais mon coup.

—Et comment as-tu pu viser, répondit une autre voix, avec un fort accent napolitain ; il fait noir comme li loups ; aussi vrai comme j'ai saouis marquis.

—C'est parbleu vrai, Altesse, ce que tu dis là ; mais j'ai vu le feu de sa pipe. En tous cas, s'il n'est pas mort, ce n'est que partie remise, cherchons toujours il doit être tombé par ici.

—*Corpo di Bacco !* jà crois ché voilà la carogne, dit le napolitain en se baissant vivement pour palper un corps mou contre lequel il avait trébuché.

Son compagnon imita ce mouvement.

—Vous rêvez marquis, dit-il en se relevant ; tu ne vois donc pas, mon brave que c'est un arbre pourri !

—Eh bienne, Eh bienne, André, oune peut se tromper : *Errare humanum est*. Il était lettré ce noble napolitain,—tu t'es, bienne trompé en visant.

André porta son poing à deux pouces du nez du marquis. Heureusement l'obscurité partielle ou son caractère prudent empêcha ce dernier de remarquer ce geste peu amical.

—Allumez la chandelle, Altesse, continua André ; peut-être trouverez-vous que je n'ai pas manqué comme vous le dites.

L'idée né manque pas de jiousstesse. Tou as raison.

Gustave était immobile à dix pas d'eux, effacé derrière un bouquet d'aubépine et entendait toute cette conversation.

—Attends, mon bon, disait-il en caressant la crosse de son pistolet, nous allons peut-être avoir de la besogne.

Pendant qu'il faisait cette réflexion, il se sentit tirer par le pan de son habit, et se retourna vivement, prêt à faire feu.

—Pour l'amour de Dieu ! murmura une voix trébuchante à ses pieds, sauvez-moi ! ils vont m'achever.

Gustave saisit la main qui tenait son habit et se pencha vers l'homme tout en tenant sur la défensive.

—Qui êtes-vous ? dit-il tout bas mais rapidement, et de qui voulez-vous que je vous sauve ?

—C'est sur moi qu'on vient de tirer répondit l'homme, je suis blessé à l'épaule.

—Alors tâchez de vous cacher dans le fossé et ne craignez rien. Combien sont-ils ?

—Deux seulement, mais l'un des deux André Luron vaut trois hommes : l'autre se sauvera au premier danger : Ah ! si j'avais un pistolet !

Laurens avait deux pistolets dans les fontes de sa selle ; mais il se souciait peu de confier ainsi cette arme à un inconnu, qui après tout pouvait bien jouer un rôle pour se trouver ensuite contre lui.

—Tenez-vous en paix, dit-il ; je me change de tout, mais gare aux trahisons : au premier mouvement je vous tue comme un chien.

Le blessé se roula sans bruit dans le fossé et se mit à étancher avec son mouchoir le sang qu'il perdait en abondance.

Toute cette conversation n'avait remplis que quelques instants.

Pendant ce temps le napolitain avait prestement roulé dans sa main un cône de poudre humectée de salive ; il plaça cette préparation sur un éclat de bois qu'il ramassa battit son briquet et y mit le feu. A la lueur qui se fit les deux aventuriers aperçurent Gustave debout au milieu de la route tenant d'une main les rênes de son cheval et de l'autre un long pistolet à deux coups dont les gueules menaçantes étaient dirigées de leur côté.

— *Accidente !* cria le napolitain en se jantant prestement à plat ventre, oune militaire, fuyons !

—Que cherchez-vous et que voulez-vous, cria Gustave en s'avançant vers eux ;

—André comprit qu'il fallait user de prudence ; car le napolitain ne comptait plus, et il sentait qu'il se trouvait en présence d'un homme déterminé — ces bandits ont un coup d'œil sûr dans l'occasion, et le flair des bêtes fauves.

—Mon officier, dit-il, en faisant le salut militaire, je viens de tirer une bête sauvage, tout près d'ici, et nous pensions qu'elle était tombée dans cette direction.

—Si c'est cela, dit Gustave, votre bête sauvage n'est pas tout-à-fait morte, car je viens de la voir se sauver sur la route vers la campagne, et si je puis vous donner un bon conseil, c'est celui de la suivre au plus vite.

—Certainement, certainement, mon officier ; nous la trouverons tombée quelque part sur le chemin ; car je vise juste.

—Le napolitain n'avait pas attendu la réponse de son compagnon. Aux derniers mots de Gustave il était déjà sur la route et se sauvait à toutes jambes dans la direction du Cap-Rouge.

—André enjamba le faussé et partit en couarrant dans la même direction.

Au bout de trente pas, ils se perdirent dans l'obscurité ; mais Laurens entendit pendant plusieurs minutes sur la route le son de leurs souliers ferrés qui allait s'éteignant dans le lointain.

Quand il jugea qu'ils étaient à une distance suffisante, il revint vers l'endroit où était le blessé et l'appela. Il ne reçut pas de réponse. En se baissant il s'aperçut que l'homme s'était évanoui.

Le temps s'était un peu éclairci et les étoiles commençaient à faire rayonner dans l'espace leurs clartés blanchâtres.

Gustave chercha l'endroit par où le sang s'échappait et le banda fortement avec son mouchoir. Le blessé fit entendre un petit cri de douleur, et ouvrit les yeux.

—Merci, dit-il, en recouvrant ses sens, vous m'avez sauvé la vie.

Ce n'est pas la peine, dit Gustave, et j'ai travaillé autant pour moi-même que pour vous. Mais, d'abord quel est votre nom ?

—Je m'appelle Landau.

—Vous sentez vous assez fort pour marcher !

—Je crois qu'oui ; je vais toujours tâcher, Landau se souleva difficilement, mais réussit cependant à se tenir debout et à faire quelques pas.

—Vous n'êtes pas assez fort pour vous rendre chez vous, dit Gustave, surtout si vous demeurez loin d'ici.

—Je demeure au faubourg St. Roch, et ce n'est pas proche, mais je crois que je pourrai m'y rendre, en me reposant un peu de temps en temps.

Laurens avait le cœur bon, il fut touché de l'espèce de résignation triste avec laquelle cet homme parlait.

—Je ne puis pas le laisser aller ainsi se dit-il, il

tomberait sur la route avant d'avoir fait le quart du chemin. Tiens, j'ai une idée !

—Faisons mieux, poursuivit-il tout haut. Si vous pouvez vous tenir en selle, je vais vous mettre sur mon cheval et vous vous rendrez ainsi : je marcherai à côté.

Landau se récria et ne voulut point accepter, mais Gustave l'enleva dans ses bras et le posa sur la selle.

—Tenez-vous bien au pommeau dit-il et ne vous inquiétez pas de moi.

Par mesure de prudence, il retira les pistolets des fontes et les passa à sa ceinture.

—En route, maintenant dit-il et tâchez de ne pas tomber.

Le cheval partit au pas, pendant que Gustave cheminait à ses côtés.

—Comment vous trouvez-vous maintenant, dit-il à Landau au bout d'un quart d'heure de marche ?

—Je suis mieux, répondit celui-ci, le grand air me fait du bien.

Ils continuèrent leur route sans parler et au bout d'une demi-heure ils s'arrêtèrent devant une petite maison de chétive apparence sur la rue du Roi.

—C'est ici que je demeure dit Landau, et si vous voulez m'aider à descendre, vous serez enfin débarrassé de moi.

Gustave le mit à terre. Landau s'avança pour ouvrir la porte, mais ses forces le trahirent il trébucha et tomba lourdement sur le seuil.

Au même instant la porte s'entrebailla et une vieille femme avança sa figure de l'intérieur.

—Mon Dieu ! mais c'est Jacques cria-t-elle. Hélas ! Seigneur qu'est-il donc arrivé !

La vieille se précipita vers Landau en pleurant, puis aidée de Gustave elle le releva et tous deux le soutinrent jusque dans la maison où ils l'assirent dans une grande chaise bergante.

—Mère, dit Landau, remerciez ce monsieur, car il vient de me sauver la vie.

—Hélas ! Seigneur Jésus, fit la vieille, vous êtes le Bon Dieu en personne : et mon pauvre garçon qui est tout plein de sang. Comment donc qu'ils t'ont tué mon Jacques ?.....

—Je vous conterai ça tout à l'heure, la mère, interrompit Landau ; si vous voulez nous laisser seuls un instant, il faut que je parle à ce monsieur-là.

—Seigneur ! c'est terrible tout de même, et je vais te faire un bouillon, dit la vieille en sortant par une porte dans la cloison.

—A présent continua Landau, je suis content d'avoir accepté votre offre car je vais pouvoir m'acquitter envers vous. Vous êtes Monsieur Gustave Laurus.

—C'est bien mon nom dit Gustave, en regardant Landau d'un air surpris ; mais d'où savez-vous.....

—Je viens de vous reconnaître en vous voyant à la lumière. Je suis trop mal pour vous expliquer tout ça ce soir, mais si vous voulez me donner votre adresse, demain, si je suis assez fort, j'irai avec votre permission, vous prouver que je sais reconnaître un service

—Vous piquez ma curiosité, dit Gustave que la tournure de cette affaire intéressait malgré lui. Voici mon adresse, quand vous voudrez venir, je suis toujours à l'hôtel entre quatre et six heures de l'a près-midi. Je vous laisse avec votre mère et soignez votre blessure.

Gustave lui dit bonsoir, enfourcha son cheval et revint à son hôtel curieux en lui-même de ce que cet inconnu pouvait avoir à lui dire.

Le lendemain, Landau ne vint pas. Le jour suivant, vers les quatre heures de l'après-midi, Gustave commençait à croire que son homme l'avait trompé et il ne pouvait s'empêcher d'en éprouver une espèce de dépit lorsqu'il vit arriver à sa chambre, conduit par un garçon, maître Landau en personne.

—Je n'ai pas pu venir hier, dit ce dernier, je n'étais pas assez fort et la mère n'a pas voulu me laisser sortir. Maintenant je suis mieux et me voilà.

—Voyons, asseyez-vous un peu, dit Gustave, et reposez-vous ; vous paraissez encore très-faible.

—Oh ! ma blessure va beaucoup mieux ! et, si je n'avais pas perdu tant de sang..... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, je vous ai promis de reconnaître ce que vous avez fait pour moi et si vous le permettez je vous dirai de suite ce que j'ai à vous communiquer.

—Voyons, je vous écoute, parlez.

—Avant de commencer, je vous demande de ne pas me prendre pour un délateur ou un homme qui désire seulement se venger ; et ce que je vais vous dévoiler, je vous prie de vous en servir plutôt pour votre profit que pour la perte des autres.

Voici la chose.

Vous avez peut-être entendu parler, il y a cinq ou six ans, d'une quantité extraordinaire de pièces de monnaie fausses qui ont été répandues dans toute la province.

—En en effet, je me rappelle qu'on en a beaucoup parlé dans le temps.

—Bien ; mais ce que vous ignorez peut-être c'est que cette monnaie provenait d'une société puissante et bien organisée qui avait son siège principal dans la paroisse du Cap Rouge, à une distance peu considérable du château de Monsieur Maximus Cré-

pin. Vous manifestez de l'étonnement ? Attendez, vous n'êtes pas au bout. Cette société, comme je viens de vous le dire était puissamment organisée, ayant ses agents dans tous les principaux endroits du pays, ses degrés et son mot de passe. Le nombre des membres ne pouvait pas dépasser le chiffre de cent, et chacun des associés, lié par au serment terrible, était punissable de mort pour la plus légère infraction aux règlements. Qu'il me suffise maintenant de vous dire que le chef suprême était Giacomo Pétrini et le plus haut en grade après lui, Gilles Peyron.

—Comment ! interrompit Gustave, ces deux hommes que je rencontre chez Maximus Crépin ?

—Eux-mêmes. Au bout de deux ans, la justice s'est un peu mêlée de l'affaire, et la société a dû se séparer pour un temps illimité. Il y a bien eu des arrestations par ci par là ; mais comme cela arrive toujours, après quelques convictions contre de pauvres diables, criminels plutôt par ignorance que par volonté, l'affaire a été étouffée, et les meneurs véritables ont aujourd'hui un nom sans tache devant le public. Plusieurs même d'entre eux ont fait partie du jury qui a prononcé la condamnation.

—Mais comment savez-vous tout cela, vous ?

—Oh ! j'en étais, je ne m'en cache pas ; et vous voyez que si je livre les autres, je me livre volontiers avec eux.

—Landau ne disait pas, cependant, qu'à cause de cela même il avait subi six mois de prison et que conséquemment suivant la maxime de droit *non bis in idem*, il était inattaquable.

—Maintenant, poursuivit-il ; je sais que vous aimez Mademoiselle Moulins et que Pétrini est votre rival. Je sais aussi que Gilles Peyron et lui ont fait un complot ensemble dont le dénouement serait le mariage de Pétrini avec cette jeune fille, afin de couvrir par cette alliance, des antécédents dangereux et de s'assurer en outre un revenu assez enviable. Les anciens subordonnés de Pétrini ne sont pas sans voir cela. J'ai rencontré souvent autour de la demeure de Maximus les deux hommes qui ont fait feu sur moi. Ils sont tous deux membres de la société et surveillent leur ancien chef dans l'espoir d'avoir une part peut-être dans le bénéfice, tout en ayant l'air de le servir. Je crois que c'est même par son ordre qu'ils ont fait feu sur moi.

D'après ce que je connais de vous je sais que pour vaincre votre rival seulement, vous ne voudriez pas vous servir de ces armes, mais pour sauver du déshonneur une famille honnête, vous y réfléchirez et

peut-être alors trouverez-vous que je n'ai pas mal agi en vous avertissant.

—Je ne sais pas ce que je pourrai faire de tout ce que vous venez de m'apprendre, dit Gustave en se levant : dans tous les cas, j'aime à croire que vos motifs sont bons, je vous remercie toujours et j'y réfléchirai.

Landau s'était levé à son tour.

—Avant de partir dit-il, il me reste quelque chose à vous apprendre qui pourra vous servir au besoin : c'est le mot d'ordre de l'association ; le voici, retenez le bien et essayez-en l'effet dans l'occasion :

Chi tace sta ricco.

La réponse est :

Chi parla sta morto.

Maintenant, je n'ai plus rien à dire ; je vous souhaite bon succès.

Landau sortit et s'éloigna tranquillement. La révélation qu'il venait de faire et la lettre anonyme que Laurens avait reçu se complétaient l'une et l'autre et se donnaient réciproquement une apparence de vérité. Après le départ de Landau, le jeune homme resta perdu dans ses réflexions et flottant indécis entre les projets divers qui se présentaient à son esprit.

CHAPITRE XIII.

Ce jour là même, Gilles Peyron et Giacomo eurent ensemble un long entretien.

—Avez-vous vu André Luron et Beppo Saloi dernièrement ? demanda Gilles au Docteur.

—Pas depuis cinq ou six jours au moins. Y a-t-il du nouveau ?

—Comment ! du nouveau ! Mais vous ne savez pas qu'ils ont tiré sur Jacques Landau avant hier soir ?

—Allons tant mieux. Ce Landau m'a toujours fait l'effet d'un traître, et un jour ou l'autre il nous aurait vendus.

—Il peut nous vendre encore.

Comment ! dit Pétrini d'un air étonné, ne m'avez-vous pas dit qu'ils l'ont tué.

—Pas tout-à-fait. Mon cher maître, il me semble que vous vous endormez un peu dans les délices de Capoue et que vous veillez moins bien que de coutume à nos affaires. Vous négligez un peu les anciens camarades et vous avez tort. J'ai vu Beppo avant hier soir et voici comment la chose s'est passée.

Depuis plusieurs jours André et lui s'étaient aperçu, que Landau rôdait un peu souvent autour de ce château et semblait épier leurs mouvements. Ils s'en sont ouverts à moi.

—A la première occasion leur ai-je dit, mettez-lui une balle dans la tête et que ce soit fini.

Or avant hier dans la nuit, Landau est encore venu rôder aux alentours. Ils l'ont poursuivi et André a tiré sur lui à dix pas.

—Alors il est fini.

—Point. La nuit était noire, et Landau n'a été que blessé ! Lorsque Beppo a mis le feu à sa poudre pour voir ce qui en était, ils ont aperçu sur la route un officier debout près de son cheval et braquant sur eux les canons d'un pistolet à deux coups.

—Diable ! diable ; ont-ils pu savoir au moins qui était cet officier ?

—Non. Beppo selon sa louable habitude était ivre et s'est sauvé. Luron a craint une embuscade et l'a suivi.

—Les lâches ! murmura Pétrini ; ils me la paieront !

—Mon cher maître, il ne faut pas le prendre de trop haut avec ces gens là pour le moment ; rentrez plutôt votre colère. Quand on paie peu, il ne faut pas s'attendre à un dévouement sans bornes ; et vous savez que, depuis quelques années, les compagnons n'ont pas reçu grand'chose. Cependant écoutez la fin de ce que je voulais vous dire.

Un fait certain, c'est que Jacques Landau n'est pas mort ; il a été vu à la ville aujourd'hui ; il est même entré à l'hôtel Français où loge Gustave Laurens.

—Alors je n'ai plus de doute ; c'est Laurens que nos hommes ont vu sur le chemin.

—J'allais vous dire la même chose. Et je me trompe fort ou Landau a fait des révélations. Vous savez que des six qui ont subi leur procès et fait leur temps de prison, il est le seul survivant. Il n'a rien à craindre de la justice puisqu'il ne peut pas être poursuivi deux fois pour la même offense. Ce Laurens est riche, il doit l'avoir acheté.

—Malédiction ! dit Pétrini en se levant brusquement, dans ce cas nous sommes perdus !

—Pas encore, dit Gilles, mais cela viendra certainement si nous n'y prenons pas garde.

D'abord ce Gustave Laurens est votre rival. En se servant contre vous des révélations que Landau a pu lui faire, si toutefois cela est, il se mettrait dans une mauvaise position vis-à-vis d'Ernestine qui naturellement trouverait cette manière de vous vaincre, peu chevaleresque ; et les femmes apprécient parfaitement ces choses-là. Laurens hésitera donc avant de parler ; et pendant ce temps là, nous pourrions faire bien des choses.

Mais, à tout événement, supposons qu'il parle. Notre brave châtelain nous estime trop pour le croire

re du premier coup. Vous aurez même vis-à-vis de la jeune fille une petite physionomie de martyr qui ne vous fera pas de mal et vous établira davantage dans ses affections. Les femmes adorent un homme qu'elles croient pouvoir consoler.

Voilà les deux alternatives probables qui se présentent à nous. Si par malheur la chose allait plus loin ; eh ! bien, pour lors, j'ai mon petit plan qui, je l'espère, nous réussira.

Dans tous les cas, la première fois que Laurens viendra, nous verrons bien s'il sait quelque chose et s'il a l'intention de s'en servir contre nous

Cette conversation avait lieu au fond du jardin de Mont-Rouge.

Au moment où Gilles achevait de parler, Maximus arrivait.

—Ah ! ça, dit-il, que faites vous donc là tous les deux depuis tantôt ? Vous avez l'air de deux conspirateurs.

—Figurez-vous dit Gilles que nous avons une discussion dans laquelle vous étiez concerné. Le Docteur prétend qu'un homme de vos moyens devrait passer ses hivers en ville, et j'avoue qu'il m'a presque converti à son opinion.

—Certainement dit Giacomo, je ne conçois pas qu'un homme distingué comme monsieur de Mont-Rouge, se condamne à une solitude aussi complète et prive ses compatriotes du bénéfice de ses vastes connaissances.

—Hum ! hum ! murmura Maximus, très-flatté au fond, on ne sait pas ce qui peut arriver. Mais vous n'êtes que des enfants et vous faites des châteaux en l'air ; figurez-vous donc un bonhomme comme moi dans vos salons de la cité !

—Il me semble que vous n'y seriez pas déplacé, dit Giacomo.

—Et que vous en éclipseriez bien d'autres, continua Gilles Peyron.

—Flatteurs va, sourit Maximus dont la figure s'était épanouie, vous voulez me faire faire des folies, mais vous n'y gagnerez rien.

Allons, continua-t-il, la voiture m'attend, je vais en ville avec ces dames ; Docteur, je compte sur vous ce soir pour mon bézigue.

Le bonhomme s'éloigna en trotinant par petits bonds joyeux.

Quand il fut parti, Giacomo sortit par la petite porte du jardin et descendit vers les foulons, après avoir promis à Gilles de surveiller les démarches de Gustave Laurens.

Le même soir sur les huit heures, Maximus faisait sa partie avec Giacomo Pétrini ; Gilles conversait avec Céleste pendant qu'Ernestine rêvait à son

piano, lorsqu'un domestique vint annoncer M. Gustave Laurens. On eût dit que ce nom jetait du froid sur toute l'assistance, tant les figures prirent un air sérieux.

Cependant Gustave entra d'un air dégagé, le sourire aux lèvres.

—Mille pardons de vous interrompre, dit-il, mais j'étais inquiet de savoir de vos nouvelles.

Nous sommes très bien, comme vous voyez, dit Maximus d'un air rentré.

—Vous êtes bien aimable avança Céleste avec un sourire engageant. Mais qu'avez-vous donc fait depuis quelques jours ? Nous ne vous avons pas vu.

—J'ai été très-occupé, je vous assure, dit-il d'un air un peu distrait. C'est joli ce que vous jouez là, Mademoiselle, continua-t-il en s'adressant à Ernestine, qui prolongeait sa rêverie au piano.

—C'est du Schubert, fit celle-ci, avec une petite moue, et en se levant.

—De grâce, continuez, je ne veux pas vous interrompre ; et d'ailleurs j'aime beaucoup Schubert. Il me semble que c'est une transcription de « la Tempête » ?

—Oui, monsieur, par le Docteur Pétrini.

Comment ! mais Docteur, vous êtes donc aussi pianiste ? Et qui plus est pianiste à faire rêver les jeunes filles. Ah ! mais savez vous que vous me surprenez !

—Je ne vois rien de surprenant là dedans, dit Pétrini ; il me semble qu'on peut employer ses loisirs à cultiver les arts sans, pour cela, faire moins bien son métier.

—Mais je ne dis pas le contraire ; ce qui me surprend c'est que vous ayez eu le courage d'affronter le préjugé de notre pays. Car vous savez qu'ici un homme de profession est perdu dans l'opinion publique, s'il fait la plus légère excursion, même pour se distraire, dans le domaine des beaux-arts.

—C'est peut-être vrai, Monsieur ; mais quant à moi, je tiens peu compte de l'opinion publique : d'ailleurs je ne suis pas de force à attirer les regards.

—Ah ! par exemple, dit Ernestine, vous vous calomniez ; vous savez bien que vous jouez divinement ; et il y en a beaucoup qui seraient trop heureux d'avoir votre talent.

Ceci fut dit avec un petit regard tout dépité à l'adresse de Gustave.

—Mais vous êtes trop sérieux, vous, Monsieur Laurens, ajouta-t-elle, pour vous occuper de musique.

—Et vous craignez peut-être l'opinion publique dit Giacomo, avec une pointe d'ironie.

—Oh ! c'est ce qui vous trompe, dit Laurens ; bien au contraire, j'aime beaucoup la musique, et dans le temps que j'avais des loisirs, j'ai fait comme le docteur, j'ai un peu fait la cour aux muses.

—Tiens, il est moins sauvage que je ne l'aurais cru ; dit Maximus entre le haut et le bas.

—Vous seriez peut-être assez bon pour nous jouer quelque chose, dit Pétrini qui comptait bien mettre son rival dans une position gênante, car le Docteur était pianiste distingué et compositeur de succès.

—Je n'aime pas à me faire prier Monsieur, pourvu que ces dames consentent...

—Oh ! certainement, dirent ensemble Céleste et Ernestine, nous serons enchantées.

—Maximus haussa les épaules d'un air indifférent, et se mit à tambouriner sur la table, furieux de voir son bézique interrompu.

Cependant Gustave s'avança de l'air d'un homme qui s'exécute et s'assit au piano.

Dès que ses doigts sentirent le contact de l'ivoire on eût pu remarquer un frémissement qui parcourait tout son être.

Il prit la première page de la transcription de Pétrini ouverte devant lui et joua l'introduction. Après cette introduction, il ferma le cahier, et se laissant aller à son inspiration, il se mit à transcrire à sa manière, ce thème splendide de Schubert intitulé : « Plaintes de la jeune fille. » D'abord ce fut la mélodie triste et faible comme les larmes d'un cœur brisé ; puis l'une après l'autre, des voix se firent entendre qui vinrent se mêler à ce chant suave, pleurant comme le vent du soir dans les feuilles. Peu à peu, les gémissements s'accrochèrent, la source des larmes trop gonflée éclata en sanglots ; l'instrument pleura par toutes ses cordes et chaque accord fut comme le cri d'un cœur qui se dissout.

Gustave transfiguré, semblait avoir perdu tout sentiment extérieur ; il laissait courir ses doigts sur le clavier comme s'il eût obéi à un souffle surnaturel.

Pendant longtemps il tint ainsi ses auditeurs suspendus. Maximus lui-même écoutant sans respirer et Ernestine pleurait à chaudes larmes. A la fin un dernier accord éclata comme le suprême déchirement d'une douleur ; puis les voix s'éteignirent chacune à son tour et vinrent mourir dans la mélodie première comme autant de pleurs qui se séchent et s'absorbent dans un dernier soupir, premier écho de la résignation.

Gustave quitta le piano et se laissa tomber dans un fauteuil. Il était épuisé.

—Oh ! Monsieur, dit Ernestine, merci ; mille fois merci ! je n'ai jamais rien entendu d'aussi beau.

—Oui ! dit Maximus, maintenant je ne regrette pas mon bégue.

Pétrini ne dit rien mais il se glissa inaperçu vers le piano, prit sa transcription qu'il froissa avec rage et la fit disparaître dans sa poche.

Ce mouvement calma un peu son dépit et il eut même le courage de joindre sa voix aux éloges dont on accablait son rival.

Après quelque temps, Gustave se remit au piano et joua un petit air gai et brillant que Céleste trouva admirable. Les vieilles filles aiment en général tout ce qui est un peu sautillant.

—Quel joli morceau ! dit-elle, comment appelez-vous donc cela ?

—C'est une petite galopade de ma composition, dit Laurens ; j'avais écrit cela sur l'air d'une chansonnette italienne que je savais autrefois et qui commençait je crois par ces mots : *Chi tace sta ricco*.

Quoi qu'ils se tinsent sur leurs gardes, Gilles et Pétrini ne purent réprimer chacun un léger signe d'émotion : leurs regards se croisèrent rapidement.

Gustave qui les observait ne perdit pas ce regard. Il commença à songer que l'histoire de Landau pouvait bien être vraie.

Pendant le reste de la soirée, il fit encore adroitement plusieurs petites allusions qui firent sortir Pétrini de la réserve prudente dans laquelle Gilles Peyron se renfermait.

Le caractère bouillant du jeune médecin était peu fait pour supporter sans s'émouvoir, ces petits coups d'épingles que Gustave lui lançait de temps à autre tout en ayant l'air de lui dire des gracieusetés.

Lorsque Gustave quitta Mont-Rouge, il était parfaitement fixé à l'endroit de nos deux confrères.

Landau avait raison, se dit-il en regagnant son hôtel ; ce Gilles Peyron est un parfait coquin et Pétrini ne vaut guère mieux. Allons c'est décidé ce sera une sale besogne, que de tirer cette affaire au clair ; mais je ne puis pas laisser plus longtemps une honnête famille, et surtout l'amie de ma sœur exposée au contact de ces bandits. Mon devoir est tout tracé. Je les démasquerai !

Après le départ de Gustave, Céleste et Ernestine s'étaient retirées.

Pétrini sentit que le terrain devenait brûlant ; il résolut de brusquer les choses.

Cher Monsieur, dit-il à Maximus en approchant son fauteuil, il n'y a pas bien longtemps que j'ai l'honneur d'être connu de vous, mais vous m'avez déjà témoigné tant de bonté, d'amitié même, que j'oserai faire près de vous ce soir une démarche que

j'aurais remise à plus tard peut-être dans d'autres circonstances.

Maximus le regarda d'un air un peu étonné mais plein de complaisance.

—Parlez mon ami, dit-il, et si je puis vous être agréable, comptez bien que ce sera de grand cœur.

—Monsieur de Mont-Rouge, poursuivit Giacomo en donnant à sa voix son inflexion la plus harmonieuse, je ne vous surprendrai peut-être pas en vous disant que vous tenez mon bonheur entre vos mains. Vous connaissez trop mademoiselle votre nièce pour ne pas apprécier comme elles le méritent ses grâces personnelles et surtout le charme de son caractère.

Depuis tantôt six mois que j'ai eu l'honneur d'être reçu sous votre toit, plutôt comme un fils que comme un ami, chaque jour j'ai senti grandir mon estime pour Mademoiselle Ernestine ; peu à peu ce sentiment a changé de caractère, j'ai voulu m'en défendre ; car j'ai cru que c'était peut-être abuser d'une intimité que vous me permettiez avec tant de confiance ; mais enfin je n'ai pas été maître de mon cœur ; et, puisqu'il faut vous le dire, Monsieur, j'aime Mademoiselle Ernestine d'un amour profond. Je vous déclare cet amour comme je le déclarerai à mon père dont la Providence, dans ses desseins impénétrables, m'a privé et dont je n'ai jamais connu les douces caresses.

Vous me connaissez. Si vous croyez que je puis rendre votre nièce heureuse, et je vous jure que ce sera l'unique but de ma vie, j'ose aspirer à l'honneur de vous demander sa main.

Maximus s'était levé, il avait l'air sérieux mais bienveillant.

—Avant de me répondre, poursuivit Giacomo, songez que d'un seul mot vous pouvez me faire le plus heureux ou le plus malheureux des hommes.

—Ami, dit Maximus, en lui tendant la main, votre demande ne me surprend pas, je m'y attendais, j'ajouterai même que je l'espérais.

—Mais alors vous ne me repoussez donc pas, vous m'accordez.....

—Pour ce qui est de moi, oui, et avec plaisir. Mais songez que, si je suis le tuteur d'Ernestine, je n'ai pas le droit de disposer de ses sentiments et de sa personne sans la consulter. Croyez-vous que votre amour soit partagé ?

—Je n'ai pas voulu m'en assurer, Monsieur, avant de m'en être ouvert à vous ; mais j'ose croire que Mademoiselle votre nièce ne me voit pas avec trop de déplaisir.

—Tant mieux ! c'est votre affaire maintenant. Vous avez mon aveu tâchez d'obtenir le sien.

—Oh je ne puis pas vous remercier comme je le voudrais, dit Giacomo en prenant la main de Maximus dans les siennes, mais je vous prouverai ma reconnaissance en la rendant heureuse, je vous le jure !

Le lendemain, dans l'après midi, Gustave Laurens sonnait à la porte et demandait Mademoiselle Moulins.

—Mademoiselle est au salon, dit le domestique, donnez vous la peine de monter, le temps seulement de la prévenir de votre visite.

Ernestine était seule, Maximus et Céleste étaient au jardin.

—Mademoiselle, dit Gustave, je dois partir sous peu de jours. Vous n'ignorez pas l'intérêt que je vous porte, et s'il ne m'est pas permis de vous parler d'un autre sentiment je puis bien vous demander n'est pas si vous croyez à toute la sincérité de mon amitié.

—Je vous assure, monsieur, que cette amitié m'honore beaucoup, et d'autant plus que je ne sache pas avoir rien fait pour la mériter.

—Il me semble mademoiselle que vous oubliez un peu nos bonnes relations d'autrefois ; je ne m'en plains pas ; je n'ai pas ce droit ; mais il m'est bien permis d'en être peiné.

—Je vous assure, monsieur, que je mesuis toujours souvenue de vous avec plaisir. Mais vous avez franchement aujourd'hui des façons solennelles qui m'effrayent. Voyons, vous avez quelque chose à me dire ?

—Oui, et quelque chose de sérieux et de difficile en même temps ; c'est pourquoi je vous demandais tout à l'heure si vous croyez à toute mon amitié.

Je veux vous parler de Monsieur Pitriani.

Ernestine ne put s'empêcher de laisser paraître une légère émotion.

Gustave continua.

—Je regrette d'avoir peut être à froisser vos sentiments ; ce que j'ai à vous dire n'est pas tout à fait en sa faveur.

—Dans ce cas, Monsieur, dit Ernestine d'un air un peu hautain, peut être feriez-vous mieux de vous adresser à mon tuteur à qui il appartient d'être éclairé sur ceux qu'il reçoit chez lui, et qui pourra d'ailleurs avoir avec ce Monsieur une explication qu'il me serait impossible de rechercher moi-même.

—De grâce, mademoiselle, ne vous hâtez pas trop de me juger. Je ne suis pas venu ici sans calculer les conséquences de ma démarche ; je sais qu'en apparence ma position est fautive, indéliquate même ; j'ai pensé à tout cela et je l'ai pesé en moi-même ; mais

je n'hésiterai pas en présence de ce que je considère comme un devoir.

Mademoiselle, Pétrini n'est digne ni de vous ni de votre famille, lui et son digne compagnon Gilles Peyron sont deux infâmes.

—Assez ! Monsieur, dit Ernestine en se levant, je ne puis ni ne dois en entendre davantage, et vous m'avez singulièrement mal jugée en me croyant capable de recevoir de semblables confidences.

Gustave s'était levé en même temps qu'elle. Sa figure était devenue d'une pâleur effrayante.

—Ernestine ! dit-il en ployant un genou devant elle, de grâce ! encore une fois, ne vous hâtez pas de me juger. Je ne suis ni le lâche qui frappe par derrière, ni le délateur qui sème la calomnie dans l'ombre. Les circonstances ne me permettent pas d'en agir autrement que je le fais aujourd'hui. Quelqu'étrange que puisse paraître ce mot dans ma position présente, c'est l'honneur, l'honneur seul et mon amitié pour vous qui m'a commandé cette démarche. L'amitié, non pas l'amitié, l'amour, devrais-je dire, cet amour, le premier et le seul qui ait jamais fait battre le cœur, qui le dévore, qui le consume. Oh ! ne me méprisez pas, ne me regardez pas de cet air irrité ! si vous saviez combien je souffre ! et combien je suis malheureux, vous auriez pitié de moi !

Gustave s'était relevé, les larmes dans la voix et la figure toute bouleversée ; il se laissa tomber sur un fauteuil et cacha son front dans ses mains.

—Monsieur, dit Ernestine, avec moins de colère car au fond, la déclaration de tels sentiments de la part d'un jeune homme touche toujours, je ne veux pas m'offenser de tout ce que vous venez de dire ; mais vous avouerez que votre conduite n'est pas convenable ; c'est le moins que je puisse dire. Si vous recherchez ma main, il faut d'abord obtenir l'aveu de mon tuteur et, tenez le voici justement qui se dirige de ce côté, je vous laisse à lui.

Maximus arrivait en effet avec Céleste ; il paraissait d'une humeur excellente.

Ernestine disparut par une porte donnant sur le couloir et presque au même moment Gustave se trouvait en présence du digne châtelain et de sa sœur.

—Tiens, monsieur Laurens, dit Maximus, mais nous vous croyions parti.

—Pas encore monsieur, mais je dois partir bientôt et cette visite pourrait bien être à mon grand regret, une visite d'adieu.

—Ah ! Ah ! dam ! un militaire, il faut toujours que cela soit prêt à lever le camp d'un moment à l'autre, je n'aimerais pas ce genre de vie là moi. Eh ! Eh !

—Il était d'une humeur charmante l'honnête

sem
à l'in
quan
Je
steur
je m
J'
ho n
deux
tout
Da
aux
assis
Il
civil
De
leur
drap
Il
le, X
le do
et qu
Or
fen p
clart
brûle
A
table
fals
pièce
So
figur
le cov

—Mais où est donc Ernestine, continua-t-il, il me semble qu'elle était ici quand je suis entré ?

—En effet, Monsieur, dit Gustave, elle me quitte à l'instant : et j'allais justement vous parler d'elle quand vous avez mentionné son nom.

Je ne suis pas homme à faire des phrases, Monsieur, et je sais d'ailleurs que vous ne les aimez pas : je m'expliquerai donc de suite.

J'aime mademoiselle votre nièce, monsieur, et j'ai l'honneur de vous demander sa main.

—Diable ! se dit Maximus avec un soubresaut, deux demandes du jour au lendemain ; cela promet.

—Vous me prenez à l'improviste poursuivit-il tout haut, et vous me donnerez bien le temps de

considérer un peu la chose. J'aurai l'honneur de donner ma réponse dans trois jours.

—Dans trois jours, Monsieur, je serai ici et j'espère que vous ne rejetterez pas ma demande.

Gustave salua et sortit laissant Maximus et surtout Céleste tout abasourdis de cette demande ex abrupto.

Au moment où Gustave sortait, Gilles traversait le couloir ; il avait entendu la substance de la conversation.

Les choses se gâtent dit-il et nous pourrions bien faire capot. Il est temps d'agir. Si du moins Pétrini peut venir ce soir !

(A CONTINUER.)

UN EPISODE DE 1837.

(Suite.)

CHAPITRE XVII.

Dans une salle basse, voutées, aux fenêtres ogivales, aux murs blanchis à la chaux, plusieurs personnages assis entourent une table.

Ils sont diversement vêtus de costumes mi-partis civils, mi-partis militaire.

Des sabres pendent à leur côté, des pistolets à leur ceinture ; quelques-uns portent l'uniforme en drap foncé de la milice canadienne.

Il y a là Poignet-d'Acier, qui domine par sa taille, Xavier Cherrier et sa femme habillée en homme, le docteur Chénier, Armury Girod, Suisse d'origine, et quelques autres.

On est au 13 décembre. Il fait nuit. Un grand feu pétille dans l'âtre de la salle et efface, par ses clartés brillantes, la lueur terne d'une lampe qui brûle tristement sur la table.

Au dehors, le vent pousse des gémissements lamentables, ébranle les croisées, et s'introduisant par rafales dans la cheminée, chasse jusqu'au milieu de la pièce des tourbillons de flamme et de fumée.

Sombre nuit que celle-là ; plus sombre sont les figures des gens qui discutent, à cette heure, dans le couvent de Saint-Eustache.

Un homme entre dans la salle. A sa soutane, à son air grave, recueilli, vous reconnaissez un ecclésiastique. Il est prêtre, en effet, curé de Saint-Eustache ; on le nomme messire Paquin.

A sa vue Poignet-d'Acier fronce le sourcil.

—Que venez-vous faire ici, monsieur ? dit-il durement.

—Je viens, répondit messire Paquin, d'une voix douce et ferme, engager des hommes égarés à cesser une lutte dangereuse qui est pour le pays une source de deuil, de désolation.....

—C'est assez, monsieur, reprit Poignet-d'Acier ; vos conseils sont superflus.

—Mais, monsieur, vous ne songez donc pas aux veuves, aux orphelins, à tous ces malheureux que votre folle témérité plonge dans les larmes et l'affliction ? Vous ne pensez donc pas à Dieu qui vous voit, qui vous juge.....

Le capitaine poussa un éclat de rire démoniaque.

—Oui, qui vous juge et qui vous condamne ! poursuivit le prêtre avec une énergie croissante. Il vous condamne, ce Dieu tout-puissant ! Il frappe les insensés qui ont allumé le brandon de la guerre ci-

vile ; car ils viennent d'essuyer une sanglante défaite !

—Vous mentez ! s'écria Poignet-d'Acier d'un ton cassant.

Et il se leva, marcha sur le curé.

—Arrêtez ! arrêtez ! dirent les assistants en se levant à leur tour.

—Laissez cet homme ! laissez le ! dit l'écclesiastique, sans s'émouvoir. La fureur l'aveugle. Mais il ouvrira les yeux. Qu'importe qu'il me batte, pourvu qu'ensuite il rentre en lui-même, qu'il cesse de vous conduire à l'abîme !

—Mais qu'y a-t-il ? demanda le docteur Chénier.

—Il y a, mon fils, une nouvelle affreuse. Les royalistes ont écrasé votre parti à Saint-Charles, le 25 novembre !

—Cela n'est pas ; cela n'est pas ! intervint Poignet-d'Acier ; cela n'est pas ; fausseté que votre langage, fausseté, puisque, le 22, le brave Nelson déroutait les Anglais devant Saint-Denis !

—Votre violence ne m'intimidera point, répondit avec calme messire Paquin. Ce que je vous dis est vrai. Le colonel Wetherel a défait les Canadiens à Saint-Denis. Il leur a tué plus de cent hommes, cent pères de famille, monsieur, et le village ne présente plus aujourd'hui qu'un monceau de décombres fumants ! Puisse le ciel vous pardonner ! Mais tous ces pauvres gens privés de leurs foyers ; toutes ces femmes privées de leurs maris, de leurs enfants : tous ces infortunés privés de leurs soutiens vous pardonneront-ils ?

Ces paroles répandirent la consternation parmi les auditeurs. Des larmes coulèrent sur les joues du docteur Chénier ; cependant il répliqua avec la fermeté d'une conviction inébranlable :

—Les rapports que nous avons reçus du comté de Richelieu ne s'accordent pas avec les vôtres, monsieur le curé. Y fussent-ils conformes, que ma résolution ne changerait pas. Investi du commandement de ce village, j'y vaincrai ou je m'ensevelirai sous ses ruines.

—Bien parlé, mon ami ; bien parlé ! dit Poignet-d'Acier en serrant chaleureusement la main du docteur.

—Oui, bien dit, votre réponse est d'un grand cœur ! ajouta la femme de Cherrier, qui, depuis le commencement des troubles, avait senti renaître en elle l'ardeur martiale qu'elle avait puisée au milieu des tribus indiennes du désert américain, alors que, sous le nom de Mérellum, la Petite-Hirondelle, elle exerçait une autorité souveraine sur les Clallomes.

Xavier approuva par un regard l'exclamation de Louise .

Et aussitôt les assistants, magnétisés par cet accès d'enthousiasme, se jetèrent dans les bras les uns des autres en prononçant ce noble serment :

—Oui, nous jurons ici de triompher de nos oppresseurs ou de mourir en combattant !

—Oh ! les aveugles ! les misérables aveugles ! proféra l'écclesiastique, élevant les mains et les joignant avec une expression désespérée.

Puis il se retira, au moment même où deux Indiens pénétraient dans la salle.

C'était Co-lo-mo-o et Nar-go-tou-ké.

—Ah ! enfin, nous allons être édifiés sur la valeur de ces bruits absurdes, dit Poignet-d'Acier, courant à la rencontre des Iroquois.

—Que s'est-il passé à Saint-Charles, mon jeune Aigle ?

Les Habits-Rouges ont eu le dessus.

—Vous y étiez n'est-ce pas ?

—J'y étais.

—Et ils ont vaincu ?

—Oui parce que le chef nous a abandonnés.

Ah ! ce Brown, je m'en doutais ! répliqua amèrement Poignet-d'Acier. Pourquoi aussi tous les postes importants n'ont-ils pas été confiés à des Canadiens-Français ?

—Hélas ! notre trop grande confiance nous a toujours perdus ! murmura Chénier.

—Donnez-nous des détails, reprit le capitaine.

Co-lo-mo-o raconta ce qui avait eu lieu, le 25 novembre, à Saint-Charles mais sans dire qu'il était tombé au pouvoir des vainqueurs.

—Où pensez-vous que soit maintenant MW. Papineau et Nelson ? s'enquit Chénier.

—Le premier, répondit le petit-Aigle, doit être réfugié aux Etats-Unis ; quant au second, je crois qu'il a été pris sur la frontière et ramené à Montréal.

—Alors, s'en est fait de nous ! s'écria Chénier, se laissant tomber sur un siège et enfouissant sa tête dans ses mains.

—Non, non, ce n'est pas fini ! dit Poignet-d'Acier. Nelson, malgré son courage, malgré son dévouement, est encore de la race maudite. Pour moi, son arrestation ne m'inquiète guère. Mais je suis heureux d'apprendre que Papineau est aux Etats-Unis. Plus que jamais nous devons résister, car il ne tardera guère à reparaitre sur les bords du Saint-Laurent avec une puissante armée américaine. Soyez assurés mes amis, que si nous pouvons tenir encore huit jours, il nous arrivera, de la République fédérale, des secours effectifs, avec lesquels nous réparerons promptement le petit échec de Saint-Charles. Ne vous découragez donc pas. Plus nos infâmes enne-

mis
pagn
dron
autr
C
prod
Il
qui
Q
dit à
—
Méc
Sain
tour
—
N
—
dien
riers
et les
—
pens
répli
—
dirig
quem
'U
A
banca
—
en s'a
Co
—
pays
dents
nir.
—
nain
—
Jean
avec
—
le Pe
—
pays
nain.
—
répon
et no
est er

mis massacreront, saccageront, brûleront nos campagnes, plus ils feront de victimes, plus ils se rendront odieux, plus ils soulèveront contre eux les autres nations du monde !

Ce discours fait d'une voix mâle et persuasive, produisit l'effet qu'en attendait le capitaine.

Il ranima l'espérance dans le cœur des insurgés, qui le saluèrent par des bravos enthousiastes.

Quand le silence se fut rétabli, Poignet-d'Acier dit à Co-lo-mo-o :

— Vous amenez sans doute vos Hurons ?

— Non, reprit le jeune homme en secouant la tête. Mécontents des délibérations prises à l'assemblée de Saint-Charles, ils sont partis pour la plupart et retournés à Lorette.

— Alors vous êtes seul ?

— Seul avec mon père.

Nar-go-tou-ké prit la parole.

— J'ai travaillé pour mes frères, dit-il. Les Indiens de l'Outaouais m'ont donné vingt-cinq guerriers, autant de fusils et un canon. Les guerriers et les armes sont là dans la cour.

— Merci, mon frère, lui dit Chénier, nous récompenserons tes services.

— Nar-go-tou-ké n'a pas besoin de récompense, répliqua sèchement l'Iroquois.

— Que signifie ce bruit ? interrogea Louise en dirigeant ses regards vers la porte qui s'ouvrit brusquement.

Une dizaine de paysans armés entrèrent.

Au milieu d'eux trottinait un homme rabougri, bancal.

— Voici un espion, docteur, dit un des paysans, en s'adressant à Chénier.

Co-lo-mo-o sourit imperceptiblement.

— Un brigand d'espion, baptême ! poursuivit le paysan. Mais impossible de lui faire desserrer les dents. Nous l'avons roué de coups, sans y parvenir.

— Et vous avez tort, Pierre, dit Chénier, car ce nain est sourd-muet.

— Ah ! exclamèrent en chœur les gardiens de Jean-Baptiste, qui s'était mis à échanger des signes avec Co-lo-mo-o et Nar-go-tou-ké.

— Ordonnez à ces gens de sortir, monsieur, dit le Petit-Aigle à Chénier.

— C'est bien, mes amis, allez ! fit le docteur aux paysans qui évacuèrent la salle, en y laissant le nain.

— Mon père et moi, dit alors Co-lo-mo-o, nous répondons de cet homme. Il arrive de Montréal, et nous annonce qu'une troupe nombreuse d'Anglais est en marche vers ce village.

A cet instant un rire singulier glissa sur le visage de Nar-go-tou-ké, qui continuait avec Jean-Baptiste sa conversation mimique.

— Pourquoi ce sauvage rit-il ? interrogea sévèrement Chénier.

— Mon Père rit, parce que le nain lui apprend qu'un officier anglais, son ennemi personnel, fait partie du corps d'expédition.

— Ah ! dit Poignet-d'Acier, si l'ennemi personnel de Nar-go-tou-ké se trouve dans le détachement qu'on lance contre nous, malheur à ce détachement ! mon ami, le vaillant chef iroquois, — le dernier, avec son fils, de cette noble tribu, messieurs, — fera un terrible carnage des Kingsors, comme il appelle les sujets de la Grande-Bretagne.

— Ainsi, dit Chénier, nous pouvons compter sur ce que rapporte cet individu.

— Oui, répondit Co-lo-mo-o.

— Alors, messieurs, il faut prendre nos mesures et battre la générale. Il est minuit. Les royalistes paraîtront de bonne heure dans la matinée ! Prouvons-leur que nous sommes encore les dignes enfants de la France !

Pendant que le docteur Chénier et ses compagnons quittaient la salle et allaient donner des ordres, Co-lo-mo-o continua de questionner Jean-Baptiste.

Bientôt il sut que sir Williams Colborne, commandant en chef des troupes anglaises et surnommé plus tard le *Vieux-Brûlot* à cause des incendies dont il couvrit le Bas-Canada, était parti le matin même de Montréal, avec deux mille hommes, huit pièces de canon et un obusier, pour envahir le comté des Deux-Montagnes.

Cette force était composée de soldats de la ligne, d'un corps de volontaires, et d'une centaine de cavaliers.

Le 32^e régiment, où sir William King servait comme lieutenant, figurait dans l'effectif de cette armée.

Dans la soirée, elle campa sur le bord méridional de l'Outaouais.

Le 14, dès l'aurore, elle traversa la rivière.

Il avait neigé une partie de la nuit. Mais alors le temps était froid, clair et sec.

Le passage de l'Outaouais se fit au moyen de bateaux.

Aussitôt que les insurgés, réunis au nombre de cinq ou six cents devant le couvent, le presbytère et l'Église de saint-Eustache, aperçurent cette longue « colonne, d'autant plus imposante qu'elle couvrait avec ses bagages plus de deux milles d'espaces, » ils furent saisis d'une panique invincible, et se débârdèrent.

Epouvanté, Girod se sauva avec un grand nombre.

Poignet-d'Acier se tenait devant la rivière avec cent hommes déterminés, parfaitement armés, tireurs des plus habiles, et qui pouvaient opposer au débarquement des Anglais une barrière inexpugnable. Mais ces hommes, tous trappeurs, qui avaient vieilli avec leur capitaine dans le désert américain, ne reconnaissait d'autre chef que lui, ne voulaient recevoir des ordres de personne autre.

L'œil sanglant, le visage coloré, souriant, Poignet-d'Acier, l'ex-notaire de Montréal, savourait déjà par anticipation cette vengeance qu'il avait attendue, cultivée et mûrie pendant de si longues années ; ses regards étaient rivés aux embarcations qui approchaient lentement de la grève ; sa main droite frémissait d'impatience en tourmentant la poignée d'un sabre qu'il se disposait à dresser en l'air comme signal du combat, lorsqu'un éclair brilla dans les rangs anglais, la détonation d'une arme à feu se fit entendre, et Poignet-d'Acier tomba le cou percé d'une balle.

Aussitôt ses hommes l'entourèrent. Il voulut parler, ne le put ; commander de rester, de lutter ; est fort inutile ! Il s'évanouit.

Et les trappeurs nord-ouestiers, tournant le dos à l'ennemi, se retirèrent froidement en emportant leur capitaine avec eux.

A peine restait-il deux cent cinquante hommes auprès de Chénier.

—Fuyons, dirent quelques-uns.

—Quoi ! vous aussi m'abandonneriez !

—Mais nous n'avons pas d'armes.

—Soyez tranquils, répondit flegmatiquement l'intrépide docteur ; il y aura du monde de tué aujourd'hui. Vous ramasserez les fusils des morts (1).

Cette réponse électrisa Cherrier.

—Ah ! Chénier, lui dit-il, vous étiez né pour manier l'épée plutôt que la lancette.

—Mon ami, répartit l'autre, je ne comprendrais pas qu'on manquât de courage, quand on voit une femme jeune et belle comme la vôtre affronter en souriant les balles de l'ennemi. Mais, attention, voilà le branle-bas qui commence !

—Un baiser encore, avant de courir au feu, ma Louise chérie, dit Xavier.

Et au bruit de l'artillerie, à travers la mitraille qui déjà impitoyablement fauchait autour d'eux, Xavier embrassa sa femme avec une tendresse idyllique.

(1) Historique

—En avant ! citoyens, en avant ! tonna la voix de Chénier.

Les patriotes se ruèrent sur les batteries anglaises en chantant l'hymne de Charles VI :

Guerre aux tyrans !

Jamais, jamais en France !

Jamais l'Anglais...

Repoussés, avec des pertes considérables, par deux décharges successives, ils revinrent une troisième fois à l'attaque, et forcèrent les artilleurs à reculer.

Mais alors, sir John Colborne donna l'ordre au 32^e régiment d'appuyer ses batteries.

Cet ordre fut aussitôt exécuté.

Sir William King, l'épée nue, le front haut, se jeta bravement à la tête de sa compagnie en murmurant :

—Tiens, ce Cherrier ici.... Charmant, très-charmante, en vérité ! Je vais lui donner sa revanche.... Mais, *by jove*, ne me trompé-je pas ? C'est sa femme que j'aperçois près de lui.... un joli, très-joli militaire, sur ma foi ! Ah ! la fête sera ravissante, excessivement ravissante ! Mais, comme elle joue du sabre, la petite dame ! Parole d'honneur, j'en suis émerveillé.... Ah !

Un coup de couteau en pleine poitrine arracha ce cri au sous-lieutenant.

Il l'avait à peine exhalé, qu'un bras vigoureux le renversait à terre ; un homme, un démon à forme humaine, lui plantait son genou sur le ventre, lui tranchait la tête en un clain d'œil, et le houp de guerre indien retentissait par-dessus le fracas de la bataille.

Si rapides furent ces divers mouvements, que, dans l'ivresse du combat, les soldats de sir William ne le remarquèrent point.

Le meurtrier se releva, la tête de sa victime à la main, et, se tourna vers Co-lo-mo-o, qui, tenant un fusil par le bout du canon, s'en servait comme d'une massue, et faisait de larges trouées dans les bataillons anglais.

—Que le Petit-Aigle, s'écria-t-il, apprenne, par l'exemple de Nar-go-tou-ké, à venger les injures infligées à sa race ! Le père de ce chien a fait mutiler Ni-a-pa-ah, ma femme, et moi, voilà ce que je fais de l'un des siens !

Il cracha à la face de la tête sanglante qu'il agitaient en l'air, et la lança au front d'une compagnie de Volontaires, qui fondit sur lui, le larda sur-le-champ avec ses sabres, le cribla de balles, et le foula aux pieds des chevaux, en chargeant les insurgés.

Car ceux-ci pliaient sous le nombre.

Ni les prodiges de valeur accomplis par le docteur Chénier, Cherrier et sa femme ; ni les efforts inouïs de Co-lo-mo-o ; ni la bravoure des assaillis ne pouvaient longtemps résister à deux mille hommes disciplinés, pourvus d'armes en excellent état et de munitions abondantes, tandis qu'eux étaient mal équipés pour la plupart et obligés de faire usage de cailloux arrondis en guise de plomb.

Pressés par l'ennemi, ils se réfugièrent dans l'église et continuèrent désespérément la défense.

Les troupes y mirent le feu.

Bientôt des torrents de flammes et de fumée envahirent l'enceinte du temple.

Les assiégés n'ont plus de poudre ; mais le courage leur reste ; ils montent au clocher ; une grêle de pierres tombe sur les assiégeants.

— Il faut les enfumer comme des renards ! hurle sir John Colborne, aux portes du lieu saint.

L'incendie gagne du terrain. Le clocher est enveloppé par ses langues ardentes.

— La charpente s'écroule ! crie une voix.

C'est un sauve-qui-peut général.

On s'élance aux fenêtres ; on se foule ; on se précipite dans le cimetière.

Chénier, Cherrier, Louise, Co-lo-mo-o y parviennent avec une cinquantaine d'autres.

Mais là, devant eux, se dresse un rempart de baïonnettes.

Cent coups de fusil les reçoivent.

Le docteur Chénier est frappé à mort.

CHAPITRE XVIII.

« Ha ! ha ! » ce cri d'étonnement ne manque guère d'échapper à un voyageur, après avoir longé, pendant une vingtaine de lieues, le bord méridional du Saguenay ; et telle fut, sans doute, l'exclamation poussée par les premiers navigateurs européens qui remontèrent le cours d'eau jusqu'à ce point, car elle est restée comme dénomination de la plus étrange des baies.

La baie de Ha-ha, donc, a deux lieues de profondeur sur une de large. Mais le grandiose de ses dimensions en est le moindre sujet de surprise.

Ce qui frappe l'imagination, ce qui confond tout d'abord le jugement, si l'on y arrive, comme je viens de le dire, par la rive sud du Saguenay, c'est que la baie de Ha-ha se déploie tout à coup devant vous en hémicycle immense, et qu'elle semble le bout, la source d'un fleuve géant, qui roule, sur un espace de soixante milles environ, une masse liquide effroyable, dont l'épaisseur est évaluée à trois cents brasses, la largeur à un et deux milles.

Quel volume ! N'y a-t-il pas dans ce tableau, dans ce fait, de quoi dérouter tous les calculs de l'esprit, épouvanter la raison.

Que si vous prenez la côte opposée du Saguenay, pour trouver en partie son explication, le phénomène n'en restera pas moins curieux, saisissant, un des plus singuliers jeux de la nature. Cette côte conduit en effet à un lac considérable, récipient d'une foule de rivières, le lac Saint-Jean, dont les eaux bruyamment descendent de leur réservoir et se déchargent à quelques lieues au-dessous de la baie de Ha-ha, après un parcours de plus de soixante milles, dans un lit comparativement étroit.

En conséquence, cette baie se trouve isolée, sans affluents directs. Mais elle est probablement alimentée par un canal souterrain, parti soit du lac Saint-Jean, soit du lac Kinogami.

Quoiqu'il en soit, elle couronne admirablement la galerie de merveilles que le Créateur a disposées sur toute l'étendue du Saguenay.

L'estuaire, presque toujours noyé dans les brouillards, est bastionné par des falaises sourcilieuses, et à peine a-t-on quitté le Saint-Laurent, dont les flots vert de mer réjouissent le cœur, qu'on rencontre des eaux hideuses, noires comme l'encre.

Aussitôt vous êtes encaissés entre des rochers qui percent la nue et au milieu desquels vainement l'œil chercherait un chemin, une sente. Granit foncé et nu, maigrement semé, à ses cimes pelées, de ciprés rabougris dont le feuillage mélancolique ajoute encore à l'horreur de ces lieux. Point d'arrête, point de ravine, point d'infractuosités pour reposer le regard attristé. Sur votre tête le ciel généralement d'un gris de plomb, à vos pieds l'abîme sombre, implacable, l'abîme qui vous fascine, vous abuse, car ces eaux noires, elles paraissent calmes, les perfides, arrêtées dans leur cours, alors qu'elles glissent avec une rapidité si grande, que le plus puissant vapeur se fatigue à les refouler ; et près de vous, là, sur le côté, l'illusion, la déception, le mensonge encore !

Si élevés sont les caps, que du pont du navire qui vous emporte, il semble qu'on les puisse toucher avec le bras allongé ; mais prenez une pierre, non, une fronde, placez-y un caillou, et de toutes vos forces lancez le projectile ! Quoi ! il n'a pas atteint la roche ! il est tombé à plus de cent pieds de distance.

Oui, tel est l'effet du mirage.

Mais voilà barrée toute issue. Sentinelle cyclopéenne, droit devant nous se dresse une Montagne : c'est la Tête-de-Boule, blanche, chenu à son faite, comme le crâne du vieux Saturne. Est-ce lui qui se serait couché en travers du fleuve pour en inter-

dire l'accès? Ne pourrions-nous aller jusqu'à la baie de Ha-ha! Examinons, qu'on nous donne un télescope. Vivat! j'aperçois un goulot, par lequel le Saguenay s'infiltré timidement, j'allais dire craintivement, comme s'il avait peur de réveiller le colosse qui sommeille dans son lit.

Tout au plus un batelet, monté par des pigmées, réussirait à se faufler dans cet étroit ruisseau. Jamais une embarcation, conduite par des hommes, ne le traversera. Approchons, néanmoins, pour contempler la Tête-de-Boule. Notre vaisseau avance, et le ruisseau s'élargit, il se fait rivière, il se fait fleuve, il a deux milles de large!

Dupes-encore d'une erreur de nos sens.

Maintenant, nous voguons entre des collines échan-crées, de formes diverses, tantôt taillées en dentelle dans le vif, tantôt brusquement lacérées, tantôt lourdes, déprimées, puis tout à coup protubérantes, aiguës comme des campaniles, arrondies en coupoles, tantôt stériles, tantôt changées des trésors de la végétation, et toujours variées à l'infini, comme la main qui les a faites.

(A CONTINUER.)

LES FRERES TENEBRES.

I.—UNE SOIRÉE CHEZ MGR. DE QUÉLEN.

On avait dîné, au château de Conflans, chez Mgr. Archevêque de Paris; ce n'était pas un festin de prêtres: il y avait des dames. On pouvait voir, de la route qui mène à Charenton, le long du bord de l'eau, des robes blanches au milieu des verts gazons.

Mgr. de Quélen, chacun peut le savoir, était non-seulement un prélat fort éminent, mais encore un parfait gentilhomme. Sa munificence à l'égard des pauvres, qui est désormais un fait historique, entra-vait ses goûts de représentation luxueuse et de grandeur; mais, tenant comme il faisait par des liens de parenté à toute la haute noblesse, il ne pouvait clo-re ses salons. Ses réceptions étaient très-recherchées, surtout celles qui avaient une couleur d'intimité. Toutes les nuances de l'opinion royaliste trouvaient chez lui un champ libre et neutre, bien qu'il fit au gouvernement de la restauration une opposition assez vive, au sein de la Chambre des pairs. Notre histoire se passe en 1825: il avait alors de quarante-six à quarante-huit ans. C'était bien véritablement son apogée comme primat effectif de l'Eglise de France et comme homme politique. Pour que rien ne manquât au lustre qui l'environnait, l'Académie venait de lui ouvrir ses portes.

C'était donc un soir de septembre, en cette année 1825 qui avait vu le sacre de Charles X et les prodigieux enthousiasmes de Paris pour ce prince que Paris devait, sitôt après, condamner à la mort dans l'exil. Le temps était orageux et d'une chaleur accablante. Quoique la nuit commençât à tomber (on

avait dîné à trois heures, selon la mode du moment), personne ne songeait à regagner les salons. Le parc était un refuge contre la température torride. Quelque fraîcheur tombait des grands arbres, et parfois une bouffée de brise, montant de la rivière basse et lourde, essayait de balancer les feuillées. Le gros des convives s'était réuni dans ce vaste salon de verdure qui était la joie du paysage, et que le tracé du chemin de fer de Lyon a détruit. On parlait de brigands, de loups-garous et de fantômes. On racontait, je dois le dire, au grand amusement de ces dames et même de ces messieurs, les merveilleuses histoires de revenants, dont le théâtre était tout voisin.

Il y avait, comme toujours, des croyants et des incrédules. Sous la restauration, le faubourg Saint-Germain possédait son petit coin philosopant, et nous savons plus d'un marquis d'alors, dont la vie se passait à singer tout doucement M. de Voltaire. Pour les loups-garous, l'incrédulité se comprend; à l'égard des fantômes, également; mais les brigands! ceci demande explication. Les sceptiques au sujet du brigandage se réfugiaient dans une question de chronologie. Selon eux, le vrai brigand avait vécu, le brigand romanesque, pittoresque, dramatique. Le temps présent n'avait plus que des voleurs. En revanche, il en possédait, au dire des mêmes sceptiques, une très-recommandable quantité.

Parmi les esprits forts du château de Conflans, il y avait, ce soir, une belle dame, très spirituelle et très-éloquente, que nous nommerons la princesse de

Montfort, parce que nous prenons seulement la liberté de garder aux personnages formant galerie leurs titres et leurs noms historiques. Mme la princesse, ayant un rôle dans notre pièce, nous paraît devoir jouir du bénéfice de l'incognito. Elle était là avec son fils cadet, le jeune marquis de Lorgères, grand adolescent pâle et beau, qui s'était d'abord destiné à l'église, et qui, depuis peu, hésitait dans sa vocation. Mme la princesse adorait son fils cadet, le traitait avec une sévérité un peu affectée et se cachait de lui pour approuver la voie nouvelle qu'il voulait prendre : le jeune marquis se destinait à la diplomatie. C'était une femme un peu bizarre, avec de grandes qualités d'intelligence et de cœur.

Monseigneur ne se prononçait point et semblait penser qu'en ces matières, il y a du pour et du contre. L'évêque d'Hermopolis, Mgr. Frayssinous, qui avait le ministère des cultes à cette époque, était un chaud croyant et avait raconté lui-même des histoires admirablement dites. Il allait en commencer une nouvelle, lorsque la princesse insinua :

— Il se fait froid. N'entrerons-nous pas au salon ?

Il serait inexact de parler ici d'éclats de rire. L'éclat de rire, surtout quand il prendra une signification moqueuse, ne dépasse pas un certain niveau social. Mais le diable est partout et n'y perd rien. Il y eut, à ces mots : *Il se fait froid*, un gentil murmure qui chatouilla suffisamment l'oreille de Mme la princesse, car elle crut devoir s'écrier :

— Allons ! ne pensez-vous pas que j'ai peur ?

La jeune et belle comtesse de Maillé se leva et vint draper un manteau d'été sur ses épaules.

— Ma tante, dit-elle, laissez-nous trembler encore un petit peu : c'est si bon !

Et tout le monde à la fois :

— Monseigneur ! monseigneur, votre histoire !

Au lieu d'exaucer la prière générale, l'évêque d'Hermopolis garda le silence. Puis, d'une voix contenue et dont l'intonation changée fit battre plus d'un cœur dans l'auditoire, il demanda brusquement :

Est-ce que vous n'êtes pas ici, monsieur d'Altenheimer ?

Il y eut un autre silence. La lune montrait la moitié de son disque entre deux nuages tempêteux, opaques et lourds comme des lingots de plomb. La princesse appela auprès d'elle son fils le marquis.

— Si fait, répondit enfin une voix de basse-taille, profonde et toute pleine de métalliques vibrations ; je suis ici, monseigneur.

On ne voyait pas celui qui parlait ainsi. Sa voix semblait sortir du tronc d'un gros orme mort dont les branches sans feuilles prenaient, aux brusques clartés de la lune, des formes fantastiques.

— Approchez, je vous prie, baron, reprit l'évêque, et dites-nous, pour employer la formule de Galland, une de ces histoires que vous contez si bien.

Un homme de stature haute et grêle se montra aussitôt au milieu du cercle. La princesse, en sa qualité d'esprit fort, eût juré qu'il était sorti de terre, tant son apparition avait été soudaine. Elle eut toutes les peines du monde à ne pas renouveler sa motion de faire retraite vers le château. La lueur de la lune tombait d'aplomb sur le nouveau venu, et il est de fait que chacun trouva dans sa personne quelque chose d'extraordinaire. C'était peut-être aussi le résultat de la prédisposition générale. Nul ne le connaissait ; on ne l'avait point vu au dîner. Il était de ceux qu'on avait invités pour la soirée seulement, sans doute : jusque-là, rien qui pût surprendre ; plusieurs des assistants se trouvaient dans le même cas. Son costume, noir de la tête aux pieds, était de la plus rigoureuse décence et ressemblait à celui de tous les laïques présents. Pourquoi donc avons-nous prononcé ce mot : *extraordinaire* ?

C'est le secret ; on n'explique pas cela. Sauf la pâleur de son long visage tudesque, il était pareil à tous ceux qui l'entouraient, et cependant nous avons bien dit : l'assistance fut frappée comme si une trappe se fût ouverte pour laisser passer un personnage fantastique. A peine avait-on eu le temps de jeter sur lui un regard, que la lune se cacha sous un gros nuage et l'enveloppa dans l'obscurité commune.

— Je suis aux ordres de monseigneur, prononça encore la voix de basse-taille.

— On n'est pas plus aimable, répondit l'évêque d'Hermopolis qui ajouta en prenant la main du nouveau venu :

— Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter M. le conseiller privé baron d'Altenheimer, directeur général de la police de S. M. le roi de Wurtemberg...

Le conseiller privé dut saluer, je pense, mais on ne le vit pas.

— ...Et frère aîné, continua l'illustre évêque, de monsignor d'Altenheimer, prélat romain, maître de chambre de notre saint-père...

— Ici présent, acheva une voix de ténor, douce comme un son de flûte.

Cette voix de ténor rassura un peu nos belles dames.

— Quel genre d'histoire souhaite monseigneur ? demanda la basse-taille ; fantômes ou brigands ? Nous avons de l'un et de l'autre dans la Forêt-Noire.

— Fantômes ! vota une moitié du cercle.

—Brigands ! opina M^{me} la princesse, soutenue par quelques esprits forts.

Les peureuses, au contraire, désirant mourir une bonne fois de terreur, demandèrent :

—Vampires !

Et Mgr. de Quélen, avec une mansuétude où perçait une légère pointe d'ironie :

—On pourrait mélanger agréablement toutes ces bonnes choses.

—C'est cela ! c'est cela ! s'écria l'évêque d'Her-mopolis en homme sûr du virtuose qu'il a produit. Baron, ces dames désirent une histoire à faire dresser les cheveux, où il y ait à la fois du brigand, du vampire !

—Hilarius, dit le ténor doux, justement les

FRÈRES TÉNÈBRE !

—Oui, répliqua la basse, au plus creux de son clavier ; vous avez raison, mon frère Bénédict : les frères Ténèbre !

—Le nom est bien choisi ! murmura M^{me} la princesse qui gardait son rire incorrigible, bien que sa main fût crispée convulsivement sur le bras de M. le marquis de Lorgères, son fils.

—Le nom n'est pas choisi du tout ! repartit monsignor d'un ton un peu piqué. Tout le monde connaît les frères Ténèbre en Allemagne.

—Et tout le monde les connaîtra bientôt à Paris, ajouta le conseiller privé en baissant la voix comme malgré lui.

Si le nom n'était pas choisi à plaisir, on peut dire du moins qu'il était heureux au suprême degré. Le cercle se resserra. Ceci n'était point dans le programme de la fête qui devait se terminer par un petit concert de bien-faisance, mais ceci valait dix fois toute la fête. Le hasard donnait aux hôtes de Monseigneur une représentation inattendue, une surprise, et, quoiqu'on ne puisse expliquer très-clairement pourquoi, il est certain que le cœur de nos belles dames battait le tocsin des grandes émotions. M. le baron d'Altenheimer reprit d'un ton oratoire, qui fit ressortir davantage son accent allemand :

—Excellences et très-illustres personnes, nous sommes, mon frère et moi, des étrangers dans la capitale de la France, et chargés tous les deux d'une entreprise difficile. Nous chercherons à mériter l'accueil honorable qui nous est fait, ainsi que la protection qui nous est promise. Tout à l'heure, j'entendais ici plusieurs très-puissantes personnes des deux sexes raisonner sur ces questions éternellement controversées et dire : « Il n'y a plus de spectres. » Une très-illustre dame ajoutait : « Il n'y

a plus de vrais brigands ; les temps de Rob-Roy, de Schinderhannes, de Zawn, de Schubry, de Mandrin même et de Cartouche, sont passée. Nous n'avons plus que des voleurs ! » J'admets que nous avons une énorme quantité de voleurs, mais je suis forcé d'affirmer que nous avons aussi des brigands. Sans parler des successeurs de Fra Diavolo dans l'Italie du Sud, la Hongrie, la Bohême et les provinces méridionales de l'Autriche produisent encore des bandits très-dignes d'être connus. D'un autre côté, les spectres continuent, comme par le passé, de soulever la pierre des tombes : rien ne change en cet univers. J'ai vu des vampires dans la campagne de Belgrade et des fantômes dans notre cimetière de Tubingen.

Mgr. de Quélen se pencha à l'oreille de sa voisine et lui dit :

—C'est l'Allemagne.

Et la lune propice, se mettant de la partie sortit de son nuage pleinement et à propos pour empêcher la frayeur de nuire à l'attention. La clarière illuminée gagna une sorte de gaieté sans rien perdre de sa poésie ; on peut voir, distinctement, cette fois, le grand Allemand noir et maigre avec sa longue figure blême où brillaient deux yeux fixes, et près de lui son jeune frère, — monsignor d'Altenheimer, — petit, rondelet, portant ce vêtement qui n'est ni redingote ni soutane, et qu'affectionnent les prélats romains. Le grand avait une brochette d'ordres aussi bien nourrie que pas un conseiller privé d'Hoffman ; le petit ne montrait point de décoration ; la seule chose qui se pût remarquer, tranchant sur la couleur sombre de sa soutanelle, c'était une longue chaîne d'acier poli, passée à son cou et retombant sur son flanc droit. Cette chaîne supportait un objet de la forme d'un carré long, également en acier poli, et qui semblait être un bréviaire ou un missel.

Autour, le cercle sortait de l'ombre : des têtes vénérables ou charmantes, des fronts réfléchis, de blondes chevelures, des yeux avides, des bouches entr'ouvertes...

II.

—Très-illustres personnes, reprit M. le baron d'Altenheimer, il y avait, en 1821, sur les bords de la Theiss, non loin du village de Szeggedin, qui a sept lieues de tour et quatre-vingt mille habitants, une famille magyare habitant le grand vieux château de Chandor. Tous les magyars sont nobles, mais ceux-ci étaient princes de la maison de Baszin, dont l'auteur fut l'ami du roi Mathias Corvinus, le Charlemagne des contrées danubiennes. Chrétien

Baszin, prince Jacobyi, possédait une immense fortune, comme il s'en rencontre beaucoup dans ces pays ; il avait des milliers de paysans slaves, serbes, tchèques, croates, valaques et raidzes. Son domaine était grand comme une province et s'étendait jusqu'à cette île de vignobles, entourée par une mer de maïs, où Tur récolte l'ambre liquide de ses royales vendanges.

Le château de Chandor, situé au devant d'une forêt de chênes, mirait dans la Theiss ses murailles massives et basses, flanquées de quatre tous larges, trapues et coiffées de turbans comme les Turcs qui jadis les avaient construites. Du haut des tours, on pouvait voir, par-dessus les moissons immenses, les minarets de Szeggedin au lointain. Les pâturages nourrissaient huit cents chevaux et le double de grand bétail : ces nobles bœufs de Hongrie, à la robe gris de perle, aux cornes blanches, largement évasées. Le prince était généreux et même magnifique : cinquante couverts entouraient toujours l'énorme table carrée qu'on dressait à ciel ouvert, chaque jour, sous un dais de fil d'argent, dans la cour, parée de bois de cèdre, quand le canon de son méridien annonçait l'heure de midi.

Le prince Jacobyi ne savait pas le compte de sa fortune. Ses intendants lui apportaient, chaque mois, leurs états qu'il entassait, sans les lire, dans sa bibliothèque. Vaste comme elle était, sa bibliothèque s'encombrait peu à peu, cachant déjà ses mosaïques sous des monceaux de feuilles volantes. Chaque mois, il signait, sans le lire, un pouvoir qu'on adressait à son banquier de Pesth, afin qu'il fit possible de se procurer de l'argent sur l'hypothèque. « Ils auront beau me piller, tous tant qu'ils sont, disait-il, je les défie bien de voir jamais la fin de mon patrimoine ! » Et quand il regardait Lénor, sa fille, un ange aux traits suaves, encadrés de cheveux d'or, il ajoutait : « Je les défie bien d'empêcher celle-ci d'être la plus riche héritière à cent lieues à la ronde ! » Il disait cela et jamais homme ne fut plus vrai dans son dire ; mais il avait deux intendants à la maison et un banquier dans la ville de Pesth. Le proverbe dit qu'un seul intendant suffit à dévorer un domaine.

Lénor avait quatorze ans. On voyait bien déjà qu'elle aurait la beauté de sa mère, dont le portrait était le sourire de la maison. Elle ne vivait encore que pour apprendre. Dans ces sauvages pays, on mène très-loin et l'on monte très-haut l'éducation des jeunes filles. Elle possédait au monde une seule amie : une fillette de son âge, magyare aussi et noble, mais pauvre, qu'on avait élevée avec elle. Vers ce temps-là, elle eut la première tristesse de sa vie :

Efflam, sa compagne, la quitta pour aller voir son père et sa mère qui demeuraient à la frontière, non loin de Belgrade.

Il vint un soir au château de Chandor deux Rômi de Valachie, appartenant à une tribu errante, campée dans le Temeswar, de l'autre côté de la Theiss. Ils avaient traversé à la nage la rivière, qui est rapide comme le Rhône et trois fois plus large que la Seine. Ce n'est qu'un tributaire pourtant du Danube-Roi. La nuit ressemblait à celle-ci, puissantes dames, et je me souviens que la lune, glissant sous des nuages noirs, si épais qu'elle n'en pouvait argenter les franges, paraissait et disparaissait, montrant au loin tantôt le tortueux miroir de la Theiss, et tantôt plongeant ses eaux vineuses dans la profonde obscurité. L'orage menaçait au sud-est, le point d'où viennent les grands orages. Les deux maudits demandèrent l'hospitalité. Lénor était triste depuis le départ d'Efflam ; le prince, qui adorait Lénor, lui dit : « Ces gens savent jongler et faire des tours de passe-passe : veux-tu qu'ils viennent te divertir ? » Lénor secoua sa tête languissante en signe de refus. Mais un valet ayant dit que leur tribu arrivait de Belgrade, les yeux de Lénor brillèrent. Qu'ils soient introduits, ordonna-t-elle.

C'étaient deux frères : l'aîné jeune encore, le cadet tout jeune. Ils se donnèrent les noms de Mikaël et de Solim. Mikaël était de grande taille et portait sur ses traits quelques signes de son origine rôme ou tzigane, comme vous voudrez nommer ces enfants perdus d'une civilisation oubliée, qui, étrangers parmi toutes les nations du globe, n'ont ni loi ni Dieu : les Egyptiens d'Ecosse, les Bohémiens de France, les Gitanos d'Espagne, les Zingari d'Italie. Solim, au contraire, avait une face pâle et claire, des yeux bleus et des cheveux blonds. Le prince leur commanda de divertir Lénor. Solim chanta les étranges mélodies des campagnes moldaves, en s'accompagnant sur sa guitare ronde à deux cordes de fer ; Mikaël dansa le pas du yatagan, et tous les deux jonglèrent avec les verres de la table, les flocons et les poignards. Lénor bâillait ; le prince leur fit signe de s'éloigner.

—Hospodor, demanda Mikaël au lieu d'obéir, ta fille ne veut-elle point qu'on lui dise sa bonne aventure ?

Ses yeux hardis étaient fixés sur Lénor qui avait rougi et semblait mal à l'aise. Les sourcils du prince se froncèrent, et il ouvrait la bouche pour appeler ses valets, lorsque la douce voix de Lénor le prévint.

—Père, lui dit-elle, je voudrais savoir...

Mikaël fit aussitôt un pas vers la jeune fille, jeta sa toque à terre et s'agenouilla dessus, tandis que

Solim restait debout au milieu de la chambre, les bras croisés sur sa poitrine et les regards baissés. Mikaël, d'un geste, appela la main de Lénor qui la donna comme malgré elle. Il l'examina longuement et minutieusement, prononçant par intervalles de brèves paroles en une langue inconnue. Ces paroles étaient adressées à Solim, toujours immobile au milieu de la salle ; ces paroles semblaient produire sur Solim une impression extraordinaire. Tous ses membres tremblaient ; les veines de son front se gonflaient autour de ses tempes. C'était la pythonisse antique sur son trépied.

Mikaël avait examiné la main ; ce fut Solim qui rendit l'oracle, disant :

—Hospodar ! malheur sur moi qui vais parler de malheur ! Je vois de loin, au travers de la nuit, le vampire Angel qui a les yeux sur ta fille.....

Le prince éclata de rire pendant que Lénor pâlisait.

—Il y a donc encore des vampires ? s'écria le prince, dont la gaieté continuait.

Mikaël revint auprès de son frère et lui mit la main sur la bouche. La figure du prince s'assombrit et, frappant du poing la table, il dit :

—A mon tour, je veux savoir!... Et sachez-vous que le juge de Szeggedin ne se découragerait même pas pour une couple de mécréants pendus aux arbres de mon parc !

—Seigneur, répliqua lentement Mikaël, tu as assez de serviteurs pour garder ta fille et tu nous dois une récompense parce que nous t'avons averti.

—Qu'est-ce que c'est que le vampire Angel ? interrogea Lénor toute tremblante.

Solim répondit en essuyant son front baigné de sueur :

—C'est le plus jeune des frères Ténèbre.

—Et qu'est-ce que c'est que les frères Ténèbre, coquin ? s'écria le prince.

—Tu as le droit de m'outrager, seigneur, répliqua le grand Mikaël ; tu es fort et je suis faible. Tu as le droit de me chasser aussi sous la tempête qui gronde et de me faire battre par tes slovaques : mais je ne peux te dire autre chose que la vérité : les frères Ténèbre sont deux morts.

Lénor se réfugia tout près de son père, pendant que Solim répétait comme un écho :

—Deux morts !

Le prince prit sa fille entre ses bras et dit :

—Explique-toi.

—Hospodar, commença Mikaël, ceux-là sont-ils morts et bien morts qui ont été balancés par le vent, durant trois nuits et trois jours à la potence ? Nous errons sans cesse, vous le savez, à la poursuite du

pain qui jamais n'assouvit notre faim maudite. En allant d'Itèbe à Semlim, on trouve le gibet du magnat Karolyi, lieutenant du ban de Tameswar ; nous passâmes près de là le 27 octobre de l'an dernier, trois jours avant votre fête de tous les saints. Il y avait deux hommes pendus : un grand et un petit. Nous les dépouillâmes et nous suivîmes notre route. Le 1er novembre, comme nous revenions vers Itèbe, pour gagner Belgrade, nous retrouvâmes les deux suppliciés, tout nus, et entourés d'une nuée de corbeaux. Nous campâmes dans la plaine, entre la potence et le Danube. A minuit, nous fûmes réveillés par les cris des corbeaux qui poussaient des croassements plaintifs. La lune n'était pas au ciel, mais il y avait une autre lumière, plus vive que le plus brillant clair de lune. D'où venait-elle ? A cette lueur, nous vîmes le grand nuage des corbeaux qui fuyaient. Nous vîmes aussi la potence, découpée en noir sur l'aurore boréale, avec les deux corps qui allaient se balançant lentement. Tout près de nous, deux chevaux blancs passèrent, sans bride ni selle et la crinière au vent ; ils glissaient comme deux feuilles, mais nous n'entendions point le bruit de leur pas. Ils s'arrêtèrent tous deux sous le gibet, l'un sous le grand pendu, l'autre sous le petit. Nous vîmes les quatre jambes des suppliciés remuer, puis s'écarter l'un de l'autre ; un éclair déchira les froides nuées de novembre, comme si c'eût été l'orage d'août ; les deux cordes du gibet se rompirent à la fois et les deux cadavres tombèrent en même temps, jambes de ci, jambe de là, sur les deux chevaux qui reprirent leur course dans un coup de tonnerre...

—Voici ma pauvre belle Lénor qui frémit la fièvre, dit le prince ; allez en enfer, avec vos contes à dormir debout !

Solim allongea le bras en murmurant :

—Mon frère Mikaël a dit la vérité.

Et Lénor dont les jolies dents blanches se choquaient :

—Ils me divertissent, mon père, laissez-les poursuivre.

—A Itèbe, poursuivit Mikaël, nous demandâmes les noms des deux suppliciés : les frères Ténèbre ! Ténèbre le bandit, Ténèbre le vampire... Or, il y a au milieu des plaines du Grand Waraden deux tombeaux que tous peuvent voir : un grand et un petit : chacun d'eux recouvert d'une pierre noire, chacun d'eux portant une inscription en langue française. Sur le grand, il y a : *Jean Ténèbre, chevalier*, sur le petit : *Ange Ténèbre, prêtre*. Les savants disent que ce sont les tombeaux de deux nobles Français qui vinrent avec bien d'autres au secours du wai-

vode Jean Unyade, défendant les chrétiens contre les Turcs, il y a de cela quatre cents ans. Les gens qui ne sont pas savants affirment que, depuis quatre siècles, il y a sous ces marbres un empire et un vampire, un mangeur de chair humaine et un buveur de sang humain.

Hospodar ! il est une chose certaine. Bien des fois, depuis ces quatre cents ans, on a ouvert ces deux tombes, la terreur et l'horreur de la contrée. Tantôt on a trouvé sous les pierres deux corps, un grand et un petit, qui gardaient tous les signes d'une mort récente : les yeux ouverts et brillants, du sang liquide dans les veines, la langue humide, les lèvres rouges ; tantôt les sépulcres ouverts n'ont montré que le vide : deux cavités noires d'où s'exhalaient des miasmes mortels ; il est certain, de plus, qu'on a essayé de détruire ces tombeaux ; les marbres ont été brisés, les moellons dispersés, le terrain nivelé,—et toujours, au bout d'un certain temps, sous l'herbe et sous la moisson, les deux pierres noires ont reparu intactes avec leurs inscriptions funéraires.

Il est enfin certain, les registres des tribunaux en font foi, que depuis vingt ans seulement, les frères Ténèbre ont été pendus dans douze comitats de la Hongrie et sept fois empalés sur le territoire ture.

Mais les choses surnaturelles frappent peu, à moins qu'elles ne soient d'hier. C'est l'histoire d'hier que je vais vous raconter maintenant. Après avoir erré six mois dans la campagne turque et parcouru une partie de la Serbie, notre tribu revint vers Belgrade et campa encore une fois sur les bords du Danube, au-dessous de Semendria. Celui de nos frères qui veillait aperçut au milieu de la nuit deux lumières qui descendaient lentement le fleuve en rasant la rive. Il s'approcha : c'était deux sacs de cuir, un petit et un grand, qui suivaient le courant, portant chacun une lampe et un écriteau : *Justice du pacha*. L'écriteau du grand sac avait en outre ce nom : Ange Ténèbre. Ces deux cadavres flottaient parce qu'on avait pillé trois jours auparavant la trésorerie de Belgrade et que la fille de l'uléma trésorier avait été trouvée morte dans son lit, blanche comme une statue d'albâtre. Nous apprîmes le vol et le meurtre plus tard. Mais comme la sentinelle venait de nous éveiller, nous vîmes une longue barque noire qui courait toute seule au fil de l'eau ; il n'y avait personne pour la manœuvrer. Elle atteignit les deux lumières qui moururent, et, l'instant d'après, la barque noire remontait le courant, rapide plus qu'un oiseau, et manœuvrée par deux hommes, un grand et un petit.

Nous arrivâmes le surlendemain, et c'était au commencement de la semaine qui s'achève aujourd'hui, aux portes de la ville de Peterwardein, en Esclavonie...

— Où est ma chère Efflam, père !... murmura Lénor en tendant son front au baiser du prince.

— C'était le matin, continua Mikaël. Nous plantâmes nos tentes à l'endroit qui est réservé pour nos tribus, sous les remparts de la ville, entre le cimetière et le noir fossé baigné par la Drave, où l'on jette pêle-mêle les animaux morts et les suppliciés. Nous pensâmes qu'il y avait une fête dans la ville, car une nombreuse affluence de paysans se pressait aux portes. On nous permit d'entrer ; la fête était une exécution à mort par le glaive. Sur l'échafaud, nous vîmes deux condamnés, un grand et un petit. Et deux noms étaient dans toutes les bouches : les frères Ténèbre ! Hospodar, les têtes tombèrent ; je les vis de mes yeux...

— Les têtes tombèrent, répéta Solim, et les têtes roulèrent sur le plancher de l'échafaud.

— Et nous revînmes au campement, reprit Mikaël, derrière la charrette qui emportait la besogne faite du bourreau. Les deux têtes et les deux corps alors furent jetés dans le fossé, devant nous, tandis que, de l'autre côté de nos tentes, on emportait au cimetière une pauvre enfant de quinze ans...

— Son nom ! le nom de la morte ! s'écria Lénor, comme si elle eût été prise d'un pressentiment navrant.

— Efflam..., répondit Mikaël.

Solim, les yeux baissés, mais les narines gonflées, répéta ;

— Efflam !

Lénor porta ses deux mains à son cœur et s'affaissa, privée de sentiment, entre les bras de son père...

Ici, M. le baron d'Altenheimer fit une pause et monsignor Bénédicte en profita pour dire de sa voix la plus douce :

— J'admire la mémoire de M. le conseiller privé, mon très-cher frère. Pendant qu'il parlait, il me semblait encore entendre ce scélérat de chevalier Ténèbre ; car personne ici n'a été sans deviner que Mikaël, le prétendu Tzigane, Zégneun ou Szégan, comme on dit en différents dialectes, Mikaël, le Rôme, le Rômi ou le Roumini, n'était autre que l'aîné des frères Ténèbre.

(A CONTINUER.)

CONTES MERVEILLEUX.

LE COLLIER DES LÉZARDS.

Le petit Chérisal ne revenait jamais de l'école sans s'arrêter, quand il faisait un beau soleil, devant certaines roches crevassées, pour chanter aux lézards des chansons.

On sait que le lézard est fort sensible aux charmes de la musique.

Chérisal se plaisait à voir les innocents reptiles montrer leurs têtes frétilantes, aussitôt que le chant avait commencé. Ils écoutaient avec une merveilleuse attention et paraissaient en extase. On voyait battre leurs artères et briller leurs petits yeux noirs.

Attirés comme par un charme, les lézards approchaient toujours davantage. L'enfant aurait pu les prendre bien souvent ; mais il s'en faisait conscience, et pas un ne perdit sa queue pour s'être mis à la portée de sa main.

Peu à peu il s'établit entre lui et ses auditeurs quadrupèdes une véritable intimité. Il lui suffisait de paraître pour voir aussitôt les lézards aux écoutes, avant même qu'il eût commencé la chanson.

Mais la saison où ces reptiles se montrent à l'air dans nos climats était près de finir. Le dernier jour où le pâle soleil d'automne permit aux lézards d'écouter encore les chants de Chérisal, ils se montrèrent, portant chacun une petite pierre à la bouche.

Ces pierres étaient vertes et transparentes comme les émeraudes ; elles en avaient tout l'éclat.

Chérisal observait ce spectacle avec surprise, et il fut encore bien plus étonné, lorsqu'il vit les lézards approcher à la file, et déposer à ses pieds leurs pierres brillantes, comme pour lui en faire hommage.

Il allait pour les recueillir, quand un lézard, un peu plus gros que les autres, parut à son tour et s'avança gravement, en traînant un fil d'or, dont il tenait un bout dans sa petite gueule.

Chérisal s'arrêta, et retint à peine un cri d'admiration, quand il vit cet ingénieux reptile enfilet toutes les pierres à ce cordon avec une adresse fort amusante. Lorsqu'il eut achevé, il se retira un peu en arrière, et Chérisal n'eut qu'à ramasser le joyau. Là-dessus les lézards, témoins de son action, exprimèrent leur joie par mille cabrioles, et rentrèrent

enfin dans leurs trous. Chérisal, de son côté, prit en grande hâte le chemin de la maison, au comble de la joie, comme on peut l'imaginer.

Il n'eut rien de plus pressé que d'attacher cette parure au cou de sa petite sœur Tolosille, ce qui parut faire à l'enfant un sensible plaisir, quoiqu'elle n'eut pas plus que cinq ans. Mais sa mère, étant survenue, la regarda d'un air de compassion, qui voulait dire :

« Ma pauvre enfant, cela ne te rend pas plus jolie ! »

Il faut savoir que Tolosille était l'enfant la plus laide qu'on pût voir. Elle avait les yeux louche, le nez camus, la bouche tortue, des taches de rousseur lui couvraient toute la figure ; ses cheveux plats d'un blond si pâle, qu'ils paraissaient presque blancs.

Le collier des lézards semblait fort déplacé sur une enfant aussi disgraciée, et la mère le lui voulut retirer, pour ne pas l'exposer à la moquerie ; mais la petite pleura si fort, poussa de tels cris, qu'il fallut bien lui laisser le précieux joyau. Le lendemain elle voulut en être parée au sortir du lit.

Le contentement qui brillait sur son visage fut tel, qu'elle en parut moins désagréable.

« Regarde bien notre petite Tolosille, dit tout bas la mère à son mari. Est-ce une illusion, je te prie ? Elle me paraît moins laide qu'à l'ordinaire. »

Le père crut apercevoir aussi quelque chose, mais il ne l'attribua qu'à l'agrément de la parure. Cependant, le soir, il dit lui-même en secret à sa femme :

« Décidément, il s'est fait dans la figure de Tolosille un changement favorable. »

La petite fille, comme si elle avait deviné la chose ne voulut pas souffrir qu'on lui ôtât le collier, quand l'heure vint de la mettre au lit, et jusqu'au moment où elle s'endormit, ses mains ne cessèrent pas de jouer avec les jolies pierres. Le lendemain à son réveil, le père et la mère ne manquèrent pas de l'examiner attentivement.

« C'est prodigieux ! s'écria le père : cette enfant

ne louche plus. Ouvre les yeux, Tolosille, et regarde-moi bien.

—Non, elle ne louche plus ! dit la mère avec un transport de joie, ses cheveux ondoient sur ses épaules et prennent une belle couleur blond cendré ; ses taches de rousseur me semblent déjà s'effacer un peu. »

On ne cessa dès lors d'observer Tolosille tous les jours et à tous moments. Les progrès de sa transformation furent si rapides, qu'au bout de huit jours elle était devenue une enfant très-ordinaire. Ceux qui ne l'avaient pas vue depuis qu'elle avait mis, pour la première fois, le bienheureux collier, ne la reconnaissaient plus. Mais ils ne voyaient pas le joyau, qu'on tenait caché sous un épais mouchoir.

« Fasse le ciel que l'effet se continue ! » disait la mère, à qui l'affreuse laideur de sa fille avait coûté bien des larmes.

Mais personne n'était plus joyeux que Chérisal, qui avait toujours aimé tendrement sa petite sœur, même quand elle était si laide qu'on ne pouvait la regarder sans horreur.

Huit jours après, ce fut bien autre chose encore. Tolosille était devenue belle à ravir. Il n'y avait plus chez elle un trait qui ne fût admirable ; sa figure était d'une régularité parfaite, animée d'une grâce charmante ; sa taille, chez une si jeune enfant, avait déjà de la noblesse ; sa démarche était la plus légère du monde ; et, comme elle avait été un monstre de laideur, elle fut un prodige de beauté.

Il n'y a rien au dessus de la perfection : quand Tolosille y fut parvenue, le collier cessa d'opérer, et l'enfant ne le porta plus que les jours de fête, pour décorer la beauté qui était son ouvrage.

La joie était grande dans la famille ; on vit, d'année en année, s'épanouir cette beauté incomparable, comme les charmes de la rose se développent d'heure en heure dans un jour d'été.

Au reste, la cause d'un si merveilleux changement resta toujours cachée ; ce fut le secret de la famille : les gens soupçonnaient, à la vérité, une influence miraculeuse (les envieux disaient diabolique) mais nul ne savait ni l'origine ni la vertu du collier des lézards.

Quelques années plus tard, Léombel, fils aîné du roi, vint chasser dans la contrée, et il y vit par hasard la belle Tolosille, qui paissait les vaches de son père. Le prince s'aperçut alors qu'il avait soif, et il pria la bergère de lui donner un peu de lait. Elle s'empressa d'en traire une jatte à la meilleure de ses vaches.

La jeune fille parut si belle au prince, quand elle lui présenta la tasse de lait, qu'il oubliait de boire et

restait les yeux fixés sur la bergère. Dès lors il ne pensa plus qu'à Tolosille.

A quelque temps de là, ses parents résolurent de lui faire épouser une princesse du voisinage ; mais il n'y voulut pas entendre, et refusa obstinément toutes les offres pareilles.

On se perdait en conjectures sur les motifs de sa résistance ; on remarqua toutefois que la chasse l'attirait souvent du même côté, quoique le gibier y devint si rare, que souvent le prince revenait chez lui sans rapporter même une perdrix.

Plus d'une fois, il s'était glissé à la dérobee et sans suite dans le pâturage où rêvait la belle Tolosille. Un jour enfin, Léombel s'assit près d'elle sous les saules, et lui déclara en même temps sa naissance et son amour. Tolosille, qui l'aimait déjà sans connaître son rang, se sentit vivement touchée et infiniment honorée qu'un fils de roi daignât lui donner son cœur. Elle eut la faiblesse d'échanger avec lui son collier (qu'elle avait mis ce jour-là) contre un magnifique nœud de diamants qu'il portait à son chapeau.

Enfin ils se séparèrent, après s'être promis une foi mutuelle. Le prince avait assuré à la bergère qu'il ne tarderait pas à revenir dans ce même lieu.

Il n'osa pas porter ouvertement le bijou qui lui rappelait la belle Tolosille ; mais il le plaça sur son cœur, et, quand il était seul, il ne cessa de le regarder.

La reine avait toujours été fière de la beauté de son fils, et, s'il était en sa présence, elle ne le quittait presque pas des yeux. Trois jours après l'entrevue de Léombel et de Tolosille, le prince ayant paru devant sa mère, elle ne lui trouva point aussi bonne grâce que de coutume, et en fit tout bas l'observation au roi son époux.

Celui-ci, qui était naturellement sévère, et d'ailleurs fort mécontent de son fils, à cause du refus qu'il faisait de se marier, répondit brusquement :

« Je le vois tel que je l'ai toujours vu. »

Le lendemain, l'altération des traits de Léombel fut assez visible pour frapper même les regards distraits de son père, qui répondit aux gémissements de la reine désolée :

« Je voudrais qu'il fut laid comme un singe, puisqu'il est si désobéissant ! »

La reine se récria sur ce vœu funeste ; mais que devint-elle, quelques jours après, lorsqu'elle vit son fils, naguère si beau, devenu d'une affreuse laideur ?

Elle consulta les ministres du roi sur ce déplorable changement : les ministres répondirent qu'ils ne voyaient pas le prince aussi changé que le trouvait son auguste mère. Peut-être une souffrance

secrète avait-elle altéré légèrement les traits de son Altesse ; mais la tendresse de Sa Majesté lui faisait voir les choses au pis, et tout autres qu'elles n'étaient.

Cependant le peuple, qui ne flatte pas, était frappé comme les parents de la difformité du prince, et ce qu'il y eut de plus triste, c'est qu'il s'en aperçut comme les autres, et se faisait horreur à lui-même.

« Malheureux que je suis ! se disait-il en se frappant la poitrine lorsqu'il était seul dans ses appartements, je n'oserai jamais reparaitre aux yeux de Tolosille ; elle ne pourrait me reconnaître : et pourtant je l'aime toujours davantage. »

Tolosille était bien loin de se douter du funeste présent qu'elle avait fait au prince, pas plus qu'il ne soupçonnait lui-même que la bergère fût la cause innocente de son malheur. Elle était retournée cent fois sous les saules ; elle y avait longtemps attendu Léombel ; elle ne pouvait comprendre qu'il l'eût si vite oubliée, et, malheureusement, elle-même ne l'oubliait pas.

Dans ce temps parut une ordonnance royale qui, après avoir annoncé, avec tous les ménagements convenables, la disgrâce survenue au prince royal, invitait toute personne qui croirait y savoir un remède à se présenter sans délai. L'ordonnance promettait à quiconque rendrait au prince sa première figure les plus magnifiques récompenses.

Chérisal, le frère de Tolosille, étant allé à la capitale, eut connaissance de la chose, et, lorsqu'il fut revenu à la maison, il dit à ses parents en présence de sa sœur :

« Le fils du roi n'a pas été aussi chanceux que Tolosille ; elle, qui était si laide, est devenue la plus belle du monde : le prince, qui était beau comme le jour, a tellement enlaidi, qu'il n'y a pas, dans tous les États de son père, un homme plus affreux que lui. »

Tolosille fut très-émue à cette nouvelle, et demanda, en balbutiant, quand et comment ce malheur était arrivé au prince.

« Il court là-dessus toutes sortes de bruits, répondit Chérisal. Plusieurs croient que le prince est puni par le ciel pour avoir trop aimé la chasse. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa disgrâce a commencé du jour qu'il est venu chasser dans notre voisinage. »

Tolosille fut frappée de cette circonstance, et y rêva longtemps à l'écart. C'était ce jour-là qu'ils avaient eu l'entrevue dans laquelle ils avaient échangé leurs parures !

« Si j'étais cause de son malheur ! se dit-elle, dans les plus grandes alarmes. Il n'aura pas manqué de porter sur lui le collier ; et l'on dit que les

talismans font parfois sur diverses personnes des effets opposés Peut-être celui-là s'était-il pénétré de ma laideur ! Pauvre prince ! ne lui aurai-je point communiqué ma disgrâce ? Ah ! s'il en est ainsi, je prie le ciel de me rendre ma difformité et de faire grâce à celui qui m'est cent fois plus cher que moi-même. »

Comme elle faisait ces tristes réflexions, Chérisal s'approcha d'elle et lui dit avec mystère :

« Ma chère Tolosille, tu sais avec quelle joie je t'ai donné le collier des lézards. Depuis qu'il en fait merveilles sur ta personne, je n'ai pas voulu te le reprendre, quoiqu'il te fût devenu, grâce au ciel, parfaitement inutile. Mais aujourd'hui une admirable occasion se présente d'en éprouver la vertu. Je voudrais l'essayer sur le prince. Prête-moi le collier pour quelques jours, sans en rien dire à nos parents, de peur de les alarmer.

— Ah ! mon frère, dit Tolosille confuse, il faut que je t'avoue la vérité : le prince et moi nous nous sommes promis une foi mutuelle, et il a reçu de moi le collier en échange de ces diamants. Je crains bien, ajouta-t-elle, que le malheur du prince ne vienne justement du bijou auquel j'ai dû le changement qui s'est fait en ma personne. »

Elle ajouta à ces paroles les réflexions qu'elle avait faites à ce sujet, et Chérisal, ayant raisonné de l'affaire avec elle, forma le même jugement.

« Et maintenant, dit encore Tolosille, par quel moyen défaire ce qui s'est fait ? Je donnerais tout ce que je suis, je donnerais ma vie pour que Léombel perdît sa laideur.

Au moment où la bergère parlait ainsi, elle se trouvait devant un tronc de saule creux, qui n'avait plus d'écorce. Soudain une figure de sorcière parut au-dessus du tronc caverneux, comme un hibou sur une ruine. Elle agitait ses bras desséchés, et fit signe au frère et à la sœur de s'avancer ; puis elle leur dit d'une voix cassée, en faisant avec ses doigts de squelette des gestes rapides et de bizarres entrelacements :

« Ce qui s'est fait en quelques jours peut se défaire en un moment : mais il ne faut pas que l'on reste à moitié chemin ; qui osera commencer doit oser finir ; qui veut sauver quelqu'un doit se sacrifier soi-même, sinon les effets ne durent pas. Voici tout le secret : deux, un, quatre, trois, six, cinq, huit, sept, dix, neuf, douze, onze, quatorze, treize, seize, quinze, dix-huit, dix-sept ! »

Après avoir prononcé ces bizarres paroles, la vieille disparut. Chérisal maugréait contre elle, et ne comprenait rien à ce qu'elle avait dit. Tolosille y rêva quelques moments, et fit un geste soudain,

duq
devin
quer
du j
Le
déjà
dans
"
La
"
temp
La
fois.
cham
ét ait
servi.
Chéri
allée
"
rir a
inutil
tard !
Ch
aussit
endor
le mil
encore
Un
les po
femme
d'une
de se
dait l'
de Sa
derniè
La
la disg
âme
ordonn
même.
Tolo
gène e
intenti
qui l'a
y prod
ses fem
" E
s'écria
— M
présent
sant.
d'une g
de la fa

duquel son frère put conclure qu'elle croyait avoir deviné. Mais vainement la pressa-t-il de s'expliquer ; elle n'en voulut rien faire et garda le reste du jour un profond silence.

Le lendemain, la mère, voyant que le soleil était déjà levé, se hâta d'appeler sa fille, qui couchait dans la chambre voisine.

— Lève-toi, Tolosille, il est grand jour. ”

La mère n'entendit point de réponse

— Lève-toi, Tolosille, c'est assez dormir. Il est temps de mener les bêtes aux champs. ”

La bergère ne répondit pas plus que la première fois. Inquiète et surprise, la mère courut à la chambre de sa fille, et ne l'y trouva point. Le lit était fait comme la veille, et semblait n'avoir pas servi. Ce fut dans la maison une alarme générale. Chérisal s'écria qu'il soupçonnait sa sœur d'être allée chez le roi.

— Oui, chez le roi, vous di-je, et laissez-moi courir après elle, sans m'arrêter par vos questions inutiles. Fasse le ciel que je n'arrive pas trop tard ! ”

Chérisal avait deviné. Tolosille s'était esquivée aussitôt qu'elle avait vu chez elle tout le monde endormi, et s'était présentée au palais du roi vers le milieu de la nuit. Les gardes seuls veillaient encore.

Une belle personne se fait ouvrir aisément toutes les portes. Les gardes se hâtèrent d'éveiller les femmes de la reine, pour leur dire qu'une bergère d'une merveilleuse beauté, peut-être une fée, venait de se présenter à la porte du palais et qu'elle demandait l'honneur d'être admise sur-le-champ auprès de Sa Majesté, ayant, disait-elle, un secret de la dernière importance à lui communiquer.

La reine, qui ne songeait plus, jour et nuit, qu'à la disgrâce de son fils, se persuada que c'était une âme charitable qui venait le secourir. Elle ordonna qu'on introduisit l'inconnue à l'instant même.

Tolosille se présenta d'un air modeste, mais sans gêne et sans embarras. Elle était soutenue par ses intentions généreuses, et trop occupée de l'objet qui l'amena à la cour pour songer à l'effet qu'elle y produisait. A sa vue, la reine fut, comme toutes ses femmes, saisie d'admiration

— Est-ce bien une créature mortelle que je vois ? s'écria-t-elle tout émue. N'est-ce pas une divinité ?

— Madame, c'est une pauvre bergère qui ose se présenter devant vous, répondit Tolosille en rougissant. J'ai oui dire que Votre Majesté est affligée d'une grande douleur, et je crois savoir le moyen de la faire cesser.

— Vous venez donc au sujet de mon fils ?

— Oui, madame, et j'espère vous le rendre tel que vous le désirez. Pour venir à bout de mon entreprise, je vous prie de l'inviter d'abord à vous remettre un collier d'émeraudes qu'il doit porter sur sa personne, et que peut-être il ne vous a jamais montré.

— Je ne lui vis jamais un collier d'émeraudes, répondit la reine, et je ne puis comprendre ce qu'un homme ferait d'un pareil joyau ; mais nous allons suivre vos directions, ma chère, et faire ce que vous demandez. ”

Celui des officiers qui veillait cette nuit-là dans l'appartement du prince reçut l'ordre de l'éveiller pour lui demander sur-le-champ, de la part de la reine, le mystérieux collier.

Son Altesse fut réveillé par l'officier avec toutes les précautions que le respect exige : mais, quand le malheureux prince entendit ce qu'on demandait de lui, il s'écria :

— On m'arracherait plutôt la vie. ”

Puis il s'enveloppa de ses couvertures, comme pour garantir contre la violence la fatale parure, dont il ne s'était pas séparé un seul instant depuis qu'elle avait passé dans ses mains : aussi le talisman avait-il pu déployer toute sa vertu malfaisant et le prince était-il devenu d'une épouvantable laideur

Quand Tolosille fut informée de son refus, elle dit à l'officier :

— Allez avertir Son Altesse que c'est la personne qu'il a rencontrée sous les saules qui lui fait cette prière, et donnez-lui promesse, de ma part, qu'au bout de quelques moments le collier lui sera rendu. ”

A cette nouvelle inattendue, Léombel poussa un gémissement douloureux, et nomma dans son cœur Tolosille ; mais il se garda bien de laisser échapper de ses lèvres ce nom chéri. Il se fit habiller à la hâte, et déclara qu'il prêterait le collier, pourvu qu'il passât directement de ses mains dans celles de l'étrangère et qu'il revint de même dans les siennes.

— Mais, ajouta-t-il, je veux que tout se passe sans que l'étrangère puisse me voir. Je la verrai moi, caché derrière un rideau.

On prit les arrangements nécessaires, et les choses se passèrent comme le prince l'avait demandé. La reine soupçonnait bien là-dessous quelque mystère, et ne pouvait raisonnablement supposer que son fils eût rencontré sous les saules une si belle personne sans avoir eu le cœur touché. Elle commençait à s'expliquer les refus obstinés de Léombel d'épouser aucune princesse du voisinage. Mais cette bonne mère désirait trop passionnément de voir son fils

rendu à sa première beauté, pour rien faire qui pût nuire au succès de cette cure miraculeuse.

Quand Tolosille se vit enfin maîtresse du collier, elle demanda de pouvoir se dérober un moment à tous les regards. On la conduisit dans une autre salle. Aussitôt qu'elle y fut et qu'elle eut fermé la porte au verrou, elle dit du fond de son cœur :

« Bonne fée, je vais accomplir votre commandement ainsi que je l'ai compris, et placer dans l'ordre que vous m'avez indiqué les dix-huit émeraudes qui composent le collier. Faites que le charme opère sur le prince, comme je le désire, et je ne resterai pas à moitié chemin : ce que j'aurai commencé, j'oserai le finir ; pour sauver le prince, je me sacrifierai ; pour que l'effet soit durable, je me chargerai du mal que j'ai causé innocemment. Telle est votre volonté : je m'y soumetts sans murmure. Faites grâce à mon cher Léombel, et disposez ensuite comme il vous plaira de la pauvre Tolosille ! »

Après avoir ainsi parlé, elle tira les émeraudes, l'une après l'autre, du fil d'or qui les portait ; elle les plaça soigneusement sur une table, dans l'ordre du collier ; puis elle enfila de nouveau la seconde, qui devint la première ; la première, qui devint la seconde, et ainsi de suite, jusqu'à la dix-huitième, qui devint la dix-septième, et à la dix-septième, qui fut la dernière. Après quoi, étant rentrée chez la reine :

« Madame, lui dit-elle, souffrez que je remette ce collier dans les mains du prince. »

La reine y consentit sans difficulté.

« Monseigneur, dit Tolosille au prince, qui était caché derrière la tenture, rendez à ce collier la place qu'il occupait quand Votre Altesse a daigné me le confier, et, si nous voyons arriver ce que j'espère, promettez-moi de le remettre encore un instant dans mes mains. »

Le prince fit cette promesse, et reçut le joyau de la main de sa chère Tolosille. Il avait à peine remplacé le joyau sur son cœur, qu'on entendit derrière la tenture l'officier s'écrier :

« Miracle ! Miracle ! »

Un instant avait suffi pour faire disparaître le laidur que plusieurs jours avaient produite. Léombel était plus beau que jamais. Une glace l'ayant averti qu'il pouvait paraître devant Tolosille sans choquer ses regards, il s'élança dans l'appartement de la reine et, se jetant aux pieds de la bergère :

« O ma libératrice, s'écria-t-il avec ivresse, soyez mon épouse ! Je n'en aurai jamais d'autre que vous. »

La reine, à peine revenue du saisissement que la joie lui avait causé, trouva que son fils allait un peu loin dans l'expression de sa reconnaissance : elle se

disposait à prendre la parole pour invoquer l'autorité paternelle.

« Madame, lui dit la généreuse bergère, ne vous alarmez pas, et permettez seulement que le collier passe un instant dans mes mains, comme le prince m'en a fait la promesse. »

Tolosille, regardant le beau prince avec mélancolie tendait la main pour recevoir de lui la fatale parure ; elle ne doutait plus qu'une soudaine métamorphose ne la rendit tout à l'heure affreuse à ses yeux ; mais elle avait engagé sa parole à la fée ; elle avait fait le sacrifice de sa beauté, elle était prête à le consommer.

« Arrêtez ! » s'écrie une voix tonnante ; et, dans le même instant, Chérisal, qui survient à l'improviste, Chérisal, que les gardes n'ont pu retenir, saisit le collier dans les mains du prince et le jette sur le parquet de marbre.

Toutes les émeraudes se brisèrent, et disparurent en poussière, si menue qu'on ne put en retrouver le moindre vestige.

« Prince, ajouta Chérisal, ma sœur allait devenir aussi affreuse que vous étiez horrible vous-même, si je ne m'étais permis cette violence. Daignez me la pardonner ! Ma chère Tolosille, rassure-toi : la fée est satisfaite. Je l'ai vue au moment où je partais pour venir à ta recherche, et ce que je viens de faire, c'est par son ordre que je l'ai fait. »

Tolosille, si heureusement dispensée d'accomplir sa résolution généreuse, remercia tendrement le bon Chérisal, à qui elle devait deux fois sa beauté, et crut pouvoir conter naïvement toute son histoire à la reine. Elle ne passa aucune circonstance. Elle avoua même l'entrevue sous les saules, et, tirant de son sein le nœud de diamants, elle dit, en le présentant à l'auguste mère de Léombel :

« Madame, je vous ai rendu votre fils : ce n'est pas pour le reprendre. Qu'il fasse un choix digne de lui ! La bergère Tolosille retourne à son troupeau. »

La bonne mère fut attendrie.

« Ma chère fille, dit-elle avec émotion, si la chose ne dépendait que de moi, vous seriez l'épouse de mon fils ; mais le roi ne souffrirait jamais. »

A ces mots, il se fit dans toute la salle un triste et douloureux silence : le prince, la tête baissée laissait paraître un morne désespoir. Tout à coup un cri se fit entendre dans l'appartement du roi ; et la reine, alarmée, accourut auprès de son époux.

« Ah ! madame, lui dit-il avec émotion, si mon rêve pouvait s'accomplir !... Je viens de songer que mon fils avait recouvré tout à coup sa beauté. »

—Sir, lui répondit la reine avec joie, votre rêve est accompli ! Notre fils a recouvré tout à coup sa beauté.

—Est-il possible ?...Le ciel en soit loué !...Mais cette femme admirable que j'ai vue, et qui l'a guéri, ce n'est qu'en rêve qu'on rencontre des figures pareilles !

—Sire, c'est une merveilleuse beauté qui l'a guéri. Je l'ai vue de mes yeux. Elle est chez moi : vous la verrez vous-même quand il vous plaira.

—C'est donc notre fille que je vais voir, car dans mon rêve elle épousait notre fils.

—Sire, c'est là une chose qui dépendra de vous seul.

—Madame, dit gravement le roi, qui se mettait à la hâte en état de paraître, cela ne dépend pas de moi : c'est un ordre que le ciel me donne, et, si je retrouve dans cette femme la figure de mon rêve, je n'hésiterai pas à la prendre pour ma belle-fille, fût-elle une simple bergère. »

Après avoir ainsi parlé, le monarque entra dans la salle.

« C'est elle-même ! » s'écria-t-il avec transport en voyant Tolosille.

Chacun se demandait avec angoisse ce que voulait dire cette exclamation et ce qui allait arriver, car la reine était seule dans le secret.

« Mon fils, dit le roi avec autorité, vous avez refusé vingt fois de vous marier, et je vous ai toujours pardonné ; mais n'attendez de moi aucune grâce, si vous n'acceptez pas à l'instant même pour compagne cette jeune beauté. Je vous ordonne de l'épouser demain !

—Mon père, s'écria Léombel en se jetant aux pieds du monarque, ce que vous m'ordonnez, je vous l'aurais demandé comme une faveur cent fois plus précieuse que la vie. »

Les noces furent célébrées le lendemain, à la grande joie du peuple. Dans la suite, Tolosille fut aussi bonne reine qu'elle était belle et charmante.

Jamais elle n'oublia sur le trône qu'elle avait été une humble bergère, jamais elle ne rougit de ses pauvres parents, qu'elle rendit heureux jusqu'à la fin de leurs jours. Chérisal, premier auteur de sa félicité, était justement aimé des deux époux : il fut le plus fidèle et le plus sage conseiller du roi Léombel.

AVENTURE DE CHASSE.

I

J'eus l'occasion, pendant un séjour que je fis dans l'Amérique du Sud, de passer quelques semaines sur une habitation située au bord d'un fleuve qui prend sa source dans les montagnes de la Guyane. Mon hôte, quoique la plus grande partie de son temps fût employée à diriger et à surveiller les travaux de sa plantation, trouvait cependant encore le moyen d'en consacrer une bonne partie à mon amusement. Accompagnés de deux domestiques et de César, nègre intelligent et actif, nous nous enfoncions quelque fois dans l'intérieur des terres, et faisons une guerre assez meurtrière aux quadrupèdes et aux oiseaux dont ces contrées abondent ; ou bien, descendant le fleuve avec une couple de canots, nous nous livrions au plaisir de la pêche, dont nous variations la monotonie en tirant, de temps à autre, sur les oiseaux qui se présentaient à notre portée.

Par suite de la configuration du pays qui est bas et plat aux approches de la mer, beaucoup de grands

fleuves de la côte septentrionale de l'Amérique du Sud se divisent en plusieurs branches ou canaux, avant de confondre leurs eaux dans celles de l'Océan. Les îles formées par ces canaux sont quelque fois d'une étendue considérable, et se composent de savanes ou terrains marécageux, en grande partie couverts de hauts herbages, de joncs, de roseaux et autres plantes aquatiques. Sous ces fourrés épais et presque inaccessibles, de nombreuses espèces de reptiles trouvent une retraite d'où ils ne sortent que pour aller à la recherche de leur proie.

Mon hôte et César m'avaient dit qu'ils avaient souvent vu de grands serpents traverser les canaux pour passer d'une île à l'autre, et qu'ils étaient parvenus, non sans peine et sans danger, à en détruire quelques-uns. Ces récits avaient excité ma curiosité, et j'aurais voulu découvrir aussi un de ces reptiles. Non pas que je tinsse beaucoup à faire une connaissance intime avec eux... ; bien au contraire : le peu que j'en avais vu m'avait inspiré une aversion bien

marquée, et tout ce que j'avais entendu raconter de leurs effroyables pouvoirs de destruction n'avait fait que me fortifier dans ce sentiment. Je n'aurais cependant pas été fâché d'en voir un... de loin. Malheureusement, dans toutes nos excursions, rien de semblable ne s'était présenté à nous, et je commençais à soupçonner mon hôte et César d'avoir passablement exagéré le nombre et les dimensions des serpents qu'ils disaient avoir vus et détruits. Mais j'eus, peu de temps après, une aventure qui changea complètement mon opinion à cet égard, et qui me força de rendre justice à leur véracité.

Un jour, c'était environ trois semaines après mon arrivée, mon hôte me dit qu'il était obligé d'aller visiter une propriété située à une dizaine de milles, et qu'une partie de sa route étant à travers bois, il se trouvait dans la nécessité d'emmener César, la seule personne qui connût le chemin. Il ajouta qu'il serait de retour de bonne heure dans l'après-midi, et que si je voulais, en l'attendant, faire un tour de promenade ou une partie sur l'eau, je pouvais me faire accompagner par ceux de ses gens que je jugerais à propos de prendre avec moi.

Quand il fut parti, je rôdai pendant une heure ou deux sur l'habitation, sans rien trouver qui fixât mon attention ; enfin, et cherchant à tuer le temps d'une manière plus agréable, et trouvant qu'il faisait trop chaud pour aller à la chasse, j'ordonnai à un des domestiques d'apprêter les ustensiles de pêche. Ces préparatifs bientôt terminés, je l'envoyai aussi chercher mon fusil ; et, refusant l'offre qu'il me fit de m'accompagner, je sautai dans la barque, et poussai au large. Je commençai à descendre lentement le fleuve. Le courant n'étant pas rapide, je fus quelque temps avant d'arriver à l'endroit où le fleuve se partage en plusieurs branches. Je dirigeai mon canot dans une de ces branches, où j'avais déjà été avec César, et où nous avons trouvé maintes occasions d'exercer notre adresse. Le canal n'avait pas, en général, plus de dix-huit à vingt pieds de largeur. Je manœuvrai pendant quelque temps à la voile, tantôt descendant, tantôt remontant le courant, et assayant d'abattre quelques-uns des oiseaux au brillant plumage qui fréquentent ces lagunes ; mais ils étaient rares, et ne se laissaient pas approcher. Peut-être aussi ne tirais-je pas avec mon aplomb ordinaire ; quoiqu'il en soit, j'épuisai mes munitions à l'exception d'un seul coup, et n'abattis qu'un oiseau de l'espèce des flamants. Découragé par mon peu de succès, je jetai mes lignes, et au bout de quelque temps je les tirai hors de l'eau ; mais, soit qu'elles n'eussent pas été amorcées avec autant de soin que César avait cou-

tume de le faire, ou que les poissons fussent aussi farouches que les oiseaux, je n'attrapai rien. Pensant que je serais peut-être plus heureux ailleurs, je redescendis encore le fleuve, l'espace d'environ un quart de mille, et jetai une seconde fois mes lignes.

Cependant la température était devenue étouffante. Ne voyant aucune chance d'utiliser mon dernier coup de fusil, j'otai mes souliers et mes bas, et baignai mes pieds dans l'eau ; puis posant mon arme à côté de moi, je m'étendis sur les bancs du canot, attendant qu'il fût temps de retirer mes lignes. Dans cette position je m'assoupis insensiblement, et finis par m'endormir, accablé, je le suppose, par la chaleur et la fatigue. J'ignore combien de temps j'étais resté dans cet état, lorsque je fus réveillé par une sensation singulière ; c'était une espèce de chatouillement, comme si quelque animal m'eût léché les pieds. Dans cet état de demi-stupeur qui suit immédiatement le réveil, je jetai les yeux de ce côté... Jamais, tant que je vivrai, je n'oublierai le frissonnement d'horreur qui parcourut tout mon corps, en apercevant la tête et le cou d'un énorme serpent, qui couvrait un de mes pieds de salive, se disposant, ainsi que l'idée m'en vint aussitôt, à l'avalier.

J'avais affronté la mort sous bien des formes : sur l'Océan, sur le champ de bataille ; mais jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais pensé qu'elle pût se présenter à moi sous un aspect aussi hideux. Un instant, un seul instant, je fus fasciné. Mais le sentiment de ma position me rendit bientôt à moi-même ; je retirai vivement ma jambe, tandis que le monstre tenait fixés sur moi ses yeux perfides et repoussants : en même temps, je saisis mon fusil. Le serpent, apparemment troublé par le mouvement que je fis, abassa sa tête au-dessous du bord du canot. J'imagine que, trompé par mon immobilité, il m'avait pris jusqu'alors pour un corps mort. A peine avais-je eu le temps de me mettre sur mon séant et de diriger de ce côté le canon de mon fusil, que le coup et la tête du reptile reparurent, se mouvant en arrière et en avant, comme s'il cherchait quelque objet qu'il avait perdu. Le bout de mon canon n'était qu'à quelques pieds de lui ; je fis feu, et il reçut toute la charge dans la tête. Soulevant alors hors de l'eau une partie de son corps, avec un horrible sifflement qui glaça tout mon sang, et déployant à mes yeux ses énormes proportions, que je n'avais encore pu que soupçonner, il sembla vouloir s'élaner sur moi et m'enlacer dans ses monstrueux replis ; mais jetant de côté mon fusil, je poussai d'un vigoureux coup de rame le canot hors de sa portée. En m'éloignant, je pus remarquer que ma charge avait fait effet ; car le

sang commença à couler de la tête du reptile, tandis qu'il se tordait sur lui-même avec d'affreuses contorsions. Malheureusement j'avais, ainsi que je l'ai dit, épuisé toutes mes munitions ; sans quoi j'aurais certainement régalaré le monstre d'un ou deux saluts semblables à celui que je lui avais déjà donné.

Tout cela s'était passé en beaucoup moins de temps que je n'en ai mis à le conter. Et remontant le fleuve, je puis entendre les joncs, parmi lesquels s'était réfugié le serpent, s'affaïsser et se rompre sous le poids de son corps. Je ne songeai plus à mes lignes, que j'avais abandonnées ; mais continuant à fendre le courant avec toute la vitesse que je pouvais imprimer à mon canot, je ne fus pas longtemps avant d'atteindre l'endroit où je m'étais embarqué. Je sautai à terre, et amarrant à la hâte le canot, je courus à la maison, où je trouvai mon excellent hôte, qui venait d'arriver. Je lui racontai le danger auquel je venais d'échapper presque miraculeusement, et l'état dans lequel j'avais laissé le serpent.

— En ce cas, me dit-il, il ne saurait nous échapper ; il faut nous mettre à sa poursuite sans perdre un instant.

Et appelant aussitôt César, il lui ordonna de préparer les fusils, et d'amener avec lui deux des autres domestiques.

— Si vous vous sentez disposés me dit-il alors, à mener à fin l'aventure que vous avez si bien commencée, et si vous ne craignez pas de vous retrouver face à face avec votre ennemi, nous vous procurerons un passe-temps que, selon toute apparence, vous n'aurez pas lieu de regretter.

Je lui répondis que rien n'était plus loin de mon intention que de rester en arrière ; et j'ajoutai que, si mes munitions n'avaient pas été épuisées, mon adversaire n'en aurait pas été quitte à si bon marché.

— En général, poursuivit-il, il est extrêmement dangereux d'attaquer de près ces gros serpents lorsqu'ils sont blessés, parce qu'alors ils deviennent furieux, et nous avons des exemples de gens qui ont perdu la vie dans des expéditions de ce genre. Il y avait sur l'habitation d'un de mes voisins un pauvre diable qui, accompagnant un jour à la chasse son maître et quelques amis, se trouva tout à coup en présence d'un grand boa. Il fit aussitôt feu sur lui, et croyant l'avoir blessé mortellement, il s'avança pour l'achever ; mais l'animal, revenant à lui, le saisit, le terrassa, et l'enveloppa dans ses replis.

Ses cris affreux amenèrent les autres chasseurs à son secours ; mais, lorsqu'ils arrivèrent, il était tellement au pouvoir du serpent, qu'il n'y avait pas la moindre chance de le sauver. Il était impossible

de tirer sans faire, selon toute probabilité, plus de mal à l'homme qu'à la bête. Approcher et chercher à le dégager eût été s'exposer au même sort. On parvint cependant à tuer le reptile ; mais ce ne fut qu'après qu'il eut lui-même étouffé sa victime.

Que cette histoire ne vous effraye pourtant pas, dit mon ami en riant ; car nous prenons tant de précautions pour les approcher, qu'il est presque impossible qu'il arrive d'accident.

César reparut en ce moment, suivi d'une demi-douzaine d'auxiliaires, muni chacun de quelque arme ; deux d'entr'eux portaient une espèce de pique à croc pour ouvrir un passage à travers les joncs.

Nous fûmes bientôt assis dans les canots, et descendîmes rapidement le fleuve, grâce à nos rames maniées avec une adresse singulière par deux nègres vigoureux. En peu de temps nous arrivâmes sur le théâtre de mon exploit. Une partie du rivage, qui n'était pas couverte de joncs, portait des traces de sang qui prouvaient que la blessure de l'animal était grave. Précisément en face de l'endroit où se trouvaient ces traces, les joncs étaient brisés et écrasés, et laissaient entre eux une espèce de passage assez large pour qu'un homme pût y pénétrer sans difficulté.

Ayant fait halte pour nous assurer que nos armes étaient en bon état, nous écoutâmes attentivement, tâchant de saisir quelque bruit qui pût nous indiquer la retraite de notre ennemi. Mais nous n'entendîmes rien. Nous résolûmes d'entrer dans le fourré. Un des nègres passa en avant et écarta avec sa pique à croc tout ce qui obstruait le passage : mon ami et moi suivions, le fusil à la main, tandis que César et les autres formaient l'arrière-garde. Les joncs avaient, presque partout, de huit à dix pieds de hauteur, et ils étaient si serrés, que nous aurions eu beaucoup de peine à nous frayer un passage, sans le sillon que le serpent avait formé.

Nous avions fait, je le suppose, une cinquantaine de pas, lorsque le nègre qui nous précédait donna un signal qui nous apprit que nous touchions au but. Il reçut aussitôt l'ordre de se replier en arrière, tandis que mon hôte et moi, avançant avec précaution, aperçûmes, à travers les joncs, le corps du monstre, dont une partie était roulée sur elle-même, le reste gisait étendu sur la terre ; mais l'épaisseur du fourré nous empêchait de voir la tête. Dérangé par notre approche, il parut, autant que nous pûmes en juger par ses mouvements, se tourner vers nous et se disposer à nous attaquer. Nos fusils étaient prêts, et dès que nous pûmes distinguer la tête, nous fîmes feu tous deux presque au même instant. Les joncs interceptèrent une partie de la charge, mais

ce qu'il en reçut parut suffisant, car sa tête dressée retomba à terre, et il commença à pousser des sifflements aigus et à se tordre d'une manière convulsive. Quoiqu'il fut à peu près hors de combat, il était encore, même en cet état, dangereux à approcher. Mais César, qui semblait posséder beaucoup d'audace et de sang-froid, nous pria de ne plus tirer, et s'ouvrant un passage à travers les joncs, il fit un petit détour pour arriver jusqu'au monstre, et réussit à lui porter un coup, qui l'étourdit complètement : plusieurs coups semblables achevèrent bientôt sa victoire. Voyant notre ennemi tout à fait mort, nous pûmes l'examiner à loisir ; et j'avoue que ce ne fut pas sans frémir que je touchai ce monstre, en pensant de combien peu il s'en était fallu que je ne lui servisse de pâture.

Nous nous mîmes alors à l'ouvrage, et parvîmes, non sans peine, à tirer cette énorme bête jusqu'au bord de l'eau. L'ayant attachée à un des canots, nous la remorquâmes jusqu'à l'habitation. Nous trouvâmes, en la mesurant, qu'elle avait près de quarante pieds de long ; en quelques endroits, son corps était presque de la grosseur d'un homme. Mon ami me dit que c'était le plus grand serpent qu'il eût encore vu tué, quoiqu'il en eût souvent aperçu d'autres qui devaient être, ainsi qu'il en était convaincu d'après toutes les circonstances, d'une taille encore plus gigantesque.

Ce fut seulement lorsque je me trouvai, le soir, assis devant une table hospitalière, que je me sentis acablé par la fatigue et les émotions de cette journée. Je me remis cependant peu à peu, et je ne me rappelle pas avoir jamais passé une soirée plus agréable. Mais cette aventure avait fait une impression bien profonde sur mon esprit ; et, pendant quelques mois, je me réveillais souvent en sursaut, le front baigné d'une sueur froide, croyant me sentir broyé et expirant dans les embrassements de cet horrible reptile. Ces pénibles visions finirent cependant par s'effacer ; il ne me resta que le souvenir du danger que j'avais couru, et le sentiment de la reconnaissance que je devais à la Providence qui m'avait préservé d'une mort affreuse.

II

Le Bundeleund est le désert de l'Inde. La main de l'homme n'a pas encore essayé d'y nettoyer la terre des broussailles épaisses dont elle est partout hérissée. Le sol marécageux de cette contrée est tellement malsain, qu'il ne s'est encore trouvé que bien peu d'individus, quelque pauvres et misérables qu'ils fussent, qui aient eu le courage de s'y établir. J'avais à traverser ce pays pour joindre mon régi-

ment. Mortellement ennuyé de ma captivité à bord du petit bateau sur lequel j'avais lentement à travers les plaines du Bundeleund, je résolus de mettre pied à terre au premier endroit qui m'offrirait l'aspect agréable d'une habitation humaine. Sachant que tout le pays était infesté par des animaux sauvages et féroces, je ne me laissai par tenter par une foule de sites admirables, mais solitaires, devant lesquels je passais. Enfin, j'arrivai à un petit groupe de huttes indiennes, situées à environ un demi-mille du fleuve. J'ordonnai aussitôt à mon pilote d'aborder, et d'amarrer le bateau au rivage : puis, jetant mon fusil sur mon épaule, je me dirigeai droit vers les huttes. Mon approche n'eut pas été plutôt signalée que deux Indiens accoururent à ma rencontre, et me prévinrent que je marchais sur un sol perfide, et criblé tout à l'entour de trous cachés. Ils m'apprirent que leur unique occupation consistait à creuser ces espèces de fosses, d'environ huit pieds de profondeur, qu'ils recouvraient ensuite de branchages et de broussailles.

C'est ainsi qu'ils s'emparaient des bêtes sauvages ; celles-ci, croyant marcher ou courir sur un terrain solide, tombaient tout à coup dans le piège, et se trouvaient livrées sans défense à la merci des indiens, qui les tuaient, les dépouillaient pour vendre leur peau, et allaient réclamer des autorités la prime offerte pour chaque tête de tigre. Ils avaient, depuis un an, capturé une vingtaine de ces derniers. Deux d'entre eux, il est vrai, avaient été tués par les bêtes féroces ; mais leurs compagnons, considérant ces accidents comme l'effet naturel de la prédestination, en paraissaient peu affectés. Il était déjà tard : je les envoyai chercher les nattes sur lesquelles je dormais habituellement, et je résolus de passer la nuit dans une de ces huttes. Les Indiens m'avaient promis de me faire assister, au point du jour, à une chasse curieuse : avec une pareille promesse, on m'aurait fait faire la moitié du tour du globe ; aussi n'avais-je pas hésité à accepter leur offre.

Après avoir pris un peu de riz et nettoyé mon fusil (dont un canon était toujours chargé à balle et l'autre avec du gros plomb), je préparai mes munitions de chasse pour le lendemain, occupation fort intéressante lorsqu'on se trouve isolé comme je l'étais ; je me couchai ensuite, avec la précaution de fermer la porte aussi bien que je le pus, car je n'aimais pas trop la figure et les manières d'un des Indiens, et je commençais déjà à me repentir de m'être mis aussi complètement à leur discrétion. Mes domestiques, que je regrettais de n'avoir pas amenés avec moi, étaient à un demi-mille de distance. Les gens au milieu desquels je me trouvais étaient des hom-

mes
fore
féro
ter
dan
te le
tant
hom
sine
ma
les c
pour
rend
le d
mon
inqu
Il
réve
s'en
de n
vais
bres
côté
ainsi
pas
—
s'il
—
—
Mai
vrer
—
le m
pois
—
—
—
—
—
raiss
expé
ici d
E
parti
L
brui
alors
m'éc
aussi
coup
bord

mes d'un caractère farouche, d'une taille et d'une force athlétiques, accoutumés à combattre les bêtes féroces : avec la facilité qu'ils avaient de transporter leur résidence d'un lieu dans un autre, pouvant, dans les vastes solitudes du Bundelcund, défier toute les recherches, d'une cupidité proverbiale, et comptant la vie pour rien, qui me garantissait que ces hommes ne se jetteraient pas sur moi pour m'assassiner ? J'avais eu l'imprudence de leur laisser voir ma bourse pleine de roupies, et je leur avais vanté les qualités de mon fusil, objet plus précieux encore pour eux que l'or. Qui pouvait les empêcher de se rendre maître de tout cela ? Rien. Je comprenais le danger de ma position, et roulant ces pensées dans mon esprit, je tombai dans un sommeil léger et inquiet.

Il devait être une heure du matin, lorsque je fus réveillé par un bruit sourd : plusieurs personnes s'entretenaient à voix basse près de la petite fenêtre de ma hutte, qui n'avait pour fermeture qu'un mauvais volet ou plutôt une espèce de châssis garni d'arbres desséchés. Je me traînai doucement de ce côté, et, à mon grand effroi, je les attendis exprimer ainsi leurs intentions féroces :

— Depuis quand, demanda une voix que je n'avais pas encore entendue, le tenez-vous ?

— Depuis hier soir à la tombée de la nuit.

— Et avez-vous écouté depuis, pour vous assurer s'il ne bougeait pas ?

— Oui, et nous croyons qu'il dort.

— En ce cas, c'est le moment de tomber sur lui.

Mais comme vous dites qu'il est fort, il faut manœuvrer avec prudence. Comment l'attaquerons-nous ?

— Je pense, répondit un des interlocuteurs, que le meilleur moyen sera de lui tirer des flèches empoisonnées.

— C'est bien ; mais s'il sort ?

— S'il sort, nous l'achèverons avec nos couteaux.

— Les avez-vous sur vous ?

— Pas encore.

— Eh bien donc, dépêchez-vous, dit celui qui paraissait être le chef ; courez les chercher, et nous expédions l'affaire le plus tôt possible. Je serai ici dans cinq minutes.

Et je les entendis se séparer brusquement et partir de différents côtés.

Le cœur palpitant, j'écoutai, jusqu'à ce que le bruit de leurs pas se fût éteint dans l'éloignement : alors, saisissant mon fusil, je résolus de chercher à m'échapper, ou, dans tous les cas, de vendre ma vie aussi cher que possible, en rase campagne, d'où un coup de fusil pourrait être entendu de mes gens à bord du bateau. L'instant d'après, j'avais franchi

la porte et, avec la rapidité de l'éclair, je m'élançai dans la direction que je croyais être celle du lieu où ma barque était amarrée.

La lune brillait avec éclat, et je courais sans songer à d'autre danger que celui d'être poursuivi par cette bande de meurtriers au milieu de laquelle j'avais eu le malheur de tomber. Les hurlements du chacal et du fayô, les rugissements des bêtes de proie et les cris des oiseaux sauvages, troublés dans leurs retraites, ajoutaient à l'horreur de la scène. Tout à coup j'aperçus quelque chose bondir au milieu des broussailles, et j'entendis les branchages craquer sous la pression d'un corps pesant. Un grognement sauvage, accompagné d'une espèce de sifflement particulier, semblable à celui du chat, et une paire d'yeux étincelant au milieu de l'obscurité, m'apprirent que j'étais poursuivi par un tigre. Je me crus perdu. Encore un bond, et j'étais au pouvoir de mon farouche ennemi. Je n'eus pas même le temps de faire une prière. Je me précipitai en avant avec toute l'énergie du désespoir, et au même instant je ressentis une violente commotion, des étincelles de feu jaillirent de mes yeux, tous mes membres furent comme disloqués. J'étais tombé dans une fosse, et, au moment où je tombais, le tigre avait bondi pardessus moi.

Revenu de l'étourdissement produit par cette chute, et soulagé pour le moment de la frayeur que j'avais éprouvée, je me hasardai à lever les yeux. A la clarté de la lune, j'aperçus un tigre à plat ventre au bord de la fosse, guettant avec une anxiété sauvage le malheureux qu'il semblait évidemment considérer comme une proie qui ne pouvait lui échapper. Ses yeux brillants suivaient tous mes mouvements, et je me blottis le plus bas que je pus, afin d'être hors de la portée de sa griffe meurtrière.

Comme mes yeux commençaient à se familiariser avec l'endroit où j'étais, j'aperçus, à ma grande horreur, un long serpent noir, qui essayait de remonter contre les parois de la fosse. N'y pouvant parvenir, il sembla hésiter s'il ferait une nouvelle tentative pour s'échapper ou s'il attaquerait l'intrus qui tremblait devant lui. Il parut enfin s'arrêter à ce dernier parti : il se dressa tout à coup, et, fixant sur moi ses yeux verdâtres et étincelants, il se prépara à s'élançer. Je sautai sur mes pieds ; mais à peine étais-je debout, que je sentis la chair de mon épaule déchirée par les ongles du tigre, à la portée duquel je m'étais imprudemment exposé en me levant. L'animal, en faisant ce mouvement, avait dérangé les branchages qui étaient au bord de la fosse : mon fusil tomba à mes pieds. Malgré mon sang qui coulait et la vive douleur que je ressentais, j'eus encore assez de

force pour le ressaisir, faisant aussitôt feu sur le serpent, je le tuai au moment où il allait se jeter sur moi.

La détonation de mon arme sembla redoubler la férocité du tigre, qui essaya alors de descendre dans la fosse. Je commençai à examiner sérieusement s'il ne valait pas mieux me livrer tout de suite à cet animal furieux que de rester plus longtemps dans cette affreuse position. J'eus le vertige; le désespoir semblait ébranler ma raison.

Je savais que la compagne du serpent ne tarderait pas à venir le joindre. Déjà la terre commençait à s'ébouler sous les griffes impatientes du tigre. La nature humaine allait succomber, lorsque tout à coup un rugissement épouvantable se fait entendre, et le tigre, traversé de plusieurs dards empoisonnés, se roule dans les convulsions de la mort. L'instant

d'après paraissent mon hôte de la veille et mes amis, qui s'empresent de me tirer de la fosse. On pousse des cris de joie en me retrouvant à peu près sain et sauf, on me félicite, et les Indiens surtout paraissent heureux de m'avoir sauvé.

Que signifiait donc leur conduite? Le mystère fut bientôt éclairci. Ils m'expliquèrent, en me reconduisant à mon bateau, qu'ils venaient de tuer un beau léopard, qui était tombé, la veille, dans une de leurs fosses, et que c'était le sujet de la conversation dans laquelle j'avais cru voir un complot contre ma vie. Ils revenaient de cette expédition lorsqu'ils avaient entendu mon coup de fusil, et, se précipitant de ce côté, ils avaient eu le bonheur d'arriver à temps pour me sauver.

BORCHERS.

UN NOM POPULAIRE, UNE VIE INCONNUE.

COLLIN MAILLART.

Il est un jeu qui, dans les parties les plus reculées de l'Europe, a, depuis bien des siècles, le privilège de faire les délices des familles bourgeoises pendant les longues soirées d'hiver. Parmi les personnes qui, dans leur enfance, ont passé tant de douces heures au *collin-maillard*, et qui, dans l'âge mûr, s'y sont parfois livrées encore avec bonheur, il en est peu sans doute auxquelles l'origine en soit connue. Tout le monde à peu près ignore qu'un des plus vaillants chevaliers du pays de Liège donna, par une triste scène de la fin de sa carrière militaire, naissance à ce genre de divertissement, il y a un millier d'années.

Je me trouvais, un des soirs de l'hiver dernier, dans une de ces rares maisons où se sont conservées intactes ces traditions patriarcales qui font des réunions de famille un spectacle empreint de tant de charme et de poésie.

Le soir où je me trouvais chez M. de P., je subis avec assez de résignation le loto, mais je ne pus me résoudre à aborder aussi intrépidement le *collin-maillard*; et comme la bienséance m'interdisait de me retirer avant les autres invités, je prétextai une légère indisposition et j'allai prendre place auprès

de M. X., lequel me fit observer gravement qu'un compagnon lui serait chaque dimanche indispensable pour se placer à l'autre bout de la cheminée et servir de *garde-feu* aux imprudents qui, pour échapper à colin, risquent si souvent de se brûler.

M. X., que je voyais depuis longtemps désireux d'entrer en conversation avec moi et qui m'avait déjà fait plusieurs ouvertures sans pouvoir me faire secouer mon mutisme, s'écria tout à coup :

— C'était un intrépide guerrier que ce Maillart, s'il faut en croire le chroniqueur Mélard, son compatriote.

Je regardai avec étonnement le vieux professeur dont la raison me parut en ce moment démenagée. « Maillart guerrier! » murmurai-je... Je haussai les épaules et plaignis sincèrement le respectable vieillard.

— Oui, répéta M. X., c'était un bien intrépide guerrier, et lorsque je me rappelle sa triste histoire, je ne vois jamais ce jeu sans émotion. Mais je m'aperçois que je parle d'une manière inintelligible peut-être. Connaissez-vous, monsieur, l'origine du jeu qui met en ce moment en nage tous ces jeunes gens?

Je répondis négativement. M. X. parut tout content de mon ignorance, qui lui permettait de montrer son érudition et de rompre enfin un silence qui semblait tant lui peser.

— Comment ! monsieur, vous qui avait souvent pris à tâche de ressusciter nos vieilles gloires, vous n'avez donc jamais, en fouillant dans nos riches annales pour en exhumer les hauts faits de nos ancêtres, rencontré le nom de Collin-Maillart, qui cependant fut un vaillant homme de guerre et, par une héroïque scène de sa vie, donna naissance à un genre d'amusement devenu partout si populaire. Voici les renseignements que les chroniqueurs nous fournissent sur Collin dit Maillart :

« Jean Collin avait vu le jour à Huy, vers le milieu de la dernière partie du x^e siècle. Il appartenait à une famille de gentilshommes en possession de grandes richesses, mais il dissipa sa fortune de bonne heure, et à peine eut-il atteint l'âge de trente ans qu'il se vit entièrement ruiné... Il ne se désolait pas, et puisa dans son courage une résolution qui le dispensa d'aller tendre la main aux membres de sa famille ou de se faire routier, comme beaucoup de seigneurs d'alors qui, lorsqu'ils se trouvaient l'escarcelle vide, ne se faisaient aucun scrupule de détrousser les passans et d'entrer de force dans la demeure du manant pour le dépouiller.

« Comme Renaud, fils d'Aïmon, mais dans un but moins exemplaire, Jean Collin alla se mettre au service de maçons qui construisaient un édifice dans sa ville natale. Il demeura deux ans occupé à battre le mortier et à élever des murailles. Alors une occasion se présenta pour lui de prendre une profession plus en harmonie avec sa naissance et la trempe de son caractère.

« Ansfrid, comte de Huy, et son épouse Hilsinde, ayant renoncé à leur souveraineté pour se vouer à Dieu, firent don de leurs biens à Notger et à l'église de Liège. Cette donation fut contestée par Lambert, comte de Louvain, qui prétendit que le comté de Huy lui était dévolu par la mort de sa fille, mère d'Ansfrid.

« Lambert déclara la guerre aux Liégeois en 988. Jean Collin laissa son métier de maçon pour aller se ranger sous la bannière de Notger, qui, dans le but de s'attacher les Hutois, avait aboli les tailles et les impôts qu'ils payaient à leurs comtes et avaient étendu leurs privilèges.

« Lambert de Louvain, secondé par les comtes de Flandre, de Hainaut et de Blois, vint assiéger Huy, qu'Arnould, comte de Moha, défendit vigoureusement ; mais les assiégeants, apprenant que Notger

arrivait avec une nombreuse armée, levèrent le siège et allèrent à sa rencontre.

« Ce fut dans la campagne d'Amay, à mi-chemin des deux villes, que les armées ennemies se joignirent et en vinrent aux prises...

« Pendant le combat et tandis que les lances et les hallebardes fendaient l'air, on vit un homme de haute stature, tenant en main un *maillet* de maçon, se ruer la tête en avant dans les rangs des Brabançons et frapper avec une si brûlante énergie qu'il faisait reculer à lui seul les ennemis par masses compactes. A chaque mouvement de son bras un cadavre jonchait la terre ; une partie du terrain était cédée à Notger qui se trouva enfin maître du champ de bataille sur lequel, s'il faut en croire l'historien Mélard, restèrent plus de *vingt mille hommes* du parti de Lambert, entre autres les comtes de Blois et de Namur.

« Collin, après la victoire, avait essayé de se dérober aux remerciements qu'il était en droit d'attendre de la part de l'évêque ; mais celui-ci voulut aussitôt savoir quel était ce guerrier mystérieux qui était venu à son secours d'une façon si étrange et avait accompli de si grands prodiges de valeur.

« L'ex-maçon fut amené dans la tente du prince, tenant en main le marteau ou maillet, encore tout sanglant, qui avait fait de si terribles ravages dans les rangs du comte de Louvain.

« — Qui es-tu, lui dit l'évêque, toi qui sans cuirasse ni sans heaume, sans brassarts ni cuissarts, es venu au milieu de la mêlée opposer à des armes tranchantes et acérées un instrument de travail qui a été plus funeste à nos ennemis que les bonnes lances de mes meilleurs chevaliers ?

« — Mon nom est Jean Collin, répondit l'intrépide ouvrier, et si avec un arme si peu redoutable j'ai mis quelques ennemis à bas, c'est que Dieu a guidé mon bras et que notre cause était juste.

« — Tu es un brave homme, Jean Collin ! dit Notger, et je veux dignement récompenser ta bravoure et ta modestie. Je te nomme chevalier...

« Je porterai le maillet au fond de mes armoiries, interrompit vivement Jean Collin.

« — Je te nomme prévôt de la Sauvenière..

« — Je remplirai fidèlement ce poste.

« — Je te donnerai pour femme la fille de sire Arnould de Celles, ici présent.

« — Je la rendrai heureuse, dit Collin en remerciant l'évêque et en tendant la main au seigneur de Celles, qui la pressa avec joie et l'appela dès ce moment son fils.

« Jean Collin sortit de la tente du prince aux acclamations du camp entier ; et depuis lors on ne

l'appela plus que COLLIN-MAILLART, du nom de l'instrument qui avait si subitement changé son sort et dont il avait fait un si merveilleux usage.

« Maillart devint bientôt le conseil de Notger dans les guerres qu'il eut à soutenir par la suite ; et lorsque, en 1007, ce prince descendit dans la tombe, on vit Colin paraître à ses funérailles porteur de ses ustensiles de maçon, voulant ainsi montrer comment Notger savait récompenser la vertu et le courage, n'importe le rang dans lequel il se trouvaient, et comment il avait élevé un manœuvre aux premières fonctions de la cité éburone.

« En 1013, Maillart assista, à la tête d'un corps de Hutois, à la bataille de Hougærde. Il montrait au milieu de la mêlée que, depuis le combat d'Amay, son bras n'avait rien perdu de sa force ni son cœur de cette énergie qui avait été si funeste aux Brabançons. Ce fut à ce combat que le comte de Namur passa à l'ennemi avec ses hommes. Malgré ses promesses, malgré les cris qu'il poussa pour empêcher les troupes namuroises d'être l'instrument de la félonie de leur chef, Maillart eut la douleur de contempler la défaite de ses compatriotes...

« Quelques années après, Maillart, espérant que ses frères d'armes répareraient l'échec qu'ils avaient essuyé dans la plaine de Hougærde, ressaisit ses armes et participa à l'expédition que l'évêque Baldric entreprit contre les Frisons ; mais Baldric trouva la mort dans cette guerre ; Collin fut chargé de ramener à Liège le cadavre de son prince, et se vit ainsi forcé de remettre encore l'épée au fourreau.

« Mais j'arrive à l'épisode le plus intéressant de la vie militaire de Jean Collin, à celui qui a si étrangement immortalisé son nom.

« Maillart, devenu vieux, perdit la vue ; cette infirmité dut lui paraître d'autant plus cruelle que le Ciel, en le frappant de cécité, n'avait rien fait perdre à son âme de sa verdeur, à ses membres de leur souplesse, et que la pensée des combats le faisait maudire l'impuissance où il était de ne pouvoir plus aller en guerre.

« Le brave chevalier avait près de soixante et dix ans lorsque l'évêque Réginaud arma ses troupes pour les conduire contre Odon, seigneur de Champagne. Maillart, à cette nouvelle, se dirigea à tâtons vers son foyer, à côté duquel se trouvaient appendus et sa bonne lance et son vieux maillet, ce noble trophée dont il était si fier. Il revêtit son armure, fit harnacher son destrier, et annonça à ses enfants et à ses amis qu'il allait suivre le prince de Liège, qu'il allait combattre contre Odon.

« Les fils de Maillart et ses amis se dirent : « Notre pauvre père a perdu la tête ! Notre brave

« compagnon est fou ! », Ils lui firent des remontrances sur la témérité de son entreprise ; ils lui demandèrent comment, sans y voir clair, il espérait attaquer ou se défendre.

« Le vieux Maillart leur répondit :

« — Lorsque, sous notre bon prince Notger, que Dieu a reçu dans son sein, je fis mes premières armes, je n'y voyais pas plus qu'à présent... le sang qui ruisselait de toutes parts, la vue des morts et des mourants m'avaient donné le vertige et avaient voilé mes regards, comme l'âge les a voilés depuis... Et pourtant j'ai frappé juste, et pourtant j'ai occis de nombreux ennemis.

« Et en parlant ainsi, le vieux Maillart, que ces souvenirs de sa jeunesse enivraient, brandissait ses armes avec une telle force, sa figure avait pris une expression si farouche que ses enfants et ses amis comprirent qu'ils devraient s'incliner devant la résolution d'un tel homme.

« Maillart partit donc à la suite de Réginaud et accompagné de ses fils, qui ne démentaient point leur origine.

« L'armée liégeoise livra combat à celle du comte de Champagne, dans un champ qui avoisine la ville de Bar-le-Duc.

« Mais il se passa à cette bataille une chose bien étrange.

« Au fort de la mêlée, un homme aveugle se tenait la lance en arrêt, frappant dans toutes les directions, mais hélas !... presque toujours dans le vide.

« Et à chaque coup qu'il portait sans rencontrer casque, cuirasse ni chanfrein, un cri de rage et de désespoir s'échappait de sa poitrine, une larme brûlante tombait de ses yeux caves et éteints.

« Puis le pauvre aveugle se ruait plus furieux sur sa proie, qui lui échappait comme une ombre en poussant des éclats de rire, en narguant l'impuissance du vieux guerrier, qui, s'il n'atteignait personne, tenait au moins ses ennemis à distance et n'en trouvait aucun d'assez hardi pour affronter sa lance ni son maillet qu'il brandissait autour de sa tête.

« Et cela continuait ainsi longtemps... jusqu'à ce qu'un cri de triomphe, sorti des rangs liégeois, vint annoncer à Collin-Maillart une victoire à laquelle, hélas ! il n'avait pu contribuer.

« Maillart revint vers Liège la tête baissée et l'air mertume au cœur. Partout sur son passage il entendait dire avec ironie :

« — C'est Maillart, l'aveugle, c'est ce vieux fou qui a voulu aller à la guerre pour frapper l'air de sa lance...

“ A peine le brave chevalier eut-il touché le sol de sa patrie que la mort, qu'il aurait tant voulu trouver sur le champ de bataille, vint le débarrasser d'une vie qui pour lui ne devait plus être qu'un fardeau.

“ Mais ce n'était pas la seule humiliation que réservait à Collin l'ingratitude de ses compatriotes.

“ Après sa mort, les Liégeois firent un jeu de cet épisode douloureux de la vie d'un guerrier dont ils auraient dû honorer la mémoire.

“ A une époque où il ne s'agissait pas encore de représentations théâtrales, bien avant que les *mystères*, les *farces* et les *sottises* vinssent servir au divertissement du peuple, on s'avisa de mettre en

scène, en forme de récréation, la bataille de Bar-le-duc, où Collin avait figuré d'une façon si singulière. Un acteur, qui prenait le nom du chevalier liégeois, courait les yeux bandés après ses compagnons qui s'esquivaient en poussant des éclats de rire, et s'amusaient des vains efforts de celui qui cherchait en tâtonnant à les atteindre. De Liège, ce jeu à fait le tour du monde, et ceux qui s'y livrent ignorent presque tous qu'ils ne font que parodier un fait historique qui avait droit au respect de la postérité et dont le caustique moyen-âge a trouvé bon de s'amuser; ils ignorent que Collin-Maillart fut un vaillant Liégeois qui, par sa noble vie, et pour avoir donné naissance au plus populaire des jeux, aurait bien dû trouver place dans nos biographies.”

LE COUSIN ET L'HIRONDELLE.

LÉGENDE TURQUE.

Dieu est grand et le kaïq de son serviteur, le cheik Noé, l'était aussi.

Le vieux croyant avait mis cent ans à le construire, avec les bois les plus durs et les plus incorruptibles; sa membrure était formée de poutres de chêne et ses parois d'épais planches de cèdre, vieux comme le monde. Deux cents des légers kaïqs, dont la proue aiguë trace son sillon d'argent sur les eaux d'azur du Bosphore, ce lumineux miroir sur lequel se penche Stamboul la belle, eussent à peine, réunis les uns aux autres, égalé le tiers de sa largeur, et l'arête de son toit, de mélèze parfumé, surpassait en hauteur le croissant d'or, dont les deux cornes brillent comme celles de la lune dans le ciel bleu, au-dessus de la plus haute coupole de la grande mosquée.

L'intérieur immense du navire qui portait le salut du monde ne pouvait se comparer à aucun des plus vastes monuments construits par la main des hommes, et la partie réservée aux animaux réfugiés dans l'arche occupait à elle seule plus d'espace que n'en couvrent les mille échoppes du grand bazar de la capitale des Osmanlis.

Outre ces logements, le kaïq contenait pourtant encore de vastes greniers remplis de provisions, les appartements particuliers du cheik Noé et de sa nombreuse famille, des salles de bain, de vastes cuisines et une salle assez spacieuse pour servir de

promenoir pendant le jour aux dix mille espèces d'animaux recueillis par le prophète.

Bien que depuis le péché d'Adam ces animaux eussent cessé d'être les amis de l'homme, ils n'avaient pas entièrement été affranchis de sa domination et parlaient la langue de leur sultan naturel. Ce ne fut que plus tard que, pour se soustraire à un joug devenu odieux, ils se fabriquèrent des idiomes particuliers et finirent par oublier entièrement celui des enfants de Noé, devenus leurs persécuteurs.

Au commencement de la navigation du gigantesque kaïq, tout alla bien; frappés de terreur à la vue des éclairs qui sillonnaient le ciel noir, des torrents d'eau qui, montant peu à peu, effaçaient successivement plaines, collines, montagnes et forêts, changeant la terre en un océan furieux, dont les vagues mugissantes et boueuses achevaient d'engloutir tout ce qui avait vie, et couvraient de leur écume phosphorescente les derniers malheureux, accrochés aux arbres déracinés et flottants, aucun des témoins de cette terrible manifestation de la colère céleste ne songeait à murmurer.

Glacés d'effroi, ils se tenaient immobiles, tremblant à chaque craquement des poutres du kaïq, à chaque secousse imprimée par les vagues, à chaque éclair, dont la lueur livide éclairait cette grande scène de désolation.

Seul, le cheik Noé ne tremblait pas. Assis sur sa natte, il contemplait en silence le spectacle terrifiant, secouait sa tête et répétait :

« Allah ! il Allah ! c'était écrit. »

Maître absolu, il n'avait qu'à faire un signe et, sur ce signe, ses femmes et ses sujets se prosternaient le front dans la poussière, prêts à obéir.

Mais, si grand que soit le danger, l'œil habitué à le regarder face à face s'y accoutume, et dans les plus grandes épreuves le cœur se durcit comme la lame du yatagan souvent plongée dans l'eau froide.

Un jour donc arriva où le choc des vagues, qui se heurtaient comme des montagnes, les hurlements de la tempête aux ailes noires, les sinistres clartés et des éclairs et les éclats de la foudre cessèrent, d'imprimer la terreur dans l'âme des passagers quelques jours encore et la grande voix des eaux : fut plus pour eux qu'une assourdissante monotonie à l'effroi succéda l'ennui, à l'ennui les murmures.

L'ennui d'un peuple c'est déjà le dégoût du gouvernement existant, le murmure c'est ce vent subit qui précède et annonce l'orage.

Le cheik Noé était vieux et faible ; pour n'avoir pas à punir, il ferma les yeux et se boucha les oreilles. Cette mansuétude, loin de calmer l'agitation, encouragea les mécontents et la discorde éclata dans l'arche, d'une manière si inquiétante, que le vieillard se décida enfin à intervenir.

Il le fit par des paroles et non par des actes, et crut suffisant d'adresser un discours pacifique aux mutins et de faire un appel aux bons sentiments de leur cœur.

Mieux eût encore valu se taire ; encouragés par l'impunité, femmes et animaux redoublèrent de criaileries, on eût dit que tous avaient pris à tâche d'assourdissent le père des croyants, peu s'en fallut que les révoltés ne criassent : Vive la réforme ! ou ne fissent appel au grand principe des nationalités.

Fort heureusement ces baguettes de tambour d'émeute n'étaient pas encore fabriquées, et il ne se trouva aucun individu assez avancé pour être en mesure de battre le rappel.

En revanche, chacun réclama pour soi seul. Il n'y eut pas jusqu'à l'âne, qui cependant passe pour avoir un bon naturel, qui ne se plaignit de la mauvaise qualité du foin : il faut croire que ce modèle du sujet satisfait s'était laissé monter la tête. En tous cas, il avait beau faire entendre sa voix, plus puissante que mélodieuse, le vacarme qu'il faisait n'approchait pas des cris de paon, poussés par les femmes du pauvre cheik.

Elles formaient cependant le conseil privé du faible Noé et eussent dû prendre son parti ; mais

il était souffreteux et cassé, et il se rencontre dans l'histoire bien des occasions où la famille des gouvernants a profité des mêmes circonstances pour imiter mesdames Noé.

Ces dames se jalouaient, cela se voit souvent, et s'attaquaient, à bec et à ongles, à tout propos : impossible de rétablir même un semblant d'harmonie. Naturellement les animaux imitaient l'exemple de leurs souveraines.

Les mains croisées sur la poitrine, le cheik, impuissant, penchait la tête avec douleur ; mais loin de le plaindre, les émeutiers prenaient à tâche de le tourmenter, et un gros scorpion, docteur en médecine, employait la plus grande partie de son venin à écrire sur un carré de feuille de palmier ses pronostics les plus cruellement funèbres sur l'état de santé du sultan. Des mille-pattes et des araignées recopiaient l'œuvre du docteur, que la pie se chargeait de colporter, avec force commentaires, et qu'avalèrent avidement les moutons, les canards et autres honnêtes peureux, au large estomac, mais au front étroit, formant la majorité dans l'arche, qui était une image vivante de la société future.

Tout cela était de l'huile sur le feu. L'orage en quelques jours se fit tempête, la place n'était plus tenable, les femmes se battaient, les chats miaulaient, les brebis bêlaient, les loups hurlaient, les lions rugissaient, comme toujours les ours grognaient, et chacun faisant sa partie dans cet effroyable charivari, le bruit devint tel que les nerfs du patriarche se trouvant agacés outre mesure, il passa la main sur sa longue barbe, cracha trois fois, puis se levant tout-à-coup, il empoigna un gourdin nouveau et avant que son entourage eût pu deviner son intention, il se mit à frapper à tour de bras de droite et de gauche en criant :

« Vous l'avez voulu, tant pis pour vous, Allah reconnaîtra les siens. »

Hélas ! il y en eut beaucoup qu'Allah ne reconnut pas ; une femme eut une dent cassée : elle était fausse ; une autre eut un œil poché : il était bien à elle ; l'âne eut le dos contusionné, l'ours le museau ensanglanté, un lapin perdit la moitié d'une oreille : chacun reçut son horion. Seuls, comme toujours, les plus coupables et les vrais meneurs échappèrent : ils savent si bien se cacher en temps opportun. Un rat d'assez mauvais caractère ne fut cependant pas assez leste, il avait aux trois quarts disparu dans son trou, quand le terrible bâton s'abattit sur sa queue et la trancha net. Après la bagarre, on le trouva frétilant encore sur le parquet, mais le propriétaire avait disparu et il ne réclama pas.

Le calme de la stupeur avait fait place au tumulte, et lorsque le cheik, fatigué de frapper, s'arrêta, il sourit de satisfaction en se voyant seul debout au milieu de la foule prosternée dans une muette épouvante.

Un moment il contempla cette scène avec un joyeux orgueil et, s'appuyant sur son long bâton, il retourna majestueusement à sa natte, sur laquelle il ne tarda pas à s'endormir, d'un sommeil paisible et profond, pendant que, retenant leurs larmes et leurs soupirs, ses femmes rajustaient le désordre de leurs toilettes fripées, que l'ours se frottait le museau et que quadrupèdes et oiseaux lissaient doucement leur poil ou lustraient leurs plumes ébouriffées.

Seul, dans la vaste salle, retentissait maintenant le ronflement sonore et régulier du grand-justicier.

Tout-à-coup un cri d'effroi retentit et une voix fit entendre ce mot sinistre :

— Nous coulons !

— Nous coulons ! mugirent, hurlèrent ou glapirent les animaux épouvantés.

Eveillé en sursaut, le cheik Noé se jeta en bas de son divan déjà humide et, les pieds dans l'eau qui courait, limonneuse et froide, sur le plancher, il se mit, avec tous les habitants du kaiq, à chercher la fatale ouverture, cause de cette panique.

Oiseaux, quadrupèdes, reptiles visitaient comme lui, sans rien découvrir, chaque recoin de l'arche.

L'eau montait toujours, et sur cette eau flottait, comme une épave, la queue du rat mutilé,

Par bonheur un chien s'en aperçut : ce fut une révélation.

— Cherchons, s'écria-t-il, à l'endroit où ce scélerat a disparu ; j'entends un bruit étrange de ce côté et c'est le premier qui ait été inondé.

L'eau était tellement trouble qu'il était impossible de rien distinguer.

Une cigogne se proposa pour fouiller avec son long bec et ne trouva rien.

Noé, avec son bâton, ne réussit pas mieux.

On commençait à désespérer.

— Attendez, fit le canard.

Et il plongea.

Trois minutes s'écoulèrent : on le croyait perdu.

Il reparut enfin et, secouant ses ailes :

— Ici, s'écria-t-il, au coin de cette caisse, remplie de grains ; c'est là que le traître a fait son trou.

— Où est-il, ce misérable ? miaula le chat, en allongeant ses griffes et en se ramassant sur lui-même pour s'élancer, où est-il ? C'est à moi qu'il appartient de venger la société.

— C'était un rat d'eau, et il s'est réfugié dans son élément, répondit un renard ; je te conseille de plonger pour le chercher.

— C'est bon, fit le chat, qui avait horreur de l'élément liquide, c'est bon, nous nous retrouverons sur la terre et il me le paiera.

— Pour le moment, contentons-nous d'aveugler l'ouverture, car positivement nous allons couler, crièrent plusieurs voix.

Aveugler l'ouverture était plus facile à dire qu'à faire, car sous le poids de l'arche les eaux diluviennes s'élançaient avec impétuosité, repoussant tous les tampons improvisés avec lesquels on s'efforçait de boucher le trou.

— Que faire ? s'écria Noé, en fourrageant sa barbe grise.

— Envoyer chercher du secours, répondit un sanzonnet toujours étourdi.

— Mourir en se résignant ! béla un gros mouton.

— Alléger le navire en jetant à la mer tout le chargement, fit un coq.

Pendant ce temps, le renard avait gagné furtivement le toit et en détachait une planche, pour s'en faire un radeau, pour lui et sa famille.

L'eau montait toujours : le cheik en avait jusqu'à la ceinture.

Au milieu de l'effroi général, un gros serpent à tête ronde, enroulé autour d'une colonne, avait conservé son calme et, rusé comme tous ceux de son espèce il spéculait sur la terreur générale pour faire une bonne opération financière.

— Laissons baisser les fonds, pensait-il, et nous jouerons à coup sûr à la hausse.

Le moment lui parut enfin arrivé.

— Que me donnerais-tu, si je te sauvais, toi et ton kaiq ? siffla-t-il à l'oreille de Noé.

— Toi ! s'écria le patriarche, tu nous sauverais ?

— Je l'espère, et même j'en suis sûr. Essaie de mon secours, tu ne paieras qu'après réussite ; consens-tu ?

— Tout ce que tu exigeras je te le donnerai, répondit précipitamment Noé, mouillé déjà jusqu'à la ceinture.

— Père des croyants, je ne suis pas si intéressé, fit modestement le serpent ; engage-toi seulement par serment à m'accorder la première demande que je te ferai et cela me suffira

— Je le jure, par ma barbe ! Mais, fais vite, répondit le vieux cheik, qui commençait à tousser.

— Marché conclu, siffla le reptile. Fais vider ton kaiq, quand l'eau cessera de monter, je me charge du reste.

Et, déroulant ses anneaux, il plongea et disparut.

Lorsque, sous les efforts réunis du vieux cheik, des femmes et des animaux, le kaiq eût été vidé, on aperçut le serpent roulé sur le trou ouvert par le rat et le bouchant hermétiquement avec sa tête.

On eût dit un câble énorme comme on en voit à bord des vaisseaux, et il demeura là, fidèle à sa promesse, immobile et comme mort, jusqu'à ce que, la pluie ayant cessé et la grande mer diminuée, le navire pût s'arrêter sur une haute montagne.

Les eaux étant enfin écoulées, les prisonniers, vant ses préparatifs de départ et ne songeant pas plus au rat, qui ne pouvait plus nuire, qu'au serpent, dont le secours était devenu inutile.

L'ingratitude est de tous les temps.

Demeuré, comme doit faire tout bon capitaine, le dernier à son bord, le cheik Noé avait, lui aussi, complètement oublié sa promesse.

Il allait enfin sortir et se retournait pour faire ses adieux à une jolie hirondelle, qui avait profité du limon apporté par les eaux dans l'arche pour y maçonner un petit nid, peuplé de sa jeune famille, quand le serpent, déroulant de nouveau ses anneaux, se glissa jusqu'aux pieds de son souverain.

— Aïe ! s'écria celui-ci stupéfait. Te voici ; je te croyais mort !

— Oh ! je ne meurs pas si vite, fit le serpent.

— Quelle drôle de tête as-tu donc ? Elle était ronde et aujourd'hui elle ressemble à un bouchon, fit l'hirondelle, en étalant sa queue en éventail.

— Depuis douze mois qu'elle est engagée dans ce maudit trou, elle en a pris la forme, reprit le serpent. Et si c'est une difformité, je suppose que ce n'est pas à toi à me le reprocher.

— C'est vrai, fit le cheik Noé, et je veux même, pour te récompenser, que, dans l'avenir, tous les serpents aient la tête pointue.

— Merci, puissant cheik ; mais avant de prendre congé de toi, permets-moi de te rappeler que tu m'as fait une promesse.

— Laquelle ? murmura Noé, en faisant la grimace, car il aimait mieux promettre que donner.

— De m'accorder la première demande que je te ferais.

— Vraiment ! j'ai dit cela ?

— Oui, cheik.

— As-tu une promesse écrite et signée ?

— Non, seigneur, mais j'ai des témoins.

— Parle donc, soupira le vicillard, que demandes-tu ?

— Oh ! pas grand'chose, siffla le serpent, avec cet air de douceur rusée que son aïeul avait déjà eu le jour qu'il tenta Eve ; tout ce que je demande, c'est que tu m'accordes pour ma nourriture le meilleur sang qu'il y ait sur la terre.

— Le meilleur sang qu'il y ait sur la terre, ce pourrait bien être le mien, pensa le prophète ; n'aie pas peur que je te le donne.

Et il répondit tout haut :

— Allah ! il Allah ! ce que tu exiges est impossible ; comment puis-je connaître quel est le meilleur sang ?

— Peu de choses embarrassent un cheik aussi puissant que toi, reprit le serpent, de sa voix la plus mielleuse ; n'es-tu pas le maître absolu de tout ce qui respire autour de toi. Tous les animaux, mes bons frères, depuis le lion à la fauve crinière, qui prosterne son front royal à tes pieds, jusqu'à l'insecte qui se balance, atome d'or et de rubis dans un rayon de soleil, ne sont-ils pas tes serviteurs ?... Commande et tu seras obéi.

Noé, lentement, passait la main dans sa barbe grise.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il, après quelques instants de silence.

— Une aussi profonde intelligence que la tienne, répondit le reptile, en s'inclinant, ne saurait avoir besoin des humbles avis du dernier de ses sujets. Ta Sagesse sait bien que, parmi ses serviteurs, nul mieux que le cousin ne serait capable d'accomplir fidèlement ta volonté. Il possède de merveilleux instruments pour faire les essais nécessaires ; daigne lui donner tes ordres ; à l'aide de sa langue acérée, il ira puiser, jusque dans leurs veines, le sang des diverses créatures, et par sa réponse tu sauras facilement quel est le meilleur.

— Je le ferais volontiers, mais le cousin est je ne sais où, comment veux-tu que je le trouve ?

— Que Ta Hautesse me pardonne, mais le cousin est là, sur la manche de ton caftan, et....

— Que fais-tu ici ? s'écria Noé en frissonnant.

— J'étais venu prendre congé de Ta Seigneurie, fit le cousin, en se mettant prudemment hors de portée.

— Je te tiens quitte de cette politesse, gronda le cheik ; n'ose plus te poser sur moi, et puisque tu as entendu ce dont il s'agit, pars pour faire des recherches ; je vous attends ici tous deux ici dans huit jours.

L'insecte s'envola et, le serpent s'étant éloigné, Noé demeura seul, en proie à de vives inquiétudes.

L'hirondelle le regardait avec douleur, se promenant dans l'arche déserte, versant des larmes et tortillant sa barbe grise, mais dans sa timidité elle n'osait lui adresser la parole.

Le troisième jour après le départ du cousin, il était là, se promenant toujours, sombre et soucieux ; l'hirondelle ne put y tenir, et au moment où il passait près d'elle, elle poussa un petit cri.

Il releva la tête et la vit.

— Bonjour, petite, fit-il ; tu es donc toujours ici, toi, pour veiller sur tes enfants ?

— Ils sont partis depuis hier, seigneur, et chassent là-haut dans le ciel bleu.

— Et pourquoi ne les as-tu pas suivis ?

— J'ai vu que mon seigneur était triste et je suis restée près de lui.

— Certes, tu es bien la seule que le malheur attache, et je te remercie de ton amitié ; mais, toi, tu ne peux rien pour moi.

— Qui sait, seigneur ? j'ai de bons yeux et de longues ailes, et je pourrais aller savoir des nouvelles de ce qui inquiète Ta Hautesse,

— Ce serait quelque chose ; mais, sais-tu bien ce qui m'inquiète ?

— Oui, seigneur ; c'est la mission du cousin. Tu crains qu'il ne trouve pas de sang meilleur que celui de ta race ?

— Hélas ! murmura le prophète, non-seulement je le crains, mais je suis sûr qu'en effet il n'y en a pas de meilleur.

— Dans le cas où cela serait, il n'y aurait qu'à empêcher le cousin de le dire.

— Je ne le puis pas, je suis lié par ma promesse.

— Mais si je l'empêchais, moi ?

— Toi, mignonne ? Il ne t'écouterait pas : il doit m'obéir.

— Me permets-tu de l'empêcher ?

— Si tu le peux, tu me rendras un grand service ; mais, d'abord, que demandes-tu pour cela ?

— Seigneur, je ne suis pas de ceux qui vendent leur amitié, moi je la donne : si je réussis dans mon entreprise, tout ce que je souhaite, c'est que tes enfants ne persécutent pas les miens, et qu'ils leur permettent de venir suspendre leurs nids aux toits de leurs demeures.

— Tu n'es pas exigeante, petite. Pars donc, et quoi qu'il arrive, ta postérité et la mienne seront toujours amies.

— Aie confiance, seigneur, s'écria joyeusement l'hirondelle.

Et, déployant ses longues ailes, elle poussa un cri d'espoir en se perdant dans l'azur.

La terre est grande, le cousin petit ; la rapide messagère eut beau décrire, dans le ciel calme et pur, ses longs cercles qui se croisent en tous sens, elle ne put découvrir le premier messenger du cheik que le soir du septième jour, au moment où il revenait.

L'insecte n'avait pas perdu son temps. L'un après l'autre il avait piqué chacun des animaux et, le matin, ayant rencontré une des femmes du cheik endormie sous un arbre en fleurs, il s'était posé sur

sa joue rosée, et doucement en avait tiré une goutte d'un sang délicieux.

— Eh bien ! frère, ton voyage a-t-il été heureux ? lui demanda l'hirondelle, au moment où fatigué il se reposait sur la branche d'un arbrisseau.

— Oui, très-heureux, quoique bien fatiguant, sœur ; figure-toi que depuis que je suis parti, c'est à peine si j'ai pu m'arrêter un instant.

— Et tu as piqué tous les animaux.

— Tous, mais pouah ! leur sang ne vaut rien.

— Comment, rien !

— Non, rien en comparaison d'un sang que j'ai goûté aujourd'hui, et que j'espère bien boire tout le reste de ma vie, un sang, vois-tu, auprès duquel les autres sangs ne sont pas même l'eau bourbeuse des marais, comparée à une rosée céleste.

— Et ce sang est celui ?

— Celui de l'homme, quel nectar !

— En rapportes-tu un échantillon ?

— Oui.

— Oh ! tu devrais bien me le faire goûter.

— Impossible, j'en ai trop peu.

— Me le montrer au moins.

— Pour cela, j'y consens ; je vais le puiser dans mon réservoir. Regarde au bout de ma langue et tu le verras.

Pour mieux voir, l'hirondelle s'était penchée. Au bout d'un instant, à la pointe de la langue de son compagnon brilla une gouttelette purpurine de sang humain, qu'un dernier rayon de soleil faisait étinceler comme un rubis.

Plus rapide que l'éclair, l'hirondelle, d'un coup de bec, trancha la langue de l'imprudent et s'élança dans l'air, en poussant un cri de triomphe.

Désormais le cousin ne pouvait plus parler.

Le lendemain, à la pointe du jour, le vieux cheik, aux pieds duquel le serpent s'était enroulé, la tête appuyée sur ses anneaux, attendait ses messagers.

Déjà l'hirondelle au vol agile était rentrée, en jetant au patriarche un joyeux regard et, perchée près de lui, lustrait avec son bec les plumes bleutées de sa queue fièrement étalée.

Tout-à-coup le serpent releva la tête : il venait d'apercevoir le cousin qui arrivait.

— Eh bien ! demanda-t-il à l'insecte, d'une voix ironique et en jetant sur le cheik un regard cruel, quelle est la nourriture que me doit Sa Hautesse, et quel sang as-tu trouvé le meilleur ?

— Bzzz ! bzzz ! fit le cousin mutilé.

— Ne crains rien, va ; parle avec confiance, il ne te sera rien fait, reprit le serpent, quand même, ajouta-t-il, en regardant le vieillard, ce sang serait celui de l'homme.

— Bzzz ! bzzz ! reprit l'insecte.

— Maître, fit le reptile, d'un ton menaçant, ordonne-lui de parler.

— Syrizinek, au nom de l'obéissance que tu me dois, je t'ordonne de déclarer quel est le meilleur sang, fit le patriarche avec émotion.

Le cousin fit un effort désespéré, mais ne put que bourdonner confusément son bzzz ! bzzz ! bzzz !

Le serpent s'était redressé, les yeux étincelants, le cœur gonflé, la langue sifflante, le corps tremblant de fureur.

— Parleras-tu, misérable ! s'écria-t-il ?

Noé souriait en caressant sa barbe.

— Parleras-tu ? répéta le serpent.

Le pauvre cousin, épouvanté, ouvrit la bouche et montra au reptile son palais mutilé.

Hors de lui, de confusion et de rage, le serpent s'était laissé retomber sur le plancher, où il se tortait avec fureur.

Mais bientôt, se relevant de nouveau, la gueule effroyablement ouverte et montrant jusqu'à la dernière de ses dents crochues, distillant le venin.

— Qui t'a mis dans cet état ? siffla-t-il avec force. Montre-moi le traître.

Heureux de se venger, le cousin leva vers l'hirondelle une patte accusatrice.

Un sifflement affreux retentit et, rapide comme la flèche, le serpent s'élança sur l'oiseau.

Mais l'hirondelle avait vu le geste et, plus rapide encore que son ennemi, elle s'enlevait, avec un cri moqueur, vers le ciel rayonnant et pur.

Seules, quelques-unes des plumes de sa queue restèrent entre les dents du serpent qui, plein de rage, alla se cacher, en sifflant, dans les fentes d'un rocher voisin.

Ainsi fut sauvée par l'hirondelle, dont la queue est aujourd'hui fourchue, la postérité du cheik Noé, et c'est depuis ce jour que le gracieux oiseau poursuit dans l'air son chétif accusateur, que le serpent fait aux oiseaux une guerre acharnée, et que les descendants muets du cousin tourmentent sans cesse l'homme pour se nourrir, à ses dépens, du meilleur sang qui soit sur la terre.

Gloire à Dieu et à son prophète.

MARIE-MARGUERITE.

ERREUR N'EST PAS COMPTE

OU

LES INCONVÉNIENTS D'UNE RESSEMBLANCE.

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES :

BONVAL, banquier.

EDOUARD DURAND, amant d'Elmire.

GEORGES DURAND, son frère jumeau.

ELMIRE, fille de BONVAL.

DOMINIQUE, Serviteur.

(La scène est dans le cabinet de travail de Bonval.)

ACTE 1er.—SCÈNE 1ere.

BONVAL, (seul, assis auprès d'une table couverte de papiers.)

Quel ennui, Grand Dieu, quel ennui que d'avoir, à la fois, sur les bras, un joli capital à placer et une jolie fille à marier !... Elmire a dix-huit ans... Elle

n'est pas mal du tout... Il paraît qu'elle me ressemble... C'est, du moins, ce que je me suis laissé dire par une demi-douzaine de beaux muscadins que je soupçonne, entre nous, d'être aussi amoureux de mes écus que de ses beaux yeux... Mais, à propos de cette chère créature, je crois qu'il est temps de m'occuper sérieusement de son établissement ; car, franchement, puisqu'il faut tenir compte de tout, quel soulagement pour mon cœur paternel, et pour mon pauvre budget, lorsqu'elle sera pourvue d'un légitime époux sur les épaules duquel je me serai débarrassé de ces détestables notes pour toilettes, pour colifichets, pour... mille riens sans nom ni valeur dont je suis accablé le jour et qui hantent mon sommeil, la nuit, comme autant de cauchemars !... Quel soulagement,

mes amis, quel soulagement !... Il est vrai qu'Elmi-
re ne sera plus là... Ce cher trésor ! Je l'aime bien
tendrement, et son absence me causera beaucoup
d'ennuis !... mais j'aurai le courage de supporter
mon isolement en songeant à son bonheur conjugal
et aux bénéfices clairs qu'il me rapportera... Il ne
faut pas, du reste, que le sentiment domine la rai-
son... Cette vie n'est-elle pas toute de sacrifices ! ...
Décidément, je me sacrifie !... (il chante :)

C'est un bonheur par trop complet
Pour un mortel, sur notre sphère,
Que d'être le propriétaire
D'un magot qui porte intérêt } bis.
Et d'une fille qu. sait plaire.. }

Ma foi, pour mon soulagement,
Je veux trouver un placement
Pour ce trésor de forme humaine,
Qui me met constamment en peine } bis.
De l'autre qui s'envole au vent. }

Allons, la voilà justement qui m'arrive à point !
Tâchons de sonder un peu le terrain.

SCÈNE 2e.

BONVAL, ELMIRE, (qui arrive en fredonnant.)

ELMIRE.

Cher papa, j'espère que vos vilaines affaires vont
vous laisser le loisir de me conduire chez Madame
Ducharme, ce soir ; vous savez comme son invita-
tion a été pressante et comme elle serait chagrine
de notre absence.

BONVAL.

Oui, certainement. (à part) Son mari, qui n'a pas
soldé ses intérêts, n'est pas précisément du même
avis.

ELMIRE.

Merci, cher petit père ; mais, au fait, ma toilette
exige quelques petits achats, et si vous vouliez...

BONVAL.

Allons, bon ! Il me semblait que cela commence-
rait par une saignée à mon pauvre gousset... Voyons
que te manque-t-il encore ?

ELMIRE.

Oh ! pas grand chose.

BONVAL.

C'est bien ainsi que je l'entends, et j'espère que
le superbe costume de bal dont tu fis tout récem-
ment l'acquisition n'est pas déjà passé de mode.

ELMIRE, (dédaigneusement.)

Quoi ! Cette robe de grenadine rose que je t'ai ache-
tée la semaine dernière pour la soirée de Mme. Beau-
manoir ?

BONVAL.

Oui ; elle t'allait à merveille ; tu la portes encore
ce soir ?

ELMIRE.

Ha ! Ha ! Ha ! Fi donc, cher vieux père ; je ne
vous croyais pas aussi arriéré ! ... Quoi, porter la
même toilette deux fois de suite, à huit jours d'in-
tervalle ? Ha ! Ha ! Ha ! Mais, vous plaisantez,
papa ! ...

BONVAL.

Au contraire, je ne vois rien de plaisant en tout
ceci....

ELMIRE.

Qu'est-ce qu'on dirait de moi, je vous le demande,
si j'arrivais à cette brillante soirée avec une toilet-
te passée ?...

BONVAL.

Hum ! Une antiquité de huit jours ! c'est du
nouveau.

ELMIRE.

Je vois d'ici les petits airs de dédain et le triom-
phe des demoiselle Courval, par exemple, avec leurs
magnifiques robes en moire antique, toutes flamban-
tes neuves...

BONVAL.

Oui, oui. C'est bien superbe ! Les demoiselles
Courval ont beau jeu à déployer leurs étoffes nou-
velles ; mais leur coquin de père ferait bien
mieux de payer ses vieilles dettes.

ELMIRE, (d'un air boudeur).

Eh ! qu'est-ce que cela me fait, à moi, que Mon-
sieur Courval néglige ses créanciers ? Tant pis
pour eux ma foi !

BONVAL.

Précisément. Tant pis pour eux et tant pis
pour leurs filles, lorsqu'elles veulent rivaliser avec
les siennes.

ELMIRE.

Est-ce que vous auriez prêté de l'argent à Mon-
sieur Courval, par hasard ?

BONVAL.

Malheureusement, oui.

ELMIRE.

Et vous croyez qu'une pauvre jeune fille, dont
le père a eu cette complaisance, mérite l'humili-
ation de se voir éclipsée par les demoiselles Cour-
val parce que Monsieur Courval est mauvais payeur ?

BONVAL.

Mais non, ce n'est pas cela.....

ELMIRE, (pleurnichant.)

Mais oui, c'est cela. Vos débiteurs peuvent
acheter des toilettes à leurs filles, maintenant, sans

s'inquiéter des échéances, puisque c'est moi qui paye leurs dettes.

BONVAL.

Allons ! Allons ! Voilà que ça tourne à l'orage comme d'habitude....Eh ! bien, soit. Tu l'auras, cette toilette, puis qu'il le faut absolument.

ELMIRE, (joyeuse.)

Merci, cher bon papa ; je savais bien que tu plaisais.

BONVAL.

C'est évident ; (à part) mille tonnerres, ! il est temps que tout cela finisse !

ELMIRE.

Maintenant, puisque vous êtes en si belle humeur.....

BONVAL.

Je ne vois pas où tu prends que je sois en bonne humeur !...Au contraire, je suis....

ELMIRE.

Alors, calmons-nous un peu et parlons raison.....

BONVAL.

Est-ce que je déraisonne, par hasard ?

ELMIRE.

Oh non ; c'est plutôt moi qui radotte... Ça me fait tant de plaisir, voyez-vous, d'aller à cette soirée. (D'un air calin). Et puis, cher vieux père, tu sais combien je t'aime !...

BONVAL.

Oui, surtout la veille d'une soirée, friponne ! Mais, voyons, il y a encore quelque chose la dessous...

ELMIRE.

C'est mon chignon, papa.

BONVAL.

Ton chignon !

ELMIRE.

Oui. Madame Durosier, ma coiffeuse, prétend qu'il ne convient plus du tout à mon âge.....

BONVAL.

Il faut qu'elle ait un furieux toupet, cette coiffeuse, pour soutenir une pareille énormité.... Mais, tu ne l'as que depuis un mois, tout au plus !...

ELMIRE.

Songez donc, papa, qu'une jeune fille qui grandit..

BONVAL.

N'a jamais assez de chignons, n'est-ce pas ?...Eh ! bien, passe encore pour le chignon. Mais j'espère que c'est tout.

ELMIRE.

Il le faut bien, puisque vous êtes de si mauvaise humeur.

BONVAL.

Moi de mauvaise humeur ! mais point du tout. Je suis très-gai, au contraire... (à part) Oui, horriblement gai, sacr-r-ristie !

ELMIRE.

Alors, si cela vous fait plaisir, j'ai encore.....

BONVAL.

Comment ! tu n'as pas fini !... Mais, as-tu entrepris de me ruiner,... de me....

ELMIRE, (pleurnichant.)

Vous voyez bien que vous êtes fâché contre moi. Il en est toujours ainsi quand je me hasarde à vous demander quelque chose... Pourtant ça ne m'arrive pas si souvent !...

BONVAL, (à part.)

Bon, encore des larmes ! Ah, elle me fera mourir, cette enfant-là, positivement ! (haut) Allons, allons ! Elmire, ne pleure pas comme cela... Qu'est-ce que tu voulais me demander ?... Voyons....

ELMIRE, (essuyant ses larmes.)

Et vous promettez que je l'aurai ?

BONVAL.

Peut-être ; mais sachons d'abord de quoi il s'agit.

ELMIRE.

Eh bien, il s'agit de mon collier de perles....

BONVAL.

Ton collier de perles ? Celui que je t'ai acheté pour le dernier anniversaire de ta naissance ?

ELMIRE.

Oui ; vous vous en rappelez ?

BONVAL.

Parbleu, si je m'en rappelle ! Il m'a bien coûté assez cher.. L'aurais-tu perdu ?...

ELMIRE.

Oh non ; mais figurez-vous que cette insupportable grimacière, Malvina Beauteint, en a un semblable.

BONVAL.

Qu'est-ce que ça fait, cela ?

ELMIRE.

Ça fait que je ne porterai plus le mien.

BONVAL.

Tu ne porteras plus le tien !

ELMIRE.

Non.

BONVAL.

Alors, que veux-tu en faire ?

ELMIRE.

Je veux l'échanger.

BONVAL.

L'échanger ! et contre quoi ?

ELMIRE.

Contre un autre avec des perles plus grosses...

BONVAL.

Oh ! voilà qui est trop fort, par exemple !... Mais pauvre enfant, tu veux donc me dévaliser, m'assassiner,... me...

ELMIRE, (boudant).

Quand je le disais que vous étiez en colère.

BONVAL, (sans l'entendre.)

Tu me prends donc pour un millionnaire !

ELMIRE, (pleurnichant.)

C'est juste. Je n'ai plus un mot à dire. Vous pouvez faire encore des avances à votre cher Monsieur Courval ; il sait en faire un bon usage, au moins, lui ; ses jeunes filles ont tout ce qu'elles désirent, tandis que moi, pour remplacer ses emprunts, je suis privée du strict nécessaire... Eh bien, puis que c'est là mon sort, je vais m'y conformer rigoureusement ; vous n'aurez plus, désormais, à déplorer mes extravagances ;... ma décision est prise ;... je me retire complètement du monde, pour m'enfermer toute seule dans ma chambre, comme une pauvre prisonnière ; et je ne mangerai rien du tout, ... et je pleurerai des journées entières ; et je me laisserai mourir de chagrin, et... quand je serai morte, ... eh bien, ... vous n'aurez plus de dépenses à faire pour votre pauvre petite fille...

BONVAL, (s'attendrissant.)

Mon Dieu ! Elmire, calme-toi donc, je t'en prie. On l'échangera, ce vilain collier de perles, puisque tu y tiens tant.

ELMIRE, (oubliant son chagrin.)

Vrai ! Vous l'échangerez ?...

BONVAL.

Je te le promets ; mais à condition que tu n'aies plus rien à me demander.

ELMIRE.

Sois tranquille, cher papa, je ne te demanderai plus rien de la journée.

BONVAL.

C'est bien le moins ! (à part) Décidément, il faut que tout cela finisse ! (Il sort.)

SCÈNE 3e.

ELMIRE, (seule.)

Ce pauvre cher père, je lui cause bien des tribulations !... Mais, c'est un peu sa faute aussi. Pourquoi se mêler toujours de mes toilettes, auxquelles il n'entend rien du tout... S'il voulait seulement me laisser faire mes petits achats à ma guise et se contenter d'en solder les comptes sans discussion !... Voilà tout ce que je lui demanderais. Il me semble qu'on ne peut pas être plus raisonnable... Enfin, les choses s'arrangeront peut-être avec le temps... En attendant, je n'ai pas un instant à perdre. Edouard, qui est absent depuis trois longues journées, m'a promis son retour pour aujourd'hui. Il faut donc me hâter d'expédier mes préparatifs, avant qu'il n'arrive... (elle veut sortir.)

SCÈNE 4e.

ELMIRE, EDOUARD.

EDOUARD, (entrant.)

Un instant, s'il vous plait, Mademoiselle ; Est-ce moi qui vous mets en fuite ?

ELMIRE, (surprise.)

Ah ! Monsieur Edouard ! Vous voilà donc enfin revenu de cet interminable voyage !...

EDOUARD.

Comme vous le voyez, je n'ai pas manqué à ma parole.

ELMIRE.

Ni moi non plus. Je vous avais promis de m'ennuyer mortellement et j'ai strictement rempli mon engagement.

EDOUARD

Avez-vous également tenu votre promesse de révéler nos projets à votre père ?

ELMIRE.

J'avoue que je n'en ai pas eu le courage.

EDOUARD.

Et quand donc vous déciderez-vous à mettre fin à cette incertitude qui me rend si malheureux... Oh ! vous le savez, Elmire, chaque instant de retard est, pour moi, un siècle de souffrance !..

ELMIRE, (riant)

Ha ! Ha ! Ha ! Voilà la centième fois que vous me répétez cette protestation.

EDOUARD, (contrarié.)

Et cela vous ennuie, sans doute ?

ELMIRE.

Oh non ; seulement, comme je la sais à peu près par cœur, il vaudrait mieux, maintenant, dans notre, intérêt commun l'adresser à mon père.

EDOUARD.

Mais vous n'y songez pas.

ELMIRE.

Au contraire ; plus j'y songe, plus je trouve que les choses doivent se passer ainsi :

EDOUARD.

Vingt fois, ma résolution a été prise de lui faire des ouvertures complètes, et vingt fois j'ai failli à la tâche. Le jour même de mon départ, je lui écrivais encore, prétextant des affaires, pour lui demander une entrevue au retour de mon voyage ; mais, je sens déjà que...

ELMIRE.

Chut ! (elle écoute) Je crois que c'est lui qui vient de ce côté... L'occasion ne peut mieux se présenter.

EDOUARD, (troublé.)

Mais c'est impossible ! ... Il faut au moins que j'y songe un peu !... J'arrive de voyage, voyez-vous..

BONVAL, (dans la coulisse).

Elmire où es-tu donc !...

EDOUARD, (éperdu).

Mon Dieu ! le voila qui arrive !...

— Que faire !... Pardon, Elmire, je vais aller un instant me remettre de mes fatigues et .. je revien-drai.... (il sort.)

ELMIRE, (souriant en le regardant aller).

Le poltron !

SCENE 5e.

ELMIRE, BONVAL.

BONVAL, (entrant.)

Ah ! te voila ; enfin, Dis-moi, je t'en prie, où tu t'es tenue depuis un quart d'heure que je te cherche partout.

ELMIRE.

Eh, je n'ai pas bougé d'ici. Que me voulez-vous donc de si pressant ?

BONVAL.

Mon enfant, je viens de faire des réflexions sérieuses sur ton compte et nous allons maintenant parler d'une affaire qui t'intéresse au plus haut degré...

ELMIRE, (voulant partir.)

Rappelez-vous, papa, que si je veux que ma toilette soit prête pour ce soir, je n'ai pas un instant à perdre.

BONVAL.

C'est très-bien. Mais as-tu jamais songé qu'il peut y avoir quelque chose, en ce monde, de plus essentiel qu'une toilette ?

ELMIRE.

Mon Dieu, non.

BONVAL.

Tu n'as jamais pensé à ton avenir.

ELMIRE.

Lorsqu'on est satisfait du présent, pourquoi s'en-nuyer des soucis de l'avenir !

BONVAL.

Pauvre enfant !

ELMIRE.

Mais à propos de quoi tous ces préliminaires ?

BONVAL.

Je t'ai dit tout à l'heure qu'il y a quelque chose de plus important, pour une jeune fille, que sa toilette.

ELMIRE.

Mais oui. Et qu'est-ce que c'est que ce quelque chose ?

BONVAL, (solennellement.)

Ce quelque chose, mon enfant, ce n'est pas quel-que chose.

ELMIRE, (riant.)

Voilà qui est amusant, par exemple !

BONVAL.

C'est quelqu'un.

ELMIRE.

Ah !

BONVAL.

C'est un mari.

ELMIRE.

Ha ! Ha ! Ha ! un mari !

BONVAL.

Oui, un mari. Est-ce que cela te paraît si ridi-cule, un mari ?

ELMIRE.

Oh ! non. Seulement, c'est drôle.....

BONVAL.

Quoi, un mari ?

ELMIRE.

Non, votre idée.

BONVAL.

Tiens !

ELMIRE, (riant toujours.)

Oui, c'est bien amusant.

BONVAL.

Je n'y vois rien de si amusant, moi ; c'est sérieux, au contraire, très-sérieux.

ELMIRE.

Sans doute, c'est sérieux ; mais c'est amusant tout de même, (elle rit.)

BONVAL.

Mais explique toi donc, méchante enfant gâtée, ou je vais conclure que tu as encore besoin de vieillir avant de songer.....

ELMIRE.

Oh, pardon, papa ! Je ne suis pas trop jeune pour songer au mariage.... Et la preuve, c'est que nous allons parler sérieusement de tout cela maintenant.

BONVAL.

A la bonne heure. Mais il faut avouer que ton sérieux se fait un peu attendre.

ELMIRE.

Il n'en sera que plus sérieux quand il arrivera.

BONVAL.

C'est possible. Pourtant, je ne m'explique guère la légèreté avec laquelle tu as accueilli les premiers mots de ce grave entretien qui doit peut-être déci-der de ton avenir.

ELMIRE.

Cela vous paraîtra moins étonnant quand je vous aurai dit que je cherche depuis huit jours à aborder le sujet avec vous...

BONVAL.

Diable ! Est-ce possible ? Pourquoi ne parlais-tu pas alors ?

ELMIRE.

C'est que, voyez-vous, il en coûte toujours de faire ces aveux-là...

BONVAL.

Hein ! Tu aimes donc quelqu'un ?

ELMIRE, (timide et sérieuse).

Oui, papa.

BONVAL, (à part).

Allons ! Allons ! ça se complique. Pourvu que les choses n'en soient pas rendues trop loin ! (Haut) Rappelle-toi, Elmire, que le choix d'un époux est une affaire très-grave. Tu n'ignores pas cela, n'est-ce pas ?

ELMIRE, (toujours baissant la vue.)

Non, papa.

BONVAL.

Et, lorsqu'une jeune personne est arrivée à l'âge de prendre un parti, sais-tu ce qu'elle doit faire, si elle est sage ?

ELMIRE.

Elle doit consulter son cœur.

BONVAL.

Point du tout. C'est à son père qu'il lui faut d'abord demander conseil.

ELMIRE.

Mais il me semble...

BONVAL.

Erreur de jeunesse que tout cela.

ELMIRE.

Quoi ! n'est-il pas permis d'interroger ses propres sentiments dans un choix aussi important que celui d'un époux ?

BONVAL.

Certainement. Et c'est précisément cette épreuve que recommande la sagesse ; mais, en la faisant, il faut s'appuyer sur l'expérience paternelle, guide infiniment plus sûr qu'un cœur de dix-huit ans, toujours prêt à s'envoler au premier bruit d'amour.

ELMIRE.

Mais, n'est-ce pas cela que je fais en ce moment, puisque j'ai cherché depuis huit jours l'occasion de vous...

BONVAL.

Alors, c'est parfait, et nous ne nous entendions pas, voilà tout ;... avant de prendre une décision, tu viens.....

ELMIRE.

Oh, quant à ma décision, elle est toute prise...

BONVAL.

Comment ! Tu as poussé l'imprudence jusqu'à contracter un engagement sans m'en parler !... Voilà ce que c'est que les enfants d'aujourd'hui ! On prend d'abord son parti, puis l'on vient vous en donner avis, sous forme de consultation, en déclarant qu'il est irrévocable !... Ah ! je ne permettrai pas un pareil mépris de mes prérogatives de père et,

dès aujourd'hui, entends-tu, il faut signifier à ton jeune freluquet qu'il ait à renoncer à ses poursuites, sinon... je le fais arrêter pour tentative de... de... de... d'enlèvement.

ELMIRE.

Pour tentative d'enlèvement !... Mais de quoi, mais de quoi, je vous en prie ?

BONVAL.

Eh, de ma caisse, parbleu ! Tu ne sais donc pas que tous ces beaux fainéants qui t'entourent à chaque occasion, pour te débiter mille sornettes insipides, n'en veulent qu'à ma fortune et qu'ils abusent de ta crédulité pour atteindre plus facilement l'objet de leurs convoitises !... C'est ainsi qu'une jeune fille s'expose lorsqu'elle a l'imprudence de se dispenser des avis paternels.

ELMIRE.

Mais je ne refuse pas vos avis, ce me semble. Vous me dites qu'une jeune fille à mon âge, doit renoncer aux frivolités de la jeunesse pour s'occuper sérieusement du choix d'un époux ;... j'obéis sans hésitation ; je vous fais même voir que j'ai couru au-devant de vos désirs ;... et vous me reprochez, après cela, de mépriser vos conseils !... Que voulez-vous donc que je fasse de plus ?

BONVAL.

Ah ça ! ne jouons pas sur les mots, s'il vous plaît, mademoiselle. Ce que je veux, le voici : D'abord, tu vas donner congé, sans forme de procès, à ton bel étourdi....

ELMIRE.

Mais qui vous dit que.....

BONVAL.

Silence ! (Elmire fait une moue.) Puis, dans le choix de son successeur, tu te laisseras guider, ne t'en déplaie, par mon expérience. J'ai, depuis longtemps, jeté les yeux sur un jeune homme doué de toutes les qualités solides qui font le bonheur et la prospérité d'un ménage ; des affaires l'appellent ici, aujourd'hui même ; je profiterai de l'occasion pour te le présenter, et je suis certain qu'il saura, dès un premier entretien, te faire oublier les folles amours que tu as si imprudemment contractées.

ELMIRE.

Jamais !

BONVAL.

Hein ! Que dis-tu là ?

ELMIRE, (avec fermeté.)

Je dis que je ne l'épouserai jamais.

BONVAL.

Et tu oses me dire cela à ma face !... Et tu crois que, parce que je t'ai laissé le champ libre dans le choix de tes colifichets et de tes plaisirs, je n'aurai

pas l'énergie de me faire obéir lorsqu'il s'agit de ton établissement !

ELMIRE.

Mon père, vous ne me comprenez pas... Je suis bien inconséquente, bien capricieuse, peut-être ; mais j'ai conservé, avec le doux souvenir de ma mère, l'impression ineffaçable de ses affectueux conseils, et je sais que l'obéissance est un devoir auquel un enfant ne peut se soustraire impunément.....

BONVAL.

Que veut-tu donc me dire, alors ?

ELMIRE.

Je veux dire que, si vous l'exigez, il me faudra renoncer à l'espoir de devenir la femme de celui que vous méprisez tant sans le connaître, mais en épouser un autre ! Oh, cela n'est pas possible !

BONVAL.

Et tu appelles cela de l'obéissance ?

ELMIRE.

Encore une fois, mon père, vous ne me comprenez pas. Jusqu'à cette heure, je n'ai été, à vos yeux, qu'une enfant légère et folle, négligeant chaque jour les fantaisies de la veille pour courrir à quelque futilité nouvelle, oubliée aussitôt qu'obtenue. Habitué à me voir ainsi voltiger de caprice en caprice, vous n'avez pas supposé qu'un sentiment durable put éclore en mon âme, et lorsque je vous révèle l'existence d'une passion que vous ne soupçonniez pas, il vous semble que je puisse l'étouffer avec la même facilité que s'il s'agissait de varier mes amusements ou de renoncer à un article de toilette. La souffrance que j'éprouve à la seule pensée du sacrifice que vous voulez m'imposer est une preuve que vous m'avez mal jugée et que, sous les dehors frivoles de l'enfant gâtée, palpite le cœur d'une femme !...

BONVAL.

Oh ! je le vois bien, maintenant, il est trop tard ! Que faire, Grand Dieu, que faire ! (Haut) Mon enfant, quelle imprudence tu as commise !

ELMIRE.

Oui, je le sais, j'ai été imprudente, coupable même, de m'aventurer sans guide, sur les dangereux sentiers de l'amour ! Mais, que voulez-vous, j'étais jeune, inconsidérée, sans expérience et sans conseils ; pendant que vous me laissiez à moi-même pour suivre l'entraînement des affaires, moi, je fuyais l'isolement ; avide de distractions, je courais au gré de mes fantaisies sans me demander où j'allais... Sur mon chemin, s'est présenté un jeune homme bon, loyal, sympathique, dont la parole réfléchie et la gaieté sereine tranchait sur la frivolité de mon entourage ordinaire.... Ce contraste même me plut... Un sentiment inconnu et irrésistible s'empara peu

à peu de mon cœur et, lorsque je voulus m'en rendre compte, ... il était trop tard !... Pardon, mon père, pardon d'avoir aimé sans votre permission !

BONVAL.

Pauvre enfant !... Cette révélation m'ouvre les yeux et me confond !... Je comprends, maintenant, toute l'étendue de la faute que j'ai commise à ton égard !... Livré tout entier aux enivremments de la spéculation, je croyais m'être acquitté de mes devoirs de père lorsque tes convoitises d'enfant et de jeune fille étaient satisfaites.... Quelle fatale erreur et quel châtiment pour moi de voir, en un instant, tous mes rêves de bonheur s'évanouir pour faire place au plus cruel désappointement !

ELMIRE.

Non, vos espérances ne seront pas déçues. Laissez-moi vous le dire, laissez-moi vous le jurer, Edouard n'est pas indigne de votre confiance !...

BONVAL.

Edouard ! Tu dis qu'il s'appelle Edouard !

ELMIRE, (baissant la vue.)

Oui, mon père.....

BONVAL.

Et son nom de famille, dis vite !

ELMIRE, (baissant toujours les yeux.)

Edouard Durand.....

BONVAL.

Edouard Durand ! Juste ciel, est-ce possible !... Mais c'est lui, ... c'est lui-même que je voulais te proposer !...

ELMIRE.

Quoi, c'est Edouard ! C'est mon Edouard !.....

BONVAL.

Mais certainement, petite sotte !

ELMIRE, (joyeuse.)

Oh, papa, que je suis contente !

BONVAL.

Et moi donc, après cette épouvante que tu m'as donnée.

ELMIRE, (retrouvant sa gaieté.)

Alors, tout va donc s'arranger à l'amiable.

BONVAL.

Pourvu que le futur époux soit de notre avis.

ELMIRE.

Ah, pour celui-là, par exemple, j'en réponds ; et puisque nous en sommes au chapitre des confidences, permettez-moi d'exprimer le soupçon que la visite qu'il vous a annoncée me concerne beaucoup plus que vos ennuyeuses affaires d'argent.

BONVAL, (joyeux.)

Oui-dà ! C'est ainsi que vous conspirez pour me prendre d'assaut dans mes propres retranchements ! Eh bien, soit ; j'attendrai l'ennemi de pied ferme et,

sa bonne fortune lui permet d'enlever le précieux trésor dont je suis le gardien fidèle que...maladroit, franchement, je crois...qu'il en sera pour son compte.

ELMIRE.

Mais vous ne savez pas les bonnes résolutions que j'ai prises ; comme je suis décidée à devenir une femme industrielle, économe.....

BONVAL.

Oui, économe surtout ; tu m'en as donné des preuves tout à l'heure.

ELMIRE.

Mais c'est pour après notre mariage, bien entendu.

BONVAL.

Pourquoi ne pas commencer un peu plus tôt ?

ELMIRE.

Pour ne pas vous contrarier.

BONVAL.

Me contrarier ! Le mot est plaisant.

ELMIRE.

Mais oui ; cela vous fait tant de plaisir de me donner de petits cadeaux.

BONVAL.

Il faut dire que c'est un plaisir dont tu me fais un peu abuser et que je n'envierai pas à mon futur gendre. Avec cela que notre ami Edouard Durand est un garçon brave qui mérite bien une femme irréprochable.

ELMIRE.

S'il ne manque que cela à son bonheur, je serai irréprochable.

BONVAL.

Il a hérité des nobles qualités de son père, celui-là. Par malheur toute la famille n'a pas aussi bien tourné.

ELMIRE.

En effet, j'ai entendu parler d'un frère jumeau qui lui ressemble à se méprendre et qui s'est embarqué, il y a quelques années, avec toute sa part de la fortune paternelle, pour un voyage d'aventure.

BONVAL.

Oui, c'est un mauvais sujet qui ne lui ressemble qu'au physique et qui n'est pas digne du nom qu'il porte.

ELMIRE.

Mais, savez-vous que je n'aime pas cela, moi, qu'ils se ressemblent tant ?

BONVAL.

Et, pourquoi donc ?

ELMIRE.

Parce que rien n'empêche l'autre de revenir un beau jour.

BONVAL.

Je ne vois pas en quoi son retour pourrait t'affecter.

ELMIRE.

Si j'allais commettre une méprise et..... l'aimer à la place de son frère !

BONVAL.

Allons donc ! Est-ce que c'est possible, une erreur comme celle-là ? D'ailleurs, il était, d'après les dernières nouvelles, rendu dans une ville quelconque de l'Indoustan, activement occupé à dissiper les derniers débris de sa fortune.

ELMIRE.

Nous pouvons donc nous livrer, sans appréhension, au bonheur qui nous attend tous ensemble.

BONVAL.

Je l'espère, du moins ; mais admetts donc, en attendant, que tu m'as fait une terrible peur.

ELMIRE.

Et vous donc, avec votre grosse colère et vos faux airs de tyran, qui ne vous allaient pas du tout, soit dit entre nous.

BONVAL.

Oublions tout cela, ma bonne petite Elmire, et remercions le Bon Dieu de nous avoir permis d'arriver au même but par des voies si différentes.

(Ils chantent ensemble.)

L'heureuse coïncidence
Qui nous favorise ainsi !
Admirons, en tout ceci,
Le doigt de la Providence.

ELMIRE, (seule.)

Songeant à mes intérêts
Autant qu'à ceux de la caisse,
Pour ma future allégresse
Mon père avait un projet.....
Et lorsque je me mutine
Contre ce vœu paternel,
C'est pour faire un choix formel } bis.
De l'époux qu'il me destine. }

(Ensemble.)

L'heureuse coïncidence, etc.

BONVAL.

J'ai laissé son jeune cœur,
Sans défiance et sans guide,
Suivre la pente rapide
Qui mène droit au malheur.
Mais, loin de punir en elle
Mon trop coupable abandon,
Voilà que Dieu me fait don,
Vraiment d'un gendre modèle ! } bis.

ENSEMBLE.

L'heureuse coïncidence
Qui nous favorise ainsi :
Admirons, en tout ceci,
Le doigt de la Providence.

F. L. MARCHAND.

(Fin du premier acte.)

LES PERLES PRECIEUSES.

LE DIAMANT.

Les anciens n'estimaient pas le diamant à la haute valeur qu'on lui a fait atteindre depuis; ils le regardaient comme une pierre dure et brillante propre à se bien graver, non comme une pierrerie de premier ordre et portant en elle une fortune. Ce qui le prouve, c'est que dans tous les magnifiques bijoux qu'on admirait à l'ancien musée Bourbonien de Naples, bijoux qui provenaient presque tous des fouilles d'Herculanum et de Pompéi, tous les diamants qui s'y trouvaient étaient plats et gravés comme l'onyx et l'agate; pourtant beaucoup ornaient des boucles d'oreilles, des colliers, de longues épingles à cheveux, comme en portaient les dames romaines. Il est vrai que l'art de polir le diamant n'était point connu alors, on le montait brut, et ce fut le fameux Charles le Téméraire qui le premier posséda un diamant taillé, ce dont il était bien fier!

Le hasard seul, ce dieu des heureux, fit découvrir la façon de travailler ce précieux minéral.

Un jeune homme de Bruges, nommé Louis de Berqueen, né d'une famille noble et aisée de la ville, s'amusant un jour à frotter deux bagues de diamant l'une contre l'autre, vit qu'il sortait des pierres une sorte de poussière blanchâtre; ce fut un trait de lumière pour lui; en garçon intelligent, il renouvela plusieurs fois son expérience; mais alors sérieusement, il découvrit tout le prix qu'il pouvait tirer de sa découverte, et sa fortune fut faite.

Pourtant pendant quelque temps encore on grava le diamant; ainsi le sceau de Charles I^{er} d'Angleterre était en diamant gravé, et gravé par le roi lui-même, disait-on, Charles étant un véritable artiste en sculpture, en gravure et en peinture, à ce que rapportent les chroniques du temps.

C'est, il paraît, le schah de Perse qui possède dans son trésor ce sceau précieux, et voici comment:

Avant de mourir, Charles I^{er} demanda que ce sceau fût remis à son fils, et ce prince, étant à Paris, eut sans doute besoin de le vendre, car il tomba entre les mains du célèbre voyageur français Tavernier qui faisait le commerce des pierreries; or, quelques années après, celui-ci étant en Perse, il l'offrit au schah, qui l'acheta après s'être fait expliquer qu'elles étaient les armes qu'il portait, histoire à

laquelle Tavernier se garda bien d'ajouter la fin terrible du pauvre roi décapité, connaissant la superstition cruelle du souverain asiatique qui eût peut-être cru devoir venger sur lui cette mort d'une tête couronnée.

L'origine du plus précieux et du plus brillant des minéraux est fort humble, puisque le diamant, comme le prouve la science, n'est que du charbon pur cristallisé.

C'est Newton qui le premier devina la nature du diamant; ce que lui fit découvrir son génie, les savants ne tardèrent pas à le confirmer, et vers la fin du XVII^e siècle sa combustibilité fut démontrée. Ainsi à Florence, à l'aide d'une forte lentille, on fit brûler du diamant qui s'éleva d'abord en légère flamme, puis disparut totalement.

Et sa combustibilité était prouvée contre l'avis des anciens; car Pline prétendait qu'il ne pourrait pas même être échauffé, fût-il exposé au feu le plus ardent; mais sa composition restait encore à déterminer, et ce fut Lavoisier qui fit disparaître tout doute à cet égard.

Ayant enfermé un petit diamant dans l'intérieur d'une petite masse de fer très-pur, et ayant soumis les deux corps à un feu convenable, avec les précautions voulues, il obtint un culot d'acier fondu, à la formation duquel le diamant avait tenu lieu de charbon; et de nombreuses expériences étant faites sur cette donnée, on en arriva à prouver d'une manière irréfragable que le diamant n'est autre que du carbone ou du charbon pur.

On n'emploie que deux sortes de taille pour le diamant: la taille dite en rose pour ceux qui sont trop peu épais pour supporter un grand travail, et la taille en brillant qui est la plus estimée, non-seulement parce qu'elle prouve que le diamant est plus épais, mais encore parce que, étant taillé sur tous ses côtés, les facettes réfractent mieux la lumière et font briller la pierre d'un éclat plus vif.

Les diamants reconnus impropres à la taille sont employés à faire de l'égrisée, qui sert pour tailler les autres et à garnir les outils avec lesquels on grave les pierres et on coupe le verre.

Dès les temps les plus reculés jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, l'Inde seule fut en possession de fournir tous les diamants du monde. On les tirait principalement des mines situées dans les royaumes de Golconde et de Visapour.

On attribue au hasard la découverte de la mine de Golconde, la plus riche que l'on connaisse. Elle se trouve dans le lieu le plus sec et le plus stérile du royaume; or, un jeune berger, qui conduisait son troupeau dans ce lieu écarté, aperçut sous le sable une pierre qui jetait de l'éclat par certains côtés; il la prit et la vendit pour un peu de riz à un pauvre diable qui n'en connaissait pas mieux que lui la valeur; mais un marchand arménien ayant assisté à ce marché, la prit pour son compte à peu de frais, se fit bien expliquer l'endroit où cette pierre avait été trouvée et revint en chercher d'autres.

De ce jour, la mine fut connue, et le roi du pays se réserva tous les diamants au-dessus de 10 carats qui en sortiraient.

En 1778, des mines de diamants furent découvertes au Brésil; le gisement est entièrement semblable à celui des mines de l'Inde.

En 1824, une autre découverte eut lieu en Sibérie.

Telles sont, jusqu'à présent, les régions privilégiées pour ces pierres dont l'éclat est incomparable.

Il existe très-peu de diamants au-dessus de 100 carats. En voici à peu près la liste :

1^o Celui du rajah de Matan, à Bornéo, qui est le plus gros diamant connu; il pèse 367 carats (1);

(1) Le carat équivalent à 22 centigrammes environ.

2^o L'*Orloff*, qui orne le sceptre de l'empereur de Russie; il pèse 193 carats;

3^o Celui qui orne la couronne de l'empereur d'Autriche; il est de la grosseur d'un petit œuf de pigeon et pèse 139 carats;

4^o Le *Régent*, de la couronne de France, le plus beau des diamants connus par son éclat et sa blancheur; il pèse 137 carats (2);

5^o L'*Étoile du Sud*, exposé par M. Alphen en 1855; il pèse 125 carats;

6^o Le *Koh-i-noor* (montagne de lumière), de la couronne d'Angleterre; il pèse 102 carats.

On s'occupe beaucoup, à l'Académie des sciences, de la fabrication du diamant, et plusieurs savants en ont déjà présenté de leur composition à leurs doctes confrères.

Le diamant tend donc à redevenir ce que la nature l'a fait; des cailloux brillants, moins beaux que les fleurs.

Il a été souvent raconté, comme chose prodigieuse, que le *Sancy*, le premier diamant taillé, qui appartenait, avons-nous dit, à Charles le Téméraire et dont ce prince faisait si grand cas, fut trouvé par un soldat, après la désastreuse bataille de Nancy où avait été tué le duc de Bourgogne, et vendu par ce soldat à un juif moyennant un écu.

Eh bien, il viendra un jour où même le *Régent* de notre couronne de France ne trouvera plus d'acheteur à ce prix, tant l'industrie en inondera le monde.

C'est donc, hélas! une folie bien grande que de payer ces pierreries si cher et en argent et en bonheur!

(2) Le *Régent* pèse donc plus de 30 grammes.



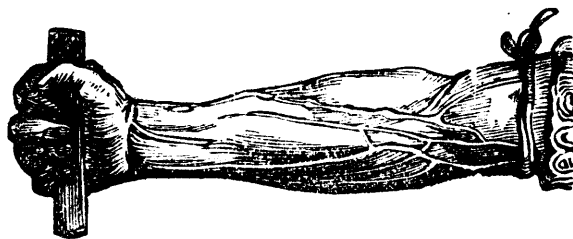
PHYSIOLOGIE.

DE LA SAIGNÉE ET DE LA CIRCULATION DU SANG.

Depuis que le roi a ouvert avec succès la veine céphalique à un pauvre postillon presque mort, les gens du monde, les femmes principalement, n'abordent plus un médecin sans lui adresser un tas de questions, commençant toujours ainsi.

— Docteur, qu'appellez-vous la *veine céphalique* ?

— Madame, c'est cette veine qui est en dehors des bras. Ce nom lui est venu de ce qu'on pensait qu'elle provenait de la tête, qu'elle communiquait avec celles de la tête, ou de ce qu'on l'ouvrait de préférence chaque fois que la tête était malade. L'autre veine superficielle, placée plus en dedans des bras, est la *veine basilique*.



— Peut-on l'ouvrir aussi ?

— Certainement. Mais cette dernière saignée suppose plus d'adresse ou d'habitude, présentant plus de dangers. La veine basilique est presque parallèle à l'artère du bras et voisine de cette artère ; on pourrait piquer l'artère en ouvrant la veine.

— Est-ce une chose bien difficile qu'une saignée ?

— Du tout. Il suffit de comprimer les veines au-dessus du lieu où l'on veut saigner, assez fortement pour faire gonfler les veines, pas assez pour arrêter le pouls. Puis, lorsque le sang a suffisamment coulé, on applique une compresse peu serrée sur l'ouverture du vaisseau. C'est bientôt fait ; en vingt-quatre heures la petite plaie est déjà réunie ; seulement on doit avoir soin d'éviter l'artère qui bat. Il faut aussi ne piquer ni les petits nerfs qui sont en dedans du bras, ni le gros nerf qui est au milieu, ni le tendon qui soulève la peau et qui meut l'avant-bras. Il faut une main légère, un esprit calme, une bonne lancette pas trop aiguë ; un jeune médecin complaisant qui en enseigne l'usage ; un malade ni trop sensible, ni trop peureux ; un aide intelligent, et surtout des yeux qui ne se troublent point à la vue du sang.

— Mon Dieu ! vous me faites peur rien que d'y songer... Saignera qui voudra ; se ne sera pas moi.

— Rien de plus simple cependant, rien de plus risqué. Les religieuses saignent presque toutes ; elles qui sont si timides ; leur céderiez-vous en courage ? Les femmes ont la main plus douce, plus alerte que les hommes. Vous verrez un temps où toute femme bien élevée saura se servir d'une lancette.

— Alors je me résigne à la réputation de femme mal élevée, car je ne saignerai jamais ; vos artères me font trop d'impression... A propos, qu'est-ce qu'une artère ?

— Madame, les artères sont les canaux où le cœur pousse de soixante à quatre-vingts onces de sang par minute. Partout où vous sentez le pouls battre, là se trouve une artère. Il y a des artères au poignet, au jarret, aux tempes, au cou, aux doigts, au front ; il y a des centaines d'artères, et toutes ont des battements, des pulsations. C'est aux artères qu'on tâte le pouls.

— On pourrait donc tâter le pouls aux tempes ou au menton tout comme au poignet ?

— Oui, certes ; on est même quelquefois forcé d'en agir ainsi, quand, par exemple, les bras sont gonflés, lorsqu'il y a des convulsions, etc. Le pouls bat exactement en même temps dans toutes les artères, dans celles du pied et de la main, comme dans celles de la tête et par le pouls on juge de l'ac-

tion du cœur. C'est le battement du cœur qui produit celui des artères ; le cœur est une sorte de pompe foulante qui pousse du sang dans toutes les artères à la fois. Le sang venu du cœur par les artères, retourne au cœur par les veines. Voilà ce qu'on nomme la *circulation du sang*.

—Quelle preuve a-t-on de cela ?

On en a mille au lieu d'une. Si on comprime fortement un bras, aussitôt le pouls s'arrête du côté de la main et devient plus fort du côté de l'épaule, tandis que les veines se vident du côté de l'épaule et se gonflent du côté de la main. Une artère du bras est-elle ouverte, pour arrêter le sang, il faut comprimer du côté du cœur. Mais si le sang coule d'une veine, on ne peut l'arrêter qu'en comprimant cette veine du côté de la main. Si l'on comprimait le côté de l'épaule, loin de cesser, l'hémorragie alors augmenterait... La disposition des valvules, ou petites soupapes qui occupent l'intérieur des veines, prouverait seule dans quelle direction le sang coule dans ces vaisseaux.

—Il suffirait donc de la seule opération de la saignée pour prouver la circulation du sang ?

—Oui, madame ; c'est même ainsi qu'Harvey, médecin de Charles Ier, en a conçu la première idée, il y a 215 ans, en 1618, et une chose digne de remarque, c'est que cette grande et admirable découverte n'ait été faite qu'au dix-septième siècle.

—Est-ce qu'on saignait déjà avant la découverte de la circulation du sang ?

—Hélas ! oui, on saignait, on opérait, on arrêtait des hémorragies ; et j'en rougis pour Galien, pour Hippocrate, et tous nos vieux maîtres. En vain la nature leur criait : " Le sang circule ! " ils s'en tenaient obstinément à la routine, laquelle n'assignait au sang qu'un vague mouvement de flux et de reflux assez comparable à ce qu'on sait des eaux de la mer.

—Et le pouls, monsieur, le tâtaient-ils avant que de savoir que le sang circule ?

—Mieux peut être qu'aujourd'hui, plus attentivement du moins, avec plus de sagacité et plus d'importance. Galien a composé un gros volume sur le pouls. A l'aide du pouls, ce médecin a plusieurs fois prédit l'avenir, découvert des passions cachées, pénétré de profonds mystères. Il est vrai qu'il avait soin de faire promettre à ses malades la révélation de leurs secrets et la plus parfaite déférence à ses conseils. Vous même, madame, avez pu voir, par l'opéra historique de Stratouice, quels miraculeux résultats les médecins de l'antiquité avaient obtenus de l'étude du pouls.

—Comment donc pouvaient-ils ignorer la circulation du sang ?

—C'est qu'ils étaient loin de penser que les pulsations des artères fussent dues aux battements du cœur. Ils ne savaient même pas que les artères fussent pleines de sang ; ils les croyaient occupées par de l'air, par une sorte d'esprit subtil. C'est qu'en effet les artères paraissent vides après la mort, quoique aussi dilatées que durant la vie.

—Pourquoi donc l'ouverture des artères est-elle si dangereuse, tandis que la saignée des veines est si innocente ?

—Cela est dû à ce que le sang contenu dans les artères est plus pur, plus précieux que celui des veines, à ce que le cours en est plus rapide et qu'il ne tarirait pas de lui-même. Les artères sont tellement organisées, composées d'un tissu si élastique, si indomptable, qu'une fois ouvertes leurs parois ne peuvent se cicatriser qu'à la condition que l'artère sera entièrement fermée dans l'endroit endommagé. On est obligé de lier toute artère blessée et ouverte. Une chose fort singulière, c'est que les artères d'un membre violemment arraché ne causent aucune hémorragie. On a même souvent arrêté le sang jaillissant d'une artère en coupant et dilacérant cette artère blessée.

—La mort par hémorragie est-elle lente à venir ? est-elle douloureuse ?

—Si le sang coule d'une grosse artère, la mort est instantanée et sans douleur ; quelques ondes de sang répandues amènent soudainement la perte de connaissance. Lord Castlereagh tomba sans vie aussitôt qu'il se fut ouvert l'artère carotide ; il ne s'était pourtant servi que d'un très petit couteau de toilette.

Mais, à l'exception des grosses veines de la poitrine, de l'aîne et de l'aisselle, les hémorragies veineuses ont peu de danger. Le sang qui s'écoule d'une veine finit ordinairement par s'arrêter de lui-même ; un caillot se forme et tout est fini. Des hommes désespérés ont essayé de se suicider ainsi sans pouvoir y parvenir. Un Corse, nommé Ambrosi, déterminé à se donner la mort volontairement plutôt que de la subir de la main du bourreau pour ses crimes, tenta vainement l'ouverture des veines. Après une courte hémorragie cet homme s'évanouissait, et, revenu à lui, il trouvait toutes ses plaies tarées. A la vérité, l'histoire attribue la mort de Sénèque à ce genre de supplice ; mais cette mort fut plus lente qu'on ne se l'imagine. Néron, à qui sa férocité avait révélé plusieurs vérités physiologiques, ne se borna pas à faire ouvrir les veines du philosophe dont il voulait la mort ; il le fit en outre placer dans un bain chaud, afin de conserver au sang toute sa

fluidité et à l'hémorragie son cours persévérant. Hors du bain le sang se fût arrêté de lui-même par l'effet même de son émission, par l'évanouissement. Toutefois, et nonobstant une si habile cruauté, l'ou-

verture des veines parut trop lente à Néron, Tacite raconte que le poison coula dans les veines épuisées de Sénèque.

ISIDORE BOURDON.

MODES ET ÉCONOMIES DOMESTIQUES.

LA FEMME A LA MODE.

Les femmes à la mode se divisent en deux classes qu'il faut bien se garder de confondre :

La femme à la mode avec préméditation.

La femme à la mode sans le savoir.

Cette dernière rend à la divinité capricieuse un culte involontaire, sans combats, sans inquiétudes, et qui pourtant n'est pas sans charme ; c'est le culte que la jeune fille rend à l'amour, et la mode comme l'amour se garde bien d'avertir son esclave ; elle se pare d'elle-même en silence ; elle sait que son nom l'effaroucherait. En effet, la femme qu'un instinct de coquetterie rend élégante fuirait en reconnaissant l'idole qu'elle encense malgré elle ; si on lui disait : « Vous êtes une femme à la mode, » elle s'alarmerait, et la crainte des prétentions et d'un ridicule lui ferait bientôt rechercher une modeste obscurité.

Une femme à la mode sans le savoir voit que sa toilette, sa démarche ressemblent à celles de toutes autres femmes ; elle croit que cela est naturel ; elle ne sait pas que cette ressemblance vient du travail que font les autres femmes pour lui ressembler ; et comment pourrait-elle imaginer que l'on imite en elle ce qu'elle n'a copié de personne ?

Il lui échappe parfois des naïvetés dont l'observateur s'amuse ; lorsqu'elle voit, par exemple, une femme vive et moqueuse changer subitement de caractère, se faire sentimentale et rêveuse pour imiter sa langueur, pour singer son maintien nonchalant, cette démarche sans vivacité et pourtant si légère, toutes ces grâces enfin délicieuse parce qu'elles sont imitables, elle s'afflige de bonne foi ; elle ne comprend rien à cette métamorphose ; et, loin de féliciter son amie sur les nouveaux attraits qu'elle emprunte, ne la voyant plus rire, elle la croit malade ou malheureuse, et vient lui dire avec bonté : « Vous avez l'air bien triste ; qu'avez-vous ? »

Mais ne nous appesantissons pas plus longtemps à dépeindre *la femme à la mode sans le savoir* ; peut-être à ce portrait quelques jeunes beautés se reconnaîtront-elles ; peut-être, une fois éclairées, renonceront-elles au rôle qui leur sied si bien, et ce serait dommage.

Les femmes à la mode avec préméditation nous inspirent moins de craintes, et nous allons sans égards dévoiler leurs prétentions.

Les femmes à la mode ne sont presque jamais très jolies.

Les femmes régulièrement belles sont rarement les plus élégantes ; la très grande recherche de la toilette est presque toujours une réparation ; elle sert à cacher un défaut, soit un peu de maigreur soit un teint dont la fraîcheur est douteuse. L'art de se *bien mettre* sait parer à tout cela ; il s'inspire des obstacles. Les gens qui n'ont point d'idées font mieux les vers que la prose, les nécessités de la rime leur amenant parfois une idée. Il en est ainsi des défauts de la taille ou de la figure ; ils inspirent une quantité d'ornements qui font effet, qui séduisent parce qu'on n'a pas le secret de leur origine, et qui bientôt deviennent la mode universelle.

Les femmes au contraire dont la beauté est sans reproches n'entendent rien à toutes ces malices, elles sont belles tout *bêtement* ; de là vient qu'elles ont moins de charme.

L'esprit d'une femme à la mode est, en général borné, bien qu'il soit universel. Son regard s'étend sur tout, mais il ne pénètre rien.

Le premier ridicule d'une femme à la mode est de regarder comme nulle toute existence qui ne ressemble pas à la sienne ; pour elle, une femme qui a passé sa jeunesse sans être un jour à la mode est une femme qui a *manqué la vie*, expression que madame de Staël employait pour plaindre une femme

qui n'avait jamais aimé.

Madame de X***, qui est à la mode cette année a une sœur retirée à la campagne ; cette sœur est fort heureuse ; son mari l'aime, ses enfants sont beaux et bien élevés ; toute cet famille mène une existence agréable que rien ne trouble. Eh bien ! madame de X*** ne peut se consoler de l'affreuse destinée de sa sœur ; elle ne peut s'imaginer que l'on supporte une vie si mortellement ennuyeuse ; elle ne comprend pas que l'on soit heureux du bonheur, « *sa pauvre Caroline*, si jeune, si belle, ensevelie vivante, » mais, quand elle s'est aperçue que la pauvre Caroline, loin de languir dans la retraite et de maudire son destin, s'en arrangeait à merveille, sa pitié s'est changée en indignation ; elle abandonne sa sœur ; elle est incorrigible, se dit-elle ; elle aime à s'enluyer.

De l'autre côté, il faut en convenir, la pitié n'est pas moins risible. Lorsque, par hasard, la pauvre Caroline vient à Paris, et qu'elle voit sa sœur lancée dans un tourbillon de plaisirs, spectacle, dîners, concerts, parties de campagne, etc., etc. : « Pauvre sœur, dit-elle à son tour, il faut bien qu'elle cherche à se distraire ; une femme est si malheureuse de n'avoir pas d'enfants ! »

Madame de X*** regrette en effet de n'avoir pas d'enfants, mais non pas par l'idée que sa sœur lui suppose ; elle ne verrait point dans sa famille l'avenir de sa vieillesse et l'occupation de son cœur. « Ah ! je voudrais avoir deux jolies petites filles, dit-elle ; je les habillerais toujours en blanc, toutes les deux de même, avec deux jolies petites capotes bleues ; je ne connais rien de si joli sur le devant d'une calèche que deux beaux enfants, etc. » Voilà pour elle ce que serait la maternité.

Une femme à la mode n'aime véritablement rien, ni la musique, ni la danse, ni la poésie, car les beaux arts ne sont un plaisir pour elle qu'à de certaines conditions : elle n'aime la danse que dans une grande fête ; pour que la musique lui plaise, il faut qu'elle ait une loge aux premières aux Bouffons et que

deux *élégants* la distraient. Jamais il ne viendra à l'idée d'une femme à la mode d'aller écouter Rubini dans une loge de rez-de-chaussée avec un vieil oncle.

Le premier besoin d'une femme à la mode est de produire de l'effet ; pour cela, elle doit souvent manquer de goût dans sa toilette, mais il faut toujours que ce soit avec art. Le secret est de choisir des parures extraordinaires, qui soient avantageuses, une toilette jolie à l'œil, mais ridicule à raconter, dont le récit fasse scandale ; il faut que l'on s'écrie : — Cela devait être affreux... « Eh bien ! non, c'était bizarre, mais elle était fort jolie.

Quand une femme à la mode est malade, son existence est suspendue, car c'est un faible dédommagement pour elle que d'appeler le médecin en vogue que d'entraîner un système nouveau, que d'avoir les prémices de l'homœopathie.

Elle ne reprend un peu à la vie que par l'avenir des toilettes de la convalescence.

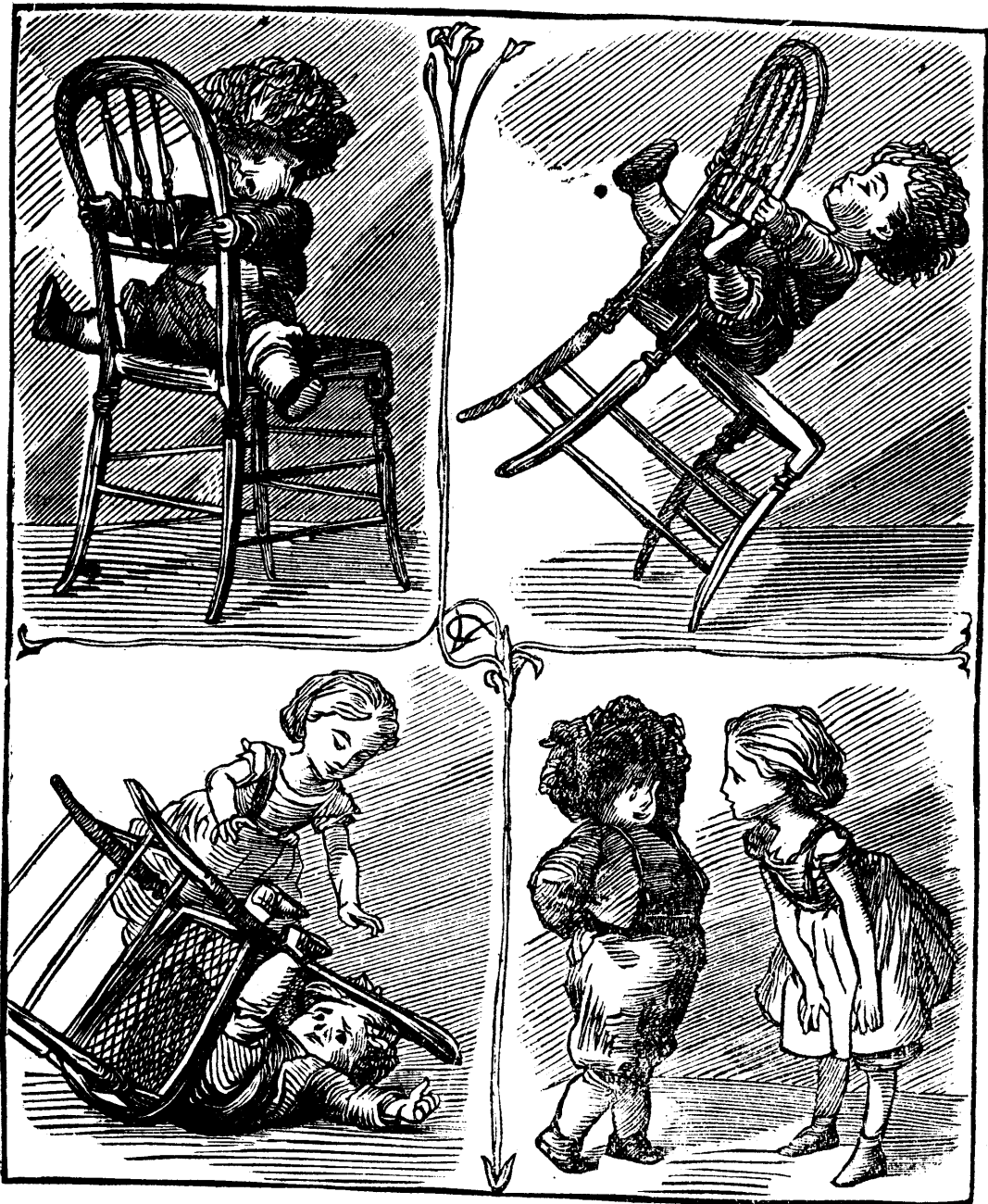
Un deuil ne l'afflige qu'autant que le noir lui sied mal ; elle compte avec impatience les jours qui amènent le demi-deuil, pour lequel elle prépare d'avance une foule de petits ornements tristes, gris et noirs, qui serviront à égayer sa toilette, qui seront pour ainsi dire des consolations de sa parure.

Une femme à la mode, armée de sa frivolité, défendue par l'idée fixe de plaire, gardée par l'élégante sécheresse de son cœur, pourrait toute sa vie rester irréprochable... si le premier devoir d'une femme à la mode n'était pas d'attacher à son char l'homme à la mode ; malheureusement le premier devoir de cet homme est à son tour de compromettre la femme à la mode, et de là résulte une suite de troubles, de scandales, qui, quoique tous à la mode, n'en sont pas moins de grands malheurs qui font le désespoir des gens à la mode..... et la consolation des envieux.

Mme. ÉMILE DE GIRARDIN.



LE CIRQUE A LA MAISON.



A présent, la chaise est un cheval noir, et M. Lolo est le grand écuyer. Hop ! hop ! hop !

« Vois comme mon cheval se tient bien ? »

—Prends garde, tu tires trop sur la bride, il va se renverser, s'écrie Thérèse.

—Il n'y a pas de danger, allait répondre M. Lolo,

mais déjà il était par terre et avait une grosse bosse derrière la tête.

—Les «chevals noirs», c'est bien plus méchant, dit Lolo en se relevant, plus occupé de la bosse de sa tête que de celle qu'il fait à la langue française en disant : les «chevals» au lieu de dire les «chevaux.»

« Ma
d'en av
d'être
tenant
arabe
me je
«ebout

LE CIRQUE A LA MAISON



« Maintenant, dit M. Lolo, qui me fait l'effet d'en avoir assez des cavalcades sur des chaises et d'être dégoûté des chevaux noirs ou blancs, maintenant, je suis le cheval libre, tu suis, le cheval arabe du désert ! Voilà comme je trotte, et... comme je galoppe, et aussi comme je me redresse tout debout sur mes jarrets en piaffant.

— Pour cela, dit Thérèse, tu le fais aussi bien que le cheval arabe. »

Reste à faire l'exercice du saut par-dessus le grand bâton. Thérèse tient le bâton, mais trop haut s'il faut en croire monsieur son frère, car M. Lolo s'accroche le pied dedans et tombe le nez à terre

COURRIER DE LA MODE.

Nous avons, pour commencer les mises d'hiver, d'abord le classique paletot, que l'on portera cette année demi-cintré, préférablement aux autres coupes.

Puis la petite rotonde, aussi commode et aussi confortable à la ville que convenable le soir pour sortie pourvu, cela va s'en dire, que son étoffe, sa couleur et son ornementation soient différentes.

Le grand matelet, ou rotonde à pans par devant, orné d'un grand col ou d'un capuchon à double ou à triple pointe ; comme la rotonde, ce modèle convient également pour le soir.

Le paletot-dolman, demi-cintré derrière et droit devant, avec de grandes manches.

La polonaise se portera beaucoup aussi ; c'est un vêtement qui dégage la taille, n'embarrasse point et qui convient, sous tous les rapports, aux jennes femmes et aux jeunes personnes.

La tunique drapée n'est pas démodée non plus.

On la fait surtout en velours avec force plaques, agrafes, fourragères et agréments de toutes sortes en passementerie, que l'on accompagne de riches guipures ou de belles franges ouvragées ; aussi est-il certain que ce modèle ne sera pas recommandé par moi à celles de nos abonnés qui, par goût ou par raison, recherchent la simplicité.

Pour celles-là, en effet, une jolie veste hongroise, en gros drap peluché pain brûlé ou vert russe, sera aussi jolie et bien moins coûteuse.

Cette veste devra avoir, pour être au dernier genre, un grand col marin, de grandes poches carées sur les côtés de hauts parements aux manches, le tout orné de gros boutons faits en ganse de laine, que l'on tourne sur elle-même en paillasons, et au bout desquels on forme un gros trèfle, toujours avec la même ganse ; rien d'économique et de bon goût comme cette garniture ; ainsi, nous en avons vu un modèle de ce genre disposé ainsi qu'il suit :

Quatre de ces boutons, accompagnés d'olives pour former des brandebourgs, ornaient chaque devant de la veste ; deux autres fixaient chaque parement ; trois sur le col derrière, un au bas du dos à l'ouverture de la basque (car elle est ouverte), et trois de chaque côté encadrant cette ouverture ; une simple ganse peut border les contours de la veste.

Elle est charmante ainsi ; mais pour l'enrichir on la pourra faire en drap fin ou en velours, doublé

de fourrure, avec une bande d'astracan remplaçant la basque qui fait bordure.

La broderie soutachée se fait encore, mais on la marie volontiers à de la ganse perlée ou à de la broderie en passé ; ces mélanges produisent de bons effets. On mêle aussi du jais aux passementeries et aux franges.

Les polonaises, fermant au milieu ou de côté, sont généralement de forme princesse, avec un gros plierrière ; on les relève graduellement ou d'un seul côté avec des plaques de passementeries seules ou suivies de glands, d'olives ou de longs fêrêts.

L'une d'elles, fermée de côté et boutonnée du haut en bas, était ornée, à ses trois premiers boutons, de trois fourragères nattées, se réunissant sur l'épaule sous une agrafe pareille à celle qui drapait le côté ; une autre agrafe ornait, derrière, la naissance du pli ; ce modèle avait doubles manches ; les premières, très-justes aux bras, étaient boutonnées jusqu'au coude ; la seconde, ouverte à l'orientale, se drapait légèrement dans le haut et en dedans sous une agrafe pareille aux autres.

Ce vêtement, qui est très-hiver, est aussi fort élégant.

La grande rotonde à capuchon et doublée de fourrure, soit en faille, en drap léger ou en cachemire, convient essentiellement pour voyage ou pour la ville, aux dames âgées.

Le waterproof, cette enveloppe si commode, qu'elle est maintenant indispensable pour braver la pluie et la boue de la mauvaise saison, le waterproof, disons-nous, se civilise, il devient relativement d'une certaine élégance, presque coquet.

Décrire les mille formes qu'il affecte, serait chose superflue et d'ailleurs impossible par leur extrême diversité.

Le dolman, le paletot, la rotonde, le mac-ferlane, la pèlerine, les burnous, il copie tout, de sorte que, sous le tissu imperméable qui le compose, sous les galons, les soutaches et les effilés en laine, qui le garnissent invariablement, il serait impossible de le reconnaître.

Mais sans applaudir à certaines recherches d'élégance qui le rendent prétentieux, nous engageons nos abonnés à transformer au plus tôt les anciens waterproofs qu'elles peuvent encore posséder, et qui,

pour cela n'ont pas leur simpli-

L'espace est gracieux et cachemire, fond des a-

Nous y pant des n autre gen plutôt à co les confect

Quelle du dire. et les dist La mode regards ; qu'elle ré inattendu

C'est b pour les p mettre à d'arrêt de excellent de réorga sont en b miner qu toilette ; modes fu voulu ?

revue est d'abord de person couvrir ment iné à une an telle form façon et Aussi je tement que deu la premi

C'est j'ai bien dans no le voule tenir d me para succès b les plis

Loin au cont soin san les dest

pour cela n'oseraient vraiment plus se montrer dans leur simplicité primitive.

L'espace nous manque pour parler du parti simple et gracieux que l'on tire de ces vieilles écharpes de cachemire, qui dorment depuis des années dans le fond des armoires.

Nous y reviendrons prochainement, en nous occupant des manteaux garnis de fourrure et de quelque autre genre de pardessus, très-nouveaux, appelés plutôt à compléter un costume qu'à figurer parmi les confections.

Quelle triste époque ! avons-nous souvent entendu dire. On n'a pas encore les plaisirs de l'hiver, et les distractions de l'été font complètement défaut. La mode même semble vouloir se dérober à tous les regards ; elle se cache et prépare des surprises qu'elle révélera tout d'un coup et d'une façon si inattendue qu'on ne saura plus à quoi s'arrêter.

C'est bien de cette façon que les choses se passent pour les personnes imprévoyantes qui ne savent pas mettre à profit cette époque de transition, ce temps d'arrêt dont il est cependant si facile de tirer un excellent parti. N'est-ce pas, en effet, le moment de réorganiser son intérieur, de voir si les meubles sont en bon état, si rien ne manque au logis ; d'examiner quel parti on pourra tirer de telle ou telle toilette ; de chercher enfin à pénétrer le secret des modes futures, afin de se trouver prêt au moment voulu ? Je vous assure, chères lectrices, que cette revue est pleine de charme et d'intérêt. Ce sont d'abord ces mille petits riens qui échappent à tant de personnes et qu'on a le plus grand plaisir à découvrir et à s'approprier ; puis c'est un renseignement inédit qui vous arrive et vous permet de dire à une amie : « Je sais que cette année on portera telle forme de chapeaux, qu'on se coiffera de telle façon et que tels et tels ornements seront en vogue. Aussi je vais en profiter pour transformer immédiatement cette jolie toilette que je n'ai encore portée que deux ou trois fois. Ce sera charmant et je serai la première à inaugurer les nouveautés de la saison. »

C'est pour vous faciliter ce travail personnel que j'ai bien soin de prendre note de tout ce qui se dit dans nos meilleurs ateliers de confections. Si vous le voulez bien je consacrerai ce courrier à vous entretenir des ornements extérieurs ou garnitures qui me paraissent destinés à jouir longtemps encore d'un succès bien établi. De ce nombre sont les plis grecs, les plis watteau, les velours et les basques.

Loin d'être épuisée, la vogue des plis grecs prend au contraire plus d'extension ; mais il faut avoir soin sans varier la forme suivant l'usage auquel on les destine. C'est ainsi qu'on les fait plus petits

quand il sont bas, toujours très-larges et très profonds quand ils sont hauts, et enfin piqués de place en place lorsqu'ils doivent suivre la jupe dans toute sa longueur. A ce propos, vous remarquerez qu'il n'est pas d'usage de couvrir une jupe tout entière de plis grecs. On les dispose de différentes façons, à son choix, tantôt sur le devant de la jupe et tantôt sur le derrière, en donnant alors à celle-ci plus d'ampleur. Pour toilette de soirées ou de dîners, on peut les établir sur le côté et, dans ce cas, le devant de la jupe est tendu à plat, tandis que le derrière se trouve froncé et taillé à longue traîne. Si l'on veut même donner un plus grand effet à la traîne, il suffit de la parsemer de bouquets de broderie ou de passe-menterie.

Les garnitures de velours, si l'on en juge par l'extrême faveur avec laquelle elles sont accueillies, continueront à être très à la mode non-seulement cet automne, mais encore pendant tout l'hiver. Actuellement, on en voit sur toutes espèces de robes : robes de soie, de laine, de mousseline ou de toile. Les couleurs privilégiées sont de gros bleu, le marron, le grenat et le violet foncé. On porte même des jupons de velours, et nous avons eu l'occasion de remarquer, malgré la saison peu avancée, des polonaises de soie ouvertes sur des jupons de velours. Ce riche tissu convient merveilleusement à la confection des chapeaux, et je constate avec plaisir qu'il sera fort employé ; mais je recommande particulièrement à mes lectrices de ne choisir jamais que des velours de belle qualité pour cette usage. Elles y trouveront une réelle économie.

Quant aux plis watteau, leur emploi se trouve nettement déterminé par la nature du costume que l'on porte. Autant ils conviennent peu aux costumes d'intérieur ou à ces longues confections de couleurs foncées à draperies larges et étoffées. Avec ce genre de garniture, les coiffures tombantes vont mal et il est avantageux de les remplacer par un large bandeau, ondulé, très bouffant sur le front. Pour établir cette coiffure, relevez au sommet de la tête les cheveux des tempes ; groupez en chignon lisse, à la paysanne, ceux de derrière, et formez avec le surplus, ou à l'aide de cheveux postiches, une belle coque à droite et deux ou trois boucles à gauche, de façon à ne pas dépasser le dessous de l'oreille. Fixez ensuite coque et boucles à l'aide d'un nœud de dentelles à bouts courts, qui servira de trait d'union entre les cheveux de devant et ceux de derrière. Si vous portez une toilette de bal, ajoutez quelques fleurs qui tomberont avec les boucles, et contentez-vous d'un peigne très-large ou

d'un nœud de velours, si vous portez un costume d'intérieur.

L'envahissement des basques à pris de telles proportions, que, si les larges ceintures-écharpes en faille, en crêpe de Chine, qu'on porte aujourd'hui ne se trouvaient là pour leur disputer la place, elles finiraient par occuper tout le derrière de la jupe. Tout au contraire, sur le devant du corsage, elles se réduisent ou se suppriment tout à fait; la plupart du temps, des pointes simulent un gilet ou, plus simplement encore, une ceinture part du dessous des bras et reçoit, pour tout ornement, un nœud à la main analogue à celui qui se fait avec des brides du chapeau. Il est aussi de mode de porter des boucles et agrafes de fantaisie en métal oxydé, doré ou argenté. Pour voyage et excursions, on a adopté depuis peu des ceintures de cuir à doubles crochets, l'un étant destiné à supporter le parapluie, et l'autre, la montre. Ce sont là des originalités que je signale en passant, et auxquelles il ne faut pas attacher une trop grande importance.

En fait de costume, les polonaises à gros plis watteau derrière à la taille et ouvertes sur le devant depuis la taille et même depuis le cou pour ne se relever que sur les hanches, à l'aide de nœuds ou d'agrafes en passementerie, sont aussi généralement portées que le petit paletot sac. d'un usage si comode qu'on y renoncera difficilement. On change bien, il est vrai, la forme des ornements et la coupe; mais, en réalité, qu'il ait un col marin, une échelle de dentelle ou un capuchon, ce vêtement sans prétention, chaud et hygiénique, n'est pas autre chose que le paletot-sac, contre lequel je ne récriminerais certes pas.

Savoir se coiffer à l'air de sa physionomie est aussi une question importante, bien des personnes qui ont le visage mince, se figurent, qu'elles ont besoin de mettre leurs cheveux fort bas, et de placer des tresses ou des boucles en avant pour l'accompagner. C'est une erreur. Elles ne font que rendre leur tête parallèle du haut en bas. La ligne ovale du visage mérite, au contraire, d'être conservée soigneusement; elles doivent se borner, à ne point élargir le haut de leur tête par de gros bouffants à leurs coiffures. Règle générale: les figures longues, les nez aquilins porteront avec succès leurs cheveux, dégagant le cou, relevés sur le sommet de la tête avec peigne espagnol, bandeaux ondulés et plats tombant très bas sur le front, coiffures, ou chapeaux étroits, avancés et plats devant; les figures courtes et les nez à la Roxelane ont avantage à laisser tomber les cheveux sur le cou par derrière, à les porter relevés à racines droites sur le

front, formant un rouleau très haut; elles poseront leurs chapeaux en arrière, et auront soin que leurs coiffures ne s'élèvent pas simplement au milieu du front, en pointe, ce qui ferait fort mauvais effet, mais qu'elles continuent la largeur de l'ovale.

De larges ceintures-écharpes se portent avec les toilettes de soirée. On les noue invariablement sur le côté, et un peu bas.

La tunique de dentelle noire peut se porter sur toutes les robes de soie de couleur, soit montantes, soit décolletées. C'est une précieuse ressource pour les dames qui veulent allier l'économie à l'élégance. La tunique de dentelle blanche est beaucoup plus habillée. Elle rend cependant aussi de nombreux services, on la met sur toutes les robes de nuances claires pour toilettes de soirée. La tunique de dentelle se fait le plus généralement de forme princesse, relevée par quelques nœuds que l'on peut changer à volonté suivant la toilette.

Non seulement on choisit, pour les garnitures de chapeaux, des rubans dont les couleurs, très-atténuées, sont dans les nuances passées, mais encore depuis quelque temps on semble préférer les fleurs qui prennent un air penché et font l'effet d'avoir perdu leur première fraîcheur. Les marguerites blissent la tête, les roses semblent à demi effeuillées, le lilas blanc montre des pétales mous et jaunis, les feuilles sont sèches et racornies. Tel est le caprice de la mode! Après cela, personne n'est obligé de la suivre à la lettre. Les nuances effacées peuvent avoir quelque charme, mais les fleurs fanées ne seront jamais de mon goût, car c'est leur fraîcheur qui fait toute leur beauté.

On dit que le satin est en défaveur. On prétend qu'il est devenu très-vieux, quand l'hiver dernier il était encore si jeune. Comme on vieillit vite, quand on déplaît. Que ceci vous serve de leçon, mesdames.

La moire antique fera nouveauté après avoir été reléguée comme étant par trop *rococo*. Toute mode qui disparaît doit infailliblement revenir dans d'autres conditions d'élégance. Très-certainement les robes de moire antique ne font plus de la même manière qu'il y a quelques années. Une robe de moire antique, avec quilles de velours, faisant traine, aura vraiment grand air avec un habit Louis XIV ou Louis XVI. On nous promet des habits, des gilets et des vestes à basques. On presse presque la décadence des tuniques en raison des robes Princesses, modelant les hanches et cambrant la taille sans ceinture. Attendons et n'allons pas trop vite. Sans quoi nous serions obligés de rétrograder comme la politique qui donne souvent de fausses nouvelles qu'elle est forcée de démentir.

Décidément la mode revient à la moire antique, qui avait été remplacée par le satin. Il y a si longtemps qu'on n'en a porté qu'on va retrouver cette étoffe non-seulement charmante et nouvelle, mais très-riche et très-somptueuse.

Citons, en ce genre de robe en moire antique, une grande toilette de mariage ornementée de plumes de paon. Le devant de la robe, en très-belle faille blanche, est bouillonné et traversé par la garniture de plumes de paon. Le derrière de la robe, en moire antique, décrit une énorme traîne toute garnie de plumes de paon. Cette traîne se relève de côté d'une façon toute originale et toute nouvelle, qu'il est impossible de décrire le retroussis des toilettes est le coup de pinceau et le coloris des modistes.

Et tout d'abord, chères lectrices, nous allons épouser le sujet de cette nuance si à la mode bien qu'insaisissable, qui a nom vert-de-gris ; ce nom seul ne devrait-il pas donner la colique?... Eh bien, non ; la mode le soutient, la mode le patronne, et grâce à cette protection toute-puissante, le vert-de-gris fait son chemin dans le monde élégant, à ce point que l'on ne voit plus que lui chez les couturières.

A force de le voir, l'œil s'y accoutume, et les plus récalcitrantes à son endroit finissent par le trouver joli.

Il est certain, que, mêlé à une autre couleur, le vert-de-gris peut produire de jolis effets, mais employé seul, il est terne, indécis, presque attristant ; il enveloppe, mais n'habille pas.

Voici la plupart des nuances qui s'allient bien avec la couleur vert-de-gris :

Le grenat, l'orange, la capucine, le havane vif, la nuance prune, le marron foncé doré, le saumon et tous les tons de rose.

L'écrue et le beige sont toujours de ces charmantes nuances, seyantes à tous les teints et s'unissant, sans exception, à toutes les couleurs. Aussi restent-elles dans la plus haute faveur auprès des femmes de goût.

En soierie, en foulard, en tissu laine ou fantaisie, ces nuances sont également jolies. On les brode en pareil, en blanc ou en noir, on les garnit de velours noir, ou de guipure blanche ou écrue.

A propos de guipure, ajoutons qu'elle se fait en laine, vu la prodigieuse quantité qu'on emploie ; on assortit à toutes les nuances des tissus qu'elle doit occuper car, telle est la mode ; les costumes gris, verts, marrons, bleus, etc., se garnissent de guipure bleue, marron verte ou grise ; l'écrue et le beige, ont seuls le privilège du blanc ou du noir, et encore la guipure beige ou écrue est-elle préférée.

La nouvelle du jour c'est qu'après avoir porté les

chapeaux baissés sur le nez, les dames les portent aujourd'hui relevés en arrière de manière à laisser le visage entièrement à découvert.

Les chapeaux ronds forment comme une auréole autour de la tête.

Les chapeaux dits fermés se portent non plus à la chien, mais à l'anglaise. Ainsi nous allons d'un extrême à un autre, sans même avoir eu le bon sens de les porter, même pour un temps, au juste milieu, c'est-à-dire sur la tête, comme ils devraient l'être.

Si je pouvais espérer influencer mes lectrices, je leur dirais : Cherchez donc plutôt à adapter la mode à votre taille, à votre physionomie qu'à vous conformer vous-mêmes aux décrets de la mode. Il y a toujours moyen de s'y prendre, d'autant que la mode n'est pas aussi exclusive qu'on veut bien le dire. Ainsi, par exemple, à présent, êtes-vous mince ? La blouse froncée à la taille doit vous aller parfaitement. Etes-vous au contraire douée d'embonpoint ? La polonaise, qui allonge et amincit, doit vous aller à ravir. De même si vous êtes grande, élancée, conservez les deux jupes bien amples et bien étoffées, et si vous êtes petite et mignonne, méfiez-vous des retroussis et faites vos jupes bien longues, bien biaisées.

On me prédit que l'on verra, cet hiver l'alliance des nuances très-claires avec les nuances très-foncées. On fera plutôt la polonaise de nuance claire sur jupe foncée, cependant l'inverse est loisible et sera préférable pour les personnes de petite taille.

On fait, du reste, également le velours de coton côtelé en nuances grises plus ou moins claires. Pour les velours de soie, on voit aussi toutes les couleurs que je viens de vous énumérer plus haut. Les dronzes seront surtout en grande faveur.

Les costumes en velours ou de veloutine seyant aux femmes minces parce qu'ils les grossissent et les étoffent. Les femmes fortes ne devraient l'employer qu'en jupes avec robes Princesses ou polonaises en cachemir ou en faille-cachemir si le velours est tramé, et faille s'il est de soie.

Que vous dirai-je encore ? Le corsage à basques cambre la taille et sied à presque toutes les tailles. Il est tout aussi à la mode que la blouse ou la forme Princesse, ainsi il n'y a qu'à choisir.

La redingote de cachemire garnie de velours est une mise élégante. On dispose le velours en bandes sur la jupe, en guise de volants, en graduant les bandes comme hauteur. On en fait les revers et parements du corsage et des manches. Sur le drap ou le cachemire on peut employer le velours tramé, mais la faille ou le pou-de-soie exigent le velours de soie.

Un petit conseil, à ce propos, ne sera pas mal vu peut-être. Je m'adresse naturellement aux personnes qui ne connaîtraient pas la précaution à prendre et que je vais indiquer : c'est qu'il ne faut jamais enfermer une étoffe empesée lorsqu'elle doit rester en repos pendant un long espace de temps. Il faut avoir soin, à la fin de l'été, de faire laver simplement tous les costumes de toile et de mousseline que l'on a portés ; on les fait ensuite amidonner et repasser au printemps. Les étoffes se conservent mieux d'abord, puis elles occupent moins d'espace, ce qui est d'une certaine considération.

Le chapeau Michel-Ange a les honneurs de la saison, et j'affirmerais presque qu'il se portera encore beaucoup tout cet hiver.

Nos lectrices savent que ce chapeau forme auréole autour du front.

On le pose très en arrière et on le garnit très-richement d'une grande quantité de plumes, de fleurs et de nœuds.

Les plumes se distinguent en plumes frisées et plumes plates, les premières se posent en touffes et en bouquets, les secondes entourent tout le chapeau, quelle que soit sa forme, soit qu'on les pose autour de la calotte ou qu'on les fasse traverser en dessus, d'un côté à l'autre.

Les plumes plates les mieux portées ne sont pas teintes ; on leur laisse leur couleur naturelle, qui est un ombré depuis le blanc terni jusqu'au gris foncé ; ces plumes sont fort belles.

On les pose sur du noir, du bleu, du réséda, du prune, du gris, du vert, sur presque toutes les nuances.

Les rubans, qui se portent très-larges (à peu près 4 pouces), sont presque tous en moire française ou moire antique.

On en forme des nœuds énormes, dont les coques s'élèvent audacieusement au-dessus de la calotte du chapeau.

Ces nœuds se posent ou de côté ou derrière.

Les fleurs suivent, peu à peu, la mode des nuances, c'est-à-dire qu'une rose thé, par exemple, affecte des tons pâlis, relevés d'un rouge sombre presque fané ; des feuillages non moins sombres, marbrés de rouge et poudrés de gris, accompagnent ces fleurs, qui semblent écloses au crépuscule. Mais elles doivent être ainsi, d'après l'arrêt de la mode, pour s'harmoniser avec le réséda, le prune, le vert-de-gris, le bleu turquoise et le bleu marin.

Ces deux dernières nuances, que l'on marie dans un même chapeau et que l'on est convenu de trouver adorables, me trouvent toujours rebelle à cette admiration.

Aux femmes brunes, qui ont passé trente ans, nous conseillons le noir et feu et le noir et capucine, le tout relevé d'agrafes en jais et de petites aigrettes blanches à têtes noires.

Ces modes ont du cachet et de la distinction.

Le noir et bleu est charmant pour les blondes, mais nous préférons beaucoup le bleu turquoise à tout autre bleu, à cause de sa teinte un peu verdie qui, dans les tons pâles, lui donne une grande fraîcheur.

Il n'y a pas à s'en défendre ; la mode des chignons tombants et des boucles en cascades se meurt ; elle touche à ses derniers moments.

Toutes les femmes qui se coiffent, se découvrent la nuque assez pour laisser voir les derniers petits cheveux qu'elles frisent et qui se jouent très-gracieusement sur la blancheur du cou.

Cette mode, du moins, aura l'avantage de laisser aux chevelures d'exploitation le temps de repousser ; car, si telle femme qui n'a que peu de cheveux, est encore obligée de recourir au postiche pour enfler son chignon, celle du moins qui possède une chevelure ordinaire peut s'en passer à merveille.

La mode actuelle, suivie dans toute sa rigueur, n'admet que les racines droites, c'est-à-dire découvertes tout autour de la tête.

Cet ajustement nous semble sec et seyant tout au plus aux femmes gratifiées par la nature de traits fins et réguliers, d'un contour de visage irréprochable, et qui ont, de plus, les cheveux plantés dans toutes les règles de l'art.

Comme ces perfections réunies se trouvent rarement sur un visage féminin, ce qui ne vous empêche pas, mesdames, d'être charmantes, nous ne croyons pas cette mode être susceptible de se généraliser. En dehors du chignon natté et du chignon noué, on fait encore à sa place quatre ou cinq grosses boucles à marteau ou des rouleaux disposés diversement ; quand le chignon est très-haut, on l'accompagne en dessous d'une touffe de frisures qui ne dépasse pas la nuque.

On orne souvent, aussi, le dessus de la tête d'une large natte formant diadème ou d'un gros nœud en cheveux, que l'on nommait autrefois nœud de Psyché, et aujourd'hui nœud Alsacien. On met aussi de larges peignes d'écaïlle, plus ou moins élevés, selon l'ensemble de la coiffure.

Vous ne pouvez encore être parfaitement renseignée sur tout ce que les enfants porteront cet hiver. En ce moment il n'est guère question que des costumes de demi-saison.

Je ne puis me faire à l'idée de voir les petites filles habillées d'étoffes brochées. Ce genre me semble vieillot pour cet âge. Mais quand la mode ordonne, on se rend d'habitude. D'ailleurs, il arrive souvent qu'on trouve beau ce qu'on avait condamné à première vue. Si, comme il est très-probable, les tissus brochés sont adoptés, les enfants, aussi bien que les femmes, en porteront. Vous aurez soin, par exemple, de ne choisir pour eux que parmi les dispositions les plus mignonnes.

Dans la lingerie, la broderie anglaise s'emploie à profusion. Les bébés en sont littéralement couverts.

On confectionne, pour eux, de gracieux paletots en piqué molletoné, garnis de petits galons de fantaisie et de bande de jaconas brodés à l'anglaise. Plus le dessin est découpé, plus il produit un bon effet.

Le col marin et le col avalier en toile double sont également très-jolis ornés de ces broderies quelquefois si fines, si claires, qu'on dirait de la guipure.

Les mères qui savent économiser leur temps peuvent facilement se donner ce luxe de broderies. Il ne leur coûte que quelques heures de travail, agréablement employées.

Le chapeau à haute calotte sera certainement celui de la saison prochaine ; les coiffures se modifient très-décidément : les cheveux se ramènent au sommet et les grands peignes, retenant les coques et les frisures, vont nous ramener les aigrettes, les fleurs en touffes, les nœuds en pompons et tout l'accessoire obligé de ce genre de coiffure, qui exigera nécessairement le chapeau à calotté droite et accentuée.

Pour nos abonnées de la campagne qui, je le sais, choisissent ce moment d'arrêt pour venir s'approvisionner elles-mêmes et choisir en fabrique les nouveautés prochaines, je les prévient que les rubans de

moire, les double-face de même nuances ou de nuances assorties, les rubans de St. Etienne et les rubans de satin seront ceux des chapeaux d'hiver, qui s'ornent aussi de dentelles. Je leur dis aussi, en confidence, que les chapeaux de velours seront doublés de nuances tranchantes, pour qu'elles n'oublient pas de choisir de satins, des reps et des failles de nuances rose, bleu émeraude et capucines, qui seront les couleurs de mode pour l'arrière saison.

Les nœuds de cravate se font à large pans biais et se garnissent de dentelles et de broderie, surtout lorsqu'ils doivent terminer les fantaisies de batiste ou de mousseline brodée qui accompagnent les corsages ouverts.

Le tulle brodé est d'un excellent effet pour garnir les sous-manches, qui se portent et se porteront très-larges ; cette garniture est surtout recherchée pour les parures de jeunes filles qui, lorsqu'elles sont bien élevées, ne doivent jamais porter de dentelles

Toutes les broderies seront employées cet hiver ; la broderie anglaise a repris faveur, et la broderie au plumetis voit croître la sienne ; les cols et les manches cavalier, à larges poignets de toile, sont garnis d'un petit feston avec broderie sur batiste claire. Les volants de mousseline brodée garniront les fichus-pélerines, qui se porteront sur robe en soie. J'ai vu un magnifique fichu paysanne tout couvert de broderie, destiné à une très-grande dame. Je vous engage donc, chères lectrices, à prendre vos précautions, car la broderie est chose longue et très-chère. Donc, les femmes économes qui veulent avoir pour cet hiver des fichus ou des volants de mousseline ou de tulle brodé doivent les commencer dès à présent.

Les camisoles sont aussi d'une richesse extrême, les plis alternes avec entre-deux brodés à même, sont les plus admirés et les plus choisis.

Les jupons se font plus amples du haut et à coulisses derrière ; les doubles jupes et les pouffs diminuent peu à peu. Il faut que les dessous y suppléent.



EN TIRANT L'AIGUILLE.

PENSÉES ET RÉFLEXIONS D'UNE VIEILLE FEMME.

Je vous dirai, avant d'entrer en matière, que je suis l'amie de Mme Emmeline Raymond. Elle a jugé à propos de me demander quelques alinéas pour les placer sous vos yeux. S'est-elle trompée en supposant que les réflexions d'une vieille femme pouvaient offrir quelque intérêt ou quelque utilité ? Je l'ignore, et m'en préoccupe peu : c'est son affaire. A elle de choisir ce qui vous convient, de rejeter ou de supprimer ce qui ne vous agrée pas. A vous, mesdames et lectrices, de la guider par votre correspondance qu'elle appelle *son* suffrage universel. Donc, il est bien entendu que, si vous ne voulez pas de ma prose, il vous suffira de vous constituer en majorité, ou même en minorité peu nombreuse, et d'adresser à Mme Emmeline Raymond une demande en suppression d'emploi. Si plus de dix abonnées demandent ma disparition, il est bien convenu que la vieille femme se taira : cela lui sera d'autant plus aisé qu'elle tient peu à parler.

Que faire en tirant l'aiguille, sinon réfléchir ? Je ne saurais m'en empêcher. Je revois ma vie comme en un miroir magique ; je souris de pitié en repassant certaines *douleurs* que je jugeais surhumaines, douleurs de convention, que la jeunesse porte volontiers comme une parure de plus, et que la vraie douleur réduit, quand elle s'abat sur nous, aux plus mesquines proportions. Puis j'évoque mille souvenirs, j'erre dans les méandres compliqués des caractères que j'ai connus, et de tout cela, souvenirs, expériences, observations, j'essaye de composer un extrait, qui pourrait s'intituler, si ce n'était la crainte d'être taxée d'ambition, *la science de la vie*. Mais à quoi sert cette science, que l'on possède seulement quand on ne peut plus s'en servir, et que repoussent ceux qui pourraient l'utiliser ?

Mais il ne faut pas que j'arrête trop longtemps votre attention sur ces préliminaires. L'édifice dont je vous ouvre la porte est tout petit..... à peine un réduit, et pour peu que j'aie le sentiment des proportions, je dois éviter d'y accoler un porche monumental.

N'attendez, dans ce qui va suivre, ni ordre, ni méthode, ni classification d'aucun genre. En tirant l'aiguille de ma tapisserie, je place un point rouge près de quelques points bruns ou fauves, et j'ai souvent la témérité de rapprocher le bleu du vert-réséda. Il en sera de même pour ce que vous allez parcourir : les détails sont incohérents, et il vous faudra juger sur l'ensemble.

Qu'est-ce que la vieillesse ? C'est l'épuration graduelle, mais incessante, aboutissant à celle qui est définitive et complète. A chaque cheveu qui blanchit correspond la disparition d'une pensée égoïste, et chaque ride, creusant son sillon, prépare la moisson des sentiments meilleurs. La faux du temps tranche surtout les prétentions, les désirs immodérés, les sentiments vaniteux, et, délivrés de ces plantes parasites qui les étouffent durant la jeunesse, la modestie, l'indulgence, la générosité, le dévouement, se développent librement et donnent leurs beaux fruits. Ainsi, par une admirable compensation, tandis que le visage enlaidit, l'âme embellit et rayonne, et communique à ce visage flétri et ridé une beauté qui lui avait été refusée même en ses jours d'éclat juvénile ; seulement, pour que ce résultat se produise, il faut que l'on ait pris la peine de réfléchir et de travailler en soi pour s'améliorer.

Voilà qu'en *réfléchissant* à ce que j'allais vous dire j'ai fait une faute dans ma tapisserie ; j'ai eu la paresse de ne point m'astreindre à la réparer immédiatement, et chacune des *rangées* de points, faite depuis la rangée fautive, répète et multiplie cette faute primitive : image de quelques cas se présentant fréquemment dans la vie. Toute faute doit être, si l'on ne veut l'expié durement, réparée aussitôt que commise. J'aurais pu rectifier cette erreur en me résolvant à défaire quelques points..... Je ne l'ai pas fait ; la lâcheté et la paresse l'ont emporté, et voici que ma faute grandit et se gonfle, et s'étend lourdement dans tous les sens, et qu'il me coûtera pour la réparer beaucoup plus de temps et de peine qu'il ne m'en eût fallu tout d'abord. Cela est inévitable..... Ne l'oubliez pas mes chères lectrices.

L'explication du dernier rebus est :

Aidez votre ennemie s'il est dans la misère et le Seigneur vous le rendra.

Elle devote traine mi six laies dans la misère-haie
Le saigne Eur Voue-le rang de rat.

RÉBUS :

